

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Récits des
châteaux de la**

**Maguelonne Toussaint-
Samat**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT

RÉCITS DES CHATEAUX DE LA LOIRE



FERNAND NATHAN

**MAGUELONNE TOUSSAINT-
SAMAT**

**RÉCITS DES CHÂTEAUX DE LA
LOIRE**

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PÉRON

NATHAN 1970

Collection des contes et légendes de tous pays.

PRÉFACE

Pour les enfants, l'histoire de France est une suite d'images d'Épinal. Parcourant le Val de Loire, nous redevenons enfants : à chaque étape, voici un épisode jadis appris et tendrement gravé, que nous retrouvons dans son cadre vrai, dans une merveille de pierre, dans un château maintenu jusqu'à nous contre l'injure du temps et des hommes, par labeur, chance et grâce de Dieu.

Parmi ces histoires qui font l'Histoire, parmi ces comédies et ces tragédies, parmi les acteurs qui en furent héros, victimes ou témoins, Madame Maguelonne Toussaint-Samat a choisi : ses personnages, elle les habille, les met à cheval, les pousse dedans ou dehors, les fait parler, aimer, combattre, vaincre, s'enfuir ou mourir. Nous sommes avec eux, nous les entendons, nous les touchons, j'oserais dire que nous les sentons.

À Angers, voici Dumnacus, un maquisard gaulois, qui tint tête aux légions de César ; voici le duc d'Anjou, qui commanda les tapisseries de l'Apocalypse à Nicolas Bataille. Ces pièces, les plus anciennes de France (1375), furent, pendant la dernière guerre, abritées au château de Brissac, et sauvées, j'en tire quelque fierté. À Château-Chinon, c'est l'entrevue « Gentil Dauphin » ; à Blois, Charles d'Orléans et ses poèmes ; à Plessis-lez-Tours, c'est Louis XI, à sa droite François de Paule, homme de Dieu, à sa gauche Olivier Le Dain, dit le Diable ; à Plessis également, nous voyons le dauphin Charles, futur Charles VIII. Langeais, c'est Dunois ; le Clos-Lucé, Léonard de Vinci ; Loches, Agnès Sorel ; Chambord, François Ier ; Chaumont, l'Italienne Médicis, Catherine, qui fut mère de trois rois de France. Nous retournons à Blois pour rencontrer la reine Margot, sœur d'Henri III et première femme d'Henri IV. À Ambroise, c'est la conjuration de La Renaudie, évoquant une fameuse Ballade des Pendus...

Au XVIII^e siècle, de nouveau Chambord, avec le Maréchal de Saxe. Et puis à Sully-sur-Loire, un jeune homme de 22 ans nommé Arouet, fils de notaire, écrivaille dans une tour du château, et ses écrits font encore parler d'eux et de lui, car le jeune Arouet, c'est Voltaire...

En compagnie de ces premiers rôles, tout un monde que l'auteur de ces Contes et Légendes fait entrer côté cour, sortir côté jardin, sans peine, car Dieu sait si les Châteaux de la Loire sont riches en cours et

jardins.

Bonne chance à ces récits, floraison fleurissant sur les entours et les nobles murs des Châteaux de la Loire.

Duc de Brissac

Président des Amis des Châteaux de la Loire

AVANT-PROPOS



A FRESQUE historique que brossent les récits des châteaux de la Loire est un palpitant roman à épisodes, haut en couleur, riche en émotions, tout vibrant d'orgueil et de passions, qui se déroule dans un des beaux paysages de France, parmi des décors inoubliables.

« D'une rive à l'autre de la Loire, a écrit Maurice Bedel, les siècles font des échanges de souvenirs. »

Le cours de l'histoire étant plus capricieux que le cours des fleuves, il nous faut, pour suivre l'intrigue, remonter d'aval vers l'amont.

Mais remonter tout droit serait trop simple et nous confinerait dans notre rôle passif de spectateur, car on ne peut pas être que spectateur ou visiteur toujours émerveillé des châteaux de la Loire, on ne peut pas jouir de ses sites élus sans être imprégné, sans participer aux souvenirs qui les hantent, sans les interpréter, sans tout à coup se retrouver acteur de la comédie ou plutôt de la tragédie historique qui s'y est déroulée. Alors, échappant aux rigueurs d'un itinéraire fixé, nous nous perdons dans un décor enchanté, nous revenons sur nos pas, nous hésitons sur la direction à prendre et, de calculs en complots, de mariages en bagarres, de réalisations en tergiversations, entre trois coups d'épées et deux conjurations, nous avons transformé notre promenade en une lente pavane, la danse de cour à la mode de ce temps qui nous occupe, trois pas en avant et deux en arrière, saluant au passage les grands personnages qui élevèrent ces monuments à leur propre gloire.

Gloire, amour, fastes, bagarres, conflits, passions, meurtres, toutes ces manifestations de l'orgueil humain, le Val de Loire, bien que terre de douceur sous son ciel lumineux, les a connues.

Tous les héros de ces récits sont des personnages sortant de l'ordinaire, fascinants et passionnants comme ils étaient passionnés.

Personnages-clefs des moments décisifs de l'histoire de notre pays, que ce

soit Thibault le tricheur, comte de Blois, un fieffé larron couronné, ou cet autre malin, Louis XI, ils ne le cèdent en rien aux protagonistes des guerres de Religion, les Guises ou les Valois, loups et renards qui semblent l'incarnation en pourpoints à crevés d'Isengrin et de Goupil, lesquels ne sont pas nés dans ces lieux par hasard.

Les pays de la Loire, patrie de Foulque Nerra, de Goupil et de Rabelais, sont les seules provinces de France que n'occupa jamais l'étranger. Typiquement français, leur folklore et leurs destinées se confondront désormais avec l'histoire de notre pays pendant quelques siècles.

La Guerre de Cent ans, qui marqua la fin du Moyen Âge, naquit d'une querelle de famille, non loin du fleuve.

Désormais, chaque site, chaque château sera le témoin d'événements marquants ou décisifs ou tout simplement – mais n'est-ce pas aussi important avec le recul du temps ? – le témoignage du goût des personnages fastueux qui y habitèrent.

Après que Charles VII, le roi de Bourges, dégoûté de Paris qui l'avait trahi, se fut installé sur les bords de la Loire, le cœur de la France ne sera plus sa capitale, mais se promènera en fait au gré des souverains ou selon le cours des événements d'un château à l'autre.

Les cadets de la famille royale, les Anjous et les Orléans, bien mieux lotis que leurs aînés empêtrés dans les affaires du royaume, s'y étaient déjà installés depuis longtemps et avaient eu le loisir d'y accumuler des richesses spirituelles et matérielles. Et lorsque ce fut dissipé le mauvais rêve de la guerre de Cent ans, à l'exemple de ces grands seigneurs, tous, rois ou bourgeois, voulurent jouir de ce que la vie peut donner de meilleur, la richesse et la beauté.

Puisqu'on n'avait plus à craindre les longs sièges et les coups de main et que d'ailleurs, l'artillerie nouvellement inventée rendait vaines les murailles des donjons et les fossés des châteaux, on inventa une nouvelle manière d'habiter et de vivre.

Et par la magie du soleil rentrant à flots par les fenêtres soudain ouvertes, l'atmosphère épaisse du Moyen Âge se dissipa comme les miasmes des marais transformés en parcs admirables.

Comme le vin du pays, tout ce bon air monta à la tête de certaines gens ; à leur tour, bourgeois et financiers, dont la monarchie avait payé les services et qui s'étaient payés sur la monarchie, puis l'aristocratie locale, s'épanouirent autour de la royauté. Personne ne voulut le céder en magnificence, le goût de l'aimable, du beau et du confort correspondant parfaitement au génie tourangeau et angevin.

Le climat propice vit alors fleurir les merveilles conçues par les artistes étrangers comme le Boccador ou le Vinci, qu'amènèrent sur ces rives les guerres d'Italie.

La Renaissance, époque féconde et subtile sera le siècle de la femme. Dorénavant, tous les événements seront dominés par de hautes figures

féminines qui, sortant de l'ombre, tisseront les intrigues de passionnantes histoires. Elles seront bien à l'image des tapisseries de l'époque, peuplées de seigneurs élégants et de belles dames, d'animaux charmants sur fond de mille fleurs. Oui, la Renaissance, grande époque des châteaux de la Loire, est un ouvrage de dames, subtil, patient, compliqué et sans cesse défait et redéfait au gré des doigts charmants qui s'y désennuyèrent. Épiques, miraculeuses, fastueuses ou sombres, telles sont les histoires des châteaux de la Loire, sous les influences opposées des femmes qui les habitèrent et les hantent encore, des pures héroïnes, comme Jeanne d'Arc, aux créatures moins pures comme Agnès Sorel, sages et prudentes comme Anne de Beaujeu, futées comme Anne de Bretagne, avisées comme Louise de Savoie, qui de son fils fit un grand roi, intelligentes comme Diane de Poitiers, qui gouverna son souverain, patientes comme Catherine de Médicis, qui tint la France au collet pendant trois règnes, ou curieuses comme Margot, qui se mêlait de tout et ne régna pas.

Ces siècles de femmes, tout de passion, ne pouvaient finir que dans ces éclats de passion que seront les guerres de Religion, où l'on devint déraisonnable au nom de la raison.

Et ce n'est pas non plus un effet du hasard si toutes ces reines de fait ou de droit se donnent rendez-vous sur ces rives, car un poète l'a dit : « La Loire est une reine et les rois l'ont aimée ».

Le pays de Loire, c'est le cœur de la France, c'est la France la plus française. Blaisois, Touraine, Anjou, à travers les châteaux posés comme des bijoux de part et d'autre des diamants des rivières, ce périple enchanté est un pèlerinage magique à travers l'histoire. On y retrouve à chaque pas les souvenirs de l'époque féconde où notre civilisation parvint à maturité.

Maguelonne Toussaint-Samat.

I

ANGERS

Angers, château des merveilles



LE SOMPTUEUX ensemble des tapisseries de l'Apocalypse est une faible partie des trésors que le château d'Angers abrita. Le duc Louis 1^{er} d'Anjou, grand-père du bon roy René et frère du roi Charles V le Sage, en commanda l'exécution...

Ce premier jour de printemps de 1373, dans une des pièces du *châtelet*, où il se tient d'ordinaire, Monseigneur a fait disposer une dizaine de lutrins où de lourds et précieux livres sont maintenus ouverts, chatoyant de toutes leurs enluminures à la douce lumière du soleil.

Ces livres, provenant de la bibliothèque royale, ont été apportés à Angers par Jean Hennequin, l'un des trois visiteurs que le duc reçoit ce matin avec tant d'enthousiasme. Cet homme de confiance, portraitiste personnel du roi, a été « prêté » également au duc, si l'on peut dire, car lui seul est capable d'exécuter les cartons des tapisseries imaginées par Louis d'Anjou.

— Maître Jean, explique le duc, je vous demande de ne pas faire une simple copie de ces enluminures. Vous avez trop de talent... De plus, vos « pourtraitures » devront être peintes sur des toiles à l'exacte dimension des tentures.

— Combien de tapisseries comptera cet ensemble, Monseigneur ? demande alors Nicolas Bataille, le célèbre licier⁽¹⁾ venu avec le peintre.

D'un signe, il appelle le dernier visiteur, un gamin rougissant de fierté qui, comme lui, a fait tout exprès le chemin de Paris jusqu'à Angers. Celui-ci doit prendre les notes dont son maître a besoin.

Le garçon quitte l'embrasure d'une fenêtre d'où il admire la ville d'Angers s'étalant au pied du château.

— Oh ! messire Bataille ! Il faudrait distribuer nos sujets en sept pièces environ. Elles tiendront chacune toute la longueur d'une galerie pour monter jusqu'à la hauteur du plafond(2).

— Écris, petit, nous mesurerons après, notifie Nicolas Bataille.

— Chaque pièce doit être composée d'abord d'une grande figure, personnage assis dans une stalle – tenez comme celle-ci – et méditant sur l'Apocalypse, ce sujet que j'ai choisi. Les versets, pour chaque pièce, seront au nombre de sept en haut et sept en bas. Et notre ensemble, y compris les grands personnages, constituera cent cinq scènes, toutes différentes, bien entendu.

— Ainsi donc, intervint Jean Hennequin, de quelles couleurs devrai-je me servir, Monseigneur, pour le fond de mes pourtraitures ? J'ai ouï dire que le rouge et le bleu donnent d'heureux effets dans les teintures dont se sert Messire Nicolas. Nous pourrions les disposer en alternance, comme un jeu de table(3).

Le duc s'enthousiasme.

— Ah ! ce sera magnifique ! Mais... (il s'interrompt, réfléchit un instant) mais le texte ?

Les deux artistes se regardent :

— Oui ! le texte... Puisque j'ai choisi d'illustrer l'Apocalypse de saint Jean, il faut que les versets aussi soient tissés pour bien expliquer la scène.

— Ah ! bien, dit le tapissier. Nous ferons des lettres rouges et blanches, hautes d'un travers de main sur fond gris.

L'apprenti note tout, mais soudain, il s'arrête d'écrire et son maître s'en aperçoit :

— Eh bien, petit, en as-tu fini ou ne tiens-tu plus d'encre à ta ceinture ?

— Nenni, nenni, mon maître, répond Jacquélet en se mouchant dans un pan de son surcot pour cacher sa timidité. Mais hum ! mon maître, je voudrais bien savoir...

— Comment blanc-bec, tu veux savoir quoi ? Tu es ici pour m'aider et apprendre, et non pas « savoir ». Encore un mot, et je te renvoie chez ta mère et tu auras perdu l'espoir, à jamais, de devenir au moins aide-teinturier.

Le duc s'interpose avec bonne grâce :

— Mais non. Parle mon fils ! Et d'abord, dis-moi ton nom pour que je me souviene qu'il est d'un garçon éveillé.

Jacquélet se mouche derechef. Puis, saluant le grand seigneur, frère du Roi, qui l'avait ainsi distingué :

— Jacques Bourdin, Monseigneur ! Je... je voulais savoir pourquoi vous avez choisi ce sujet : l'Apocalypse... Je sais que ce livre remplit

d'admiration pour tant de merveilles, mais aussi d'effroi pour ces mystères qu'il révèle.

— Mon garçon, tu arriveras à quelque chose dans la vie, car tu m'as l'air avisé. Aussi vais-je te le dire, à ton maître aussi, s'il me fait l'amitié de te pardonner, et à notre ami Hennequin, car de sa compréhension du sujet dépend la réussite de cette œuvre. Or ça, asseyons-nous, car on ne devise bien qu'assis. Pose ton papier et ta plume et passe-moi ce livre. Qu'y vois-tu ?

— Un ange qui souffle dans une trompette. Du ciel tombe du feu et dans la rivière, qui se change en sang, des hommes périssent en barque.

— Bien observé, mon petit. Huitième et onzième vers du huitième verset. Sur le dessin suivant tu vois l'Étoile de Satan s'abîmant sur la terre envahie d'une nuée de sauterelles.

Jacques frissonne.

— Ah ! c'est terrible, Monseigneur !

Les deux artistes se mettent à rire.

— Mais ce n'est qu'une légende, mon garçon, dit l'un deux.

Le duc hoche la tête, gravement.

— Non point ! Ces merveilles, que saint Jean nous promet pour la fin du monde, furent déjà aperçues par les hommes au cours des âges, et ici même en notre bonne ville d'Angers.

Jacquelet fait le signe de croix.

— Seigneur Jésus ! Ici ?

— Est-ce possible ! s'écrie le peintre, très impressionné.

— Oui, bien sûr ! Tenez le verset IX, ligne 12 à 16, parle de la rébellion des peuples soumis aux Romains. Il s'agit là de Barbares d'Orient, mais ici, à Angers, qu'on appelait alors Anduganum, je vous assure que les soldats de César, qui croyaient tenir le pays, pensaient vraiment à une intervention du Ciel, tant ils avaient du mal à y faire régner la paix romaine.

» Angers, ou plutôt Anduganum, un bourg de pêcheurs, perché sur ce rocher où le château est bâti, restait la cité la plus rebelle de toutes les cités les plus rebelles de la Gaule. Son chef, l'insaisissable Dumac(4), disparut dès que les Romains pénétrèrent dans l'enceinte. Il tenait ses nouvelles assises dans la forêt, toujours prêt à rosser les cohortes qui se risquaient dans les parages. Libre comme le sanglier des bois, jusqu'à son dernier souffle, il fit forces facéties qui enragèrent les Romains.

» À une petite heure d'ici, vous avez, pour venir, traversé la Loire au pont de Cé. En y repassant, vous vous souviendrez que César avait fait construire un pont, ordonnant que son nom glorieux y soit gravé ? Dumac enleva le sculpteur au milieu de son travail, et ce pont ne fut jamais « de César » mais de « Cé », l'inscription n'ayant pu être

terminée... Plus tard, Angers fut pris par les Normands, après un terrible siège. C'était en l'an 867. Le roi des Francs, Charles le Chauve, et le roi de Bretagne, venus délivrer la ville, mirent six ans à les en expulser.

» Le roi, désespéré, voulait tenter la manœuvre qui réussit à Cyrus, lorsqu'il décida de prendre Babylone... On commença à creuser en amont de la ville un canal détournant les eaux du Maine. Mais, las, il manqua d'ouvriers et les trahisons se firent de plus en plus nombreuses. Or, une nuit...

» Une nuit... un roulement extraordinaire fit vibrer les nues d'un bout à l'autre de l'horizon. Assiégeants et assiégés, assourdis et terrorisés, couraient en tous sens, cherchant à se cacher, dans une chaleur affreuse, d'un tourbillon d'air brûlant qu'un gros nuage semblait cracher sur la colline. Une odeur piquante d'orage et des éclairs crépitèrent, d'une couleur anormale. Puis s'abattirent comme une nuée de sauterelles des sortes de démons recouverts d'armures et portant six ailes tournantes sur le dos.

— Comme dans l'Apocalypse ? murmure le gamin.

— Comme dans l'Apocalypse, approuve le duc. Cette armée d'un autre monde, rangée en bataille à trente pieds au-dessus du sol, était conduite par d'énormes épées volantes. Que pouvaient faire les Francs contre une telle invasion de démons ?

— Rien, dit la petite voix blanche de Jacquelet.

— C'est justement ce qu'ils firent, mon jeune ami. Ils se mirent à genoux et, priant Notre Seigneur Dieu, ils Lui recommandèrent leurs âmes et, épouvantés, fermèrent les yeux, pensant que c'était pour la dernière fois. Ils se hasardèrent à relever la tête quand ce bruit terrifiant sembla décroître : l'armée infernale, comme un énorme tourbillon, disparaissait en direction de l'embouchure du fleuve.

— Et les Normands ?

— Ce fut, si je peux dire, comme un second tourbillon dans la même direction. Eux non plus, on ne les a jamais revus par ici.

— Eh bien !

Jacquelet, épouvanté, jette des regards affolés autour de lui.

— Il y eut des choses aussi étranges par la suite, Monseigneur ?

Le duc lui pince la joue.

— Non, en vérité, mais si cela vous amuse, mes amis, sachez que les anciens comtes d'Anjou furent, eux aussi, de bien curieux personnages !

— Des démons ? s'étonne maître Bataille, tandis que le prince rit.

— Ho, ho, non ! une remarquable lignée de princes, tous doués d'énergie, d'un sens réel du pouvoir et d'une piété admirable. Seuls,

peut-être, leurs ennemis prirent ces fiers guerriers pour des démons !

» Le premier comte d'Angers, un chevalier nommé Tertulle, montra beaucoup de courage contre les Normands. Eudes, comte de Paris, avait deviné en cet énergique capitaine qu'il pourrait utilement, un jour ou l'autre, neutraliser les comtes de Blois, leurs voisins communs. Il ne s'en fit pas faute... Ses descendants non plus. Si ce n'est le deuxième Foulques, qu'on appelle Bon. Pieux et lettré, il prit une part infime dans les affaires du royaume. Un jour qu'il parcourait ses terres, il rencontra un lépreux gémissant sur le bord du chemin.

» — Qu'as-tu brave homme ? demanda Foulques en descendant de cheval.

» Tous ses compagnons s'étaient écartés de l'horrible mendiant et suppliait le chevalier de n'en point s'approcher.

» — Ah ! messire, gémit le malheureux, qui pouvait à peine parler, tant sa figure n'était qu'une plaie, messire, je voudrais aller sur le tombeau de monsieur saint Martin et las ! je ne puis plus marcher.

» — Pourquoi donc, pauvre ami ?

» — Las, las, n'ai plus de jambes, la lèpre me les a emportées.

» — Eh bien, fit le comte, puisque je les ai encore, mes jambes, je te porterai.

» Et hop ! saisissant le répugnant fardeau, il mit le lépreux sur ses épaules et le porta ainsi jusqu'au sanctuaire, où il guérit aussitôt, avec, pour sauter de joie, des jambes toutes neuves.

» Le comte Foulques, bien essoufflé, s'était laissé tomber sur une stalle, dans le chœur de l'église, tandis que chacun louait Dieu et s'émerveillait. Lui, la gorge sèche, n'avait plus la force de dire un mot... Alors, le lépreux, s'élevant tout à coup dans les airs, se transforma en notre Seigneur lui-même, bénissant le chevalier charitable. De ce miracle tous les assistants purent attester.

» Les mérites de Foulques devinrent si grands que le roi de France Louis IV d'Outre-Mer(5) vint à Angers le voir. Or, le comte ne se trouvait plus au château. On le chercha partout, pour le trouver finalement dans le cloître Saint-Martin à un endroit que je vous montrerai, au milieu de l'église, sous les quatre arcs imbriqués qui encadrent le chœur. Habillé en chantre, il se tenait au lutrin, entonnant avec vigueur l'office du jour. Après la cérémonie, le roi vint trouver le comte et railla assez stupidement le chevalier en surplis. Il faut vous dire que le souverain – bien que sacré à Reims – n'était pas plus riche en États (puisque'il ne possédait guère que le comté de Laon) que gâté pour l'intelligence.

» — Riez si tel est votre plaisir, Seigneur, repartit Foulques, mais vous saurez dorénavant qu'un roi ignorant n'est qu'un âne couronné.

— C'est bien répondu, fait Jacquelet, qui ajoute : les suzerains d'Anjou, vous fûtes ensuite tous pareillement saints ?

C'est un bel éclat de rire.

— Oh ! s'écrie le duc, attends que je sois mort pour faire mon éloge. Quant aux descendants de Foulques le Bon, tous, hélas, n'eurent pas l'âme angélique. Tiens, il s'en trouva un dont on disait qu'il possédait deux âmes à la fois tant il exagérait tous ses sentiments, que ce soit dans ses démonstrations de piété violente ou dans la brutalité de son ardeur guerrière... Il plantait parfois là des combats à l'issue certaine, pour s'en aller se jeter dans une pénitence effrénée.

— Dans ce temps-là, dit quelqu'un, on avait, je crois, l'exagération pour habitude.

— Il est certain ! Mais Foulques Nerra, qui se faisait appeler le Faucon Noir pour terrifier les populations, était plus qu'excessif !

— Pourquoi avait-il choisi ce surnom de Faucon Noir ?

— Parce qu'il fondait sur ses proies avec la justesse et la férocité de l'oiseau. Noir de peau, front bas, les yeux perçants et la voix tonnante, il ne démentait en rien la légende de sa naissance, laquelle suffisait à faire peur, sans même qu'il ait besoin de se manifester lui-même.

Le jeune apprenti tapissier est passionné. Ah ! il n'oubliera jamais son voyage à Angers. Ainsi, ils avaient vraiment existé ces personnages de la légende !

— Foulque Nerra aurait été le fils du précédent comte Geoffroy Grise-Gonelle(6) et d'une Morgane, une fée d'une beauté insurpassable, mais de quelque accointance avec l'Enfer, reprend le duc Louis. On prêtait à cet homme étrange le don de double vue quant à la connaissance de son propre destin.

— Il mourut jeune ? fait maître Jean Hennequin.

— Très âgé pour l'époque, où la vie avait moins encore de prix qu'aujourd'hui. Soixante-dix ans passés ! Et ce fut une vie bien remplie en actions d'éclat, comme en sacrilèges, en pénitences comme en expéditions punitives. Il porta le feu et le fer aux quatre coins du pays, partit plusieurs fois en croisades jusqu'à Jérusalem. Là-bas, tandis qu'on le flagellait, il criait d'une voix terrible : « Seigneur, ayez pitié du traître ! »

» Il galopa jusqu'à Rome délivrer le pape. On le vit à Paris, le temps d'exécuter un conseiller du roi Robert qui avait manqué de respect à une dame de son lignage. Un autre jour, il brûla vive sa propre épouse et la ville d'Angers avec elle. Il pilla Saumur et, pour pouvoir implorer à loisir la clémence de saint Florent, s'empara des reliques du saint et décida de les emporter.

» — Saint Florent ! hurlait-il en boutant le feu au Couvent, viens avec moi ! Je t'emporterai quand j'aurai brûlé ce moustier qui m'offense. Tu verras comme j'en construirai un bien plus beau à

Angers !

» On mit la châsse sur une barque, et il ordonna aux moines de ramer jusqu'à Angers. Terrorisés, les rescapés souquaient dur sur les avirons, mais rien n'y fit et la barque semblait vissée sur l'onde. Le Faucon Noir était fou de rage.

» — Saint Florent ! criait-il en martelant le cercueil de ses poings rudes. Saint Florent, tu n'es qu'un malappris et un fieffé coquin. Comment, je t'ordonne de venir à Angers et tu refuses ?...

» Le saint refusait en effet et Foulques eut beau se rouler par terre, il fallut débarquer les reliques. Le Faucon Noir ne bâtit pas d'église à Angers pour saint Florent, mais tout l'Anjou est rempli de ses constructions. La contrée entière tomba entre les mains du Comte Noir. Il surmonta aussitôt chaque place de la Loire d'une forteresse sur laquelle il posait, pas à pas, les pieds solides de son existence inspirée, la plus grande de l'Anjou. Il édifia vingt châteaux, dont celui-ci, et autant d'églises ou de monastères.

— C'était vraiment un fameux capitaine, admire quelqu'un.

— Vraiment un grand guerrier ! Les Bretons, après la bataille de Conquereux, en surent quelque chose. Lorsque le Faucon jetait sa cavalerie dans la bataille, on aurait dit que la tempête elle-même balayait la lande. On raconte aussi que le Diable, son cousin, lui construisit un pont, le Pont aux Nonnais, tout près d'ici.

» Plus tard, il reçut Amboise du droit de sa mère et Loches en héritage de sa femme qu'il avait pourtant lui-même conduite au trépas. Épée d'une main et truelle de l'autre, enfin... presque, notre Faucon alterna batailles et fortifications, construisant ses châteaux en long croissant d'Angers à Amboise, coupant la Touraine du Blaisois. Son temps libre, il l'employait en pèlerinages et en confiscations de biens cléricaux, quand il n'échafaudait pas quelque géniale grande bataille. De la plus haute tour de Loches, il surveillait l'horizon, comme le rapace son aire. C'est à Loches qu'il avait installé des forges immenses où l'on fabriquait, sans relâche, au milieu d'un feu d'enfer, un formidable armement.

» Son propre fils était né dans ces lieux, et il proclamait qu'il s'agissait bien là d'un signe du destin. Ce fils, Geoffroy, dit Martel(7), avait de qui tenir, et dès qu'il fut en âge, ce fut pour entrer en guerre contre le Faucon, encore assez vaillant pour lui imposer une défaite comptant dans la vie d'un homme.

» Le jeune Geoffroy, battu, dut se soumettre à son terrible père. Et savez-vous quelle fut cette soumission ?

— Il le mit en prison ?

— Point ! Foulque disait qu'il n'y avait pas de prison assez profonde pour garder un comte d'Anjou. Il ordonna de harnacher son fils comme un cheval de guerre, avec une selle sur le dos, lui posa des

œillères et, à grands coups de fouet, lui fit accomplir plusieurs lieues à quatre pattes. Quand le malheureux garçon arriva à destination, son père posa le pied sur sa tête, en guise de servitude, puis, l'envoyant voler d'un maître coup de savate, il cria : « Victoire ! » d'une voix de stentor. Ils allèrent guerroyer bras dessus bras dessous en Normandie, après cette réconciliation... Ils emmenèrent au passage avec eux le comte du Mans, Herbert Éveille-chien, féal de l'Anjou et que je vous cite pour son très joli nom.

» Ils occupèrent les longues années suivantes à se battre entre tous leurs voisins, simultanément, conjointement ou dans un ordre inversé. Puis, un jour, le Comte Noir eut soixante-dix ans, il recommença à se faire du souci pour le salut définitif de son âme, salut bien compromis depuis sa dernière croisade. Il courut, sans plus tarder, vers la Terre Sainte, mais mourut en route tout bêtement de maladie, ce qui vraiment, pour un guerrier de sa trempe, restera une mort humiliante.

» Un de ses descendants, Foulque le Jeune, avant de partir à son tour pour Jérusalem où on l'avait nommé roi, maria son fils Geoffroy à la petite-fille du roi d'Angleterre, Guillaume de Normandie. Geoffroy était un beau garçon à la prestance magnifique, aux yeux intelligents, aussi instruit qu'il était vaillant. Il portait à son chaperon une branche de genêt cueillie sur la lande de l'Anjou. Ce fut un beau mariage, si l'on excepte que le marié ne comptait que quatorze ans et la mariée le double. Malgré cette différence d'âge ils fondèrent une grande et puissante famille, les célèbres Plantagenêts.

» Leur fils, Henri II Plantagenêt, devint roi d'Angleterre et épousa Aliénor d'Aquitaine. Par leur mariage, se constitue un immense domaine au cœur de la France, dont l'Anjou, qui resta aux Anglais, jusqu'en l'an de grâce 1205. Ainsi naquit à Angers cette guerre qui dure depuis si longtemps, et dont aujourd'hui, en 1373, on peut se demander si elle ne durera pas cent ans !

» Voilà l'histoire d'Angers et les raisons pour lesquelles, mes amis, j'ai choisi de vous faire exécuter la tapisserie de l'Apocalypse, car ce château a vu mille merveilles et bien des chevaliers extraordinaires... Puisse mon nom s'attacher pacifiquement à cette œuvre que je veux parfaite. Pour ce faire, maître Nicolas, je vous ferai tenir 6 000 livres(8), espérant que vous trouverez cela assez payé, ce qui monte le prix à environ 8 livres et 12 sous l'aune(9). Quant à vous, maître Hennequin, comment puis-je rémunérer votre travail ?

— Ah ! Monseigneur, je n'ai jamais mesuré ma peinture ! Seul le temps que j'y passerai justifiera mon salaire.

— Soit. Voici, en attendant, cinquante livres d'acompte et vous demanderez nouvelle provision quand vous le désirerez. Mais surtout, n'oubliez pas... Je veux que la tapisserie de l'Apocalypse soit une des plus grandes merveilles d'Angers.

— Ce sera, Monseigneur... une merveille du monde !



II

CHÂTEAU CHINON

« *De la part de Messire* »



CE SONT LES tout premiers jours de mars de cet an de disgrâce 1429. Dans la campagne inculte gorgée de pluie, un mince duvet d'herbe couvre les champs que l'on n'a pu ensemen- cer. Entre deux bourrasques de giboulées, les corbeaux noirs tournoient, comme ivres, sous le ciel noir, prêt à éclater de pluie.

Pas une fumée ne sort des chaumines, dont bien peu ont leur toit de paille, quand elles sont encore debout. Une charrue de bois abandonnée contre une haie retourne à la pourriture et si quelques saules ont, çà et là, mis leur perruque verte, c'est pour mieux faire ressortir le tragique de ces champs vides, de ces villages abandonnés, de ces cadavres de vilains, morts de faim, de pendaison ou des suites de quelque massacre. Les armées vont et viennent dans ces lieux de désolation, armées qui n'en ont que le nom, anglaises ou françaises, mais pour la plupart bandes de brigands.

Les Anglais ont décidé de frapper un coup mortel. Le temps, qui redevient clément, va-t-il favoriser cette offensive qu'ils préparent avec un acharnement redoublé ? La France, saignée aux quatre veines, s'obstine dans la lutte. Le pays tout entier lutte à la fois contre l'envahisseur et contre le découragement. La tristesse qui paralyse le roi Charles VII a gagné le pays.

— Ah ! ma bonne mère, dit le souverain à Yolande d'Aragon(10). Ah ! de toutes parts, je vois que tout se réalise contrairement à mes vœux. Je persévère et cela va de mal en pis.

Mal armées, exténuées, les troupes royales n'ont même plus le courage d'entendre le cri de guerre des ennemis, ce « hurra » si

terrible qui les paralyse d'effroi.

Dunois, le fier et beau Dunois, ne peut que le constater. Il vient de le dire à la belle-mère du roi. Celle-ci est au fond le seul chef respecté, redouté, de ce royaume en quenouille.

— Deux cents Anglais, constata-t-il avec navrance, mettraient en fuite mille de nos soldats.

Chaque jour, le danger devient plus pressant, la fatigue plus écrasante, la tristesse plus amère. Et pourtant, les derniers gentilshommes restés français, offrent encore leur bras !

Les voyages sont de vraies expéditions, à travers ce pays aux mains des « Godons »⁽¹¹⁾, des Bourguignons ou des hordes de paysans fous de détresse. Pourtant, on voit chaque jour des gens arriver vers Chinon où le misérable Charles VII, pour échapper au désespoir, donne des fêtes en son château, des fêtes qu'il ne peut payer. Madame Yolande a, depuis longtemps, vendu ses bijoux. La Hire, le célèbre et valeureux chevalier, ne cache pas sa désapprobation.

— Par Dieu, Sire, je n'ai jamais ouï qu'un roi ait si gaiement perdu son royaume.

Guy de Laval, jeune homme de bonne mine, a quitté lui aussi sa famille, une noble maison du Maine et il vient offrir au roi, son épée, son cœur et sa jeunesse, toutes choses qui manquent un peu plus chaque jour dans le royaume de France.

À Chinon, où il vient d'arriver en ce 5e jour de mars 1429, il apprend qu'on ne pourra même pas le payer pour ses services !

Madame de Boulegny, chez qui il loge, le met au courant dès le matin de son arrivée.

— Mon mari, lui dit-elle, qui est le Receveur général du royaume, n'a pas, appartenant au roi ou à nous-mêmes, plus de quatre écus... Nous sommes tous dans le désespoir.

Le jeune chevalier hoche la tête.

— Que va-t-on faire ?

La bonne dame a un sourire navré :

— Il n'y a plus qu'à espérer en Dieu.

— Ma nourrice dit que c'est la fin du monde, ajoute sombrement Guy. Mais je pensais, que c'était là conte de nourrice. Il est certain que le royaume, qui a été perdu par la faute de madame la reine Isabeau, a bien mérité le courroux de notre Seigneur.

Madame de Boulegny s'essuie les yeux.

— Madame Isabeau, peut-être... mais pas le royaume ! Pas les villes ! Pas les enfants !

— Ma nourrice disait aussi que ce royaume, perdu par une femme mauvaise, serait sauvé par une jeune fille pure.

— Oui, on le raconte aussi.

Madame de Boulegny baisse la voix. Elle va sur la pointe des pieds

regarder derrière la porte si quelque servante n'y a pas l'oreille collée. Elle revient vers son hôte et, d'un geste du doigt, l'invite à se rapprocher.

— Vous m'avez l'air si découragé, mon gracieux chevalier, que je vais vous confier quelque chose. Vous me jurez le secret ?

Guy de Laval promet.

— Eh bien, dit la dame, il paraît qu'« Elle » est venue.

Les yeux de Guy s'arrondissent.

— Qui ?

— La jeune fille ! Mon mari m'a confié, mais je vous demande de le taire, que demain, une petite pastourelle du pays de Bar, ce pays de Lorraine qui est à la famille de madame Yolande, eh bien...

La bonne dame cherche sa respiration, toute bouleversée par cette révélation. Elle reprend :

— Eh bien, cette jeune fille sera demain à la cour.

Guy de Laval joint les mains.

— Une fille qui vient sauver la France ? En est-on là ?

— On est dans une situation pire que vous ne pouvez l'imaginer. Mon mari en sait quelque chose. Madame Yolande s'est renseignée depuis longtemps sur cette pastourelle qui se dit envoyée par Dieu ; elle est arrivée à l'hôtellerie du Grand Carroy, il y a deux jours. Le vieux Pierre, l'astrologue de la reine de Sicile, a attesté avoir lu dans les étoiles sa mission et monseigneur de Vendôme, qui l'a interrogée, a garanti à madame Yolande la véracité de ses visions.

— C'est extraordinaire ! Ah ! j'aimerais tant la voir !

— Eh bien, demain mon mari vous accompagnera au château. Vous y êtes bien connu, du reste, puisque de la famille de messire Duguesclin, si ces lieux ne vous sont pas familiers. Il paraît que monseigneur de Vendôme y mènera la fillette vers la nuit tombée. Il veut qu'elle désigne le roi, elle-même, comme preuve de sa mission.

— J'y serai. Et dès que je le puis, j'écris à ma mère pour lui demander de m'envoyer des subsides. Lorsque le roi se sera entendu avec la bergère, je serai le premier à m'enrôler sous sa bannière.

« De pécune(12) il n'en est point ici, écrit-il quelques instants plus tard à sa mère. Ou si peu que pour le temps présent je n'espère aucune rescouste et nul soutien. Pour ce, vous madame ma Mère, qui avez mon sceau, n'épargnez donc point ma terre en vente, mise en gage ou plus convenable moyen auquel vous aviserez... »

Sa lettre terminée, Guy la remet à son valet d'armes qui se chargera de la porter à la noble dame de Laval puis, il sort visiter la ville et faire ses dévotions à l'église Saint-Maxime où l'on conservait les reliques de ce saint rapportées après une croisade à laquelle participa

un de ses aïeux.

Ses prières terminées, avant de sortir il fait le tour de l'édifice, pour en admirer les vitraux. L'heure tardive a chassé les fidèles, mais dans une chapelle obscure, le dernier rayon du soleil a frappé une silhouette agenouillée, d'un nimbe de pourpre et d'or. Intrigué par cette auréole étrange, Guy s'approche doucement. Le personnage en prières semble aussi immobile qu'une statue lumineuse.

Habillé comme un homme d'armes, son fin profil est celui d'un très jeune et beau garçon, trop beau même. Il porte une « gippon », ou pourpoint, noir, rattaché aux chausses par de nombreuses aiguillettes. Une « linque » descend aux genoux comme une courte jupe. Des « housseaux » cachent ses jambes robustes. Un chaperon, posé un peu en arrière, laisse voir des cheveux châains, dorés par la lumière, coupés ras à l'écuelle, c'est-à-dire en rond tout autour de la tête. Une cuirasse légère couvre sa poitrine et il est armé d'une dague et d'une épée.

Deux soldats, modestement vêtus et à l'allure campagnarde, se tiennent derrière et paraissent manifester un peu d'impatience. Finalement, l'un d'eux s'avance et pose sa grosse patte sur l'épaule du jeune homme qui tressaille :

— Allons, Jehanne. Il se fait tard, nous devons rentrer à l'auberge avant le couvre-feu.

Une femme ! Guy de Laval porte la main à sa bouche pour étouffer un cri d'étonnement, peu décent en de tels lieux.

La jeune fille paraît revenir de très loin, comme s'éveillant d'un songe. Elle tourne vers ses compagnons un charmant sourire.

— Comme vous voudrez, messire. Il me tarde tant de faire ce pourquoi je suis née, que je ne sais plus que le temps passe...

L'autre compagnon tire la jeune fille par la manche.

— Ah ! ma mie, il me tarde à moi de vous savoir en sûreté dans votre chambre, car malgré l'heure, il y a quelqu'un en cette église et l'on m'a bien recommandé – vous savez qui – de ne vous laisser rencontrer d'étranger. Que ferons-nous s'il vous arrive du mal ?

Bien qu'elle n'ait pas jeté un regard sur le jeune Guy pétrifié, Jehanne répond de sa voix chantante de Lorraine :

— Point, point, messire de Metz, je vous le dis au nom de Dieu, celui-là sera avec nous sur le chemin de la bataille, comme il y fut dans le lieu de prière.

Tandis que tous s'en vont en grande hâte, messire de Metz, puisque tel est son nom, hoche la tête cependant. Au salut courtois de Guy, le vieux soldat répond par un bref coup d'œil scrutateur.

— Il me reconnaîtra désormais, se dit le jeune homme et il verra que

cette Jehanne a raison. Ah ! quelle rencontre extraordinaire ! Quel dommage que j'aie promis le secret à la dame de Boulegny.

Guy a promis le secret, mais dès le lendemain, à la vesprée, alors qu'il se hâte vers le château en compagnie du Receveur général, il n'est bruit en ville que de la présence de cette bergère de Domrémy, en costume masculin, venue libérer le royaume.

Feignant de n'être pas au courant, il prie le seigneur de Boulegny de le placer en un endroit où il pourrait la voir passer.

— Quelle coïncidence, admire-t-il. Je bénis le ciel qui me permet de venir voir le roi en même temps qu'elle.

Le vieux conseiller est pris d'une crise d'hilarité.

— Ah ! ah ! mon garçon, fait-il. Je parie que cette « coïncidence » est due à mon épouse. Mon père disait que le meilleur moyen de répandre une nouvelle était d'en confier le secret à sa femme.

Tout en riant de bon cœur, ils arrivent aux trois forteresses qui s'étirent sur la crête rocheuse dominant la ville.

— Le château a été construit par un comte de Blois vers l'an mil, explique Boulegny. Le roi Henri IV Plantagenêt d'Angleterre y a résidé souvent et il y est mort fort horriblement.

— Ah ! murmure Guy. Quelle tristesse d'être un roi vaincu ! Fasse le ciel que cette bergère conduise à la victoire notre gentil roi Charles !

— Fasse le ciel ! répète gravement Boulegny.

Il s'arrête brusquement, tirant son compagnon par la manche. Un seigneur en riche accoutrement, sortant du château, vient vers eux et leur adresse en passant un bref mouvement de tête.

— Qui est-ce ? chuchote Guy. Voilà un bien beau sire et point miséreux à ce qu'il paraît.

— Le sire de la Trémoille, répond le Conseiller d'un air dégoûté.

Le digne silence qu'il garde dit assez que les louanges ne conviennent guère à ce favori du roi. Pour rompre ce silence un peu pesant, Guy de Laval tente alors de changer de conversation :

— Ne verrons-nous pas madame la Reine ?

— Je ne pense pas. J'ai ouï dire qu'elle fera exprès de se retirer en son oratoire avec madame Yolande, la reine de Sicile. Ce sont elles qui ont tout arrangé pour qu'il semble bon au roi de recevoir Jehanne, la Pucelle de Domrémy. Elles ont eu du bel ouvrage à ce faire, car les seigneurs du Conseil, dont le sire de la Trémoille, ne le voulaient point, disant que la vue d'une paysanne n'était pas l'accoutumée d'un prince. Qu'on n'était pas sûr que le diable ne la possédât point et que tout ceci semblait conte de grand'mère.

La Trémoille vient de repasser dans la galerie précédant la salle d'audience et, le nez en l'air, il s'entretient avec des amis de la visite attendue. Chacun, à ce qu'il paraît, fait assaut d'esprit.

— Peuh ! ricane un des blancs-becs de la suite. Il s'agit de quelque

ribaude qui cherche fortune dans le pays.

Un des gardes alignés le long du mur et qui tient une torche a entendu cette « fine » plaisanterie. Il réfléchit un instant, et ayant enfin compris, éclate d'un rire grossier. D'un air imbécile, il tend alors la main et, désignant quelqu'un qui arrive derrière Guy de Laval et le Trésorier de Boulegny :

— Si c'est ça la ribaude, ben ! j'renie Dieu ! s'écrie-t-il.

Guy se retourne, car une voix douce et musicale a répondu du tac au tac :

— Las ! Tu peux le renier, car il ne se passera pas longtemps avant que tu ne paraisses devant lui.

La jeune fille de l'église Saint-Maxime ! Ainsi c'est bien elle, Jehanne de Domrémy. Le comte de Vendôme la conduit. Elle avance, l'air modeste et tranquille, toujours habillée en soldat, dans la foule qui se presse autour d'elle. Les dames aux hautes coiffures à cornes ou à hennin, aux robes bordées de fourrure, chuchotent avec des mines sucrées.

Les deux amis ont pénétré dans la salle d'audience, avec le flot des courtisans. De cette salle, il ne restera au XXe siècle, qu'un pan de mur sur lequel s'accroche la vaste cheminée où brûle ce jour-là un tronc entier de mélèze, venant des épaisses forêts entourant Chinon.

— Tiens ! Le roi n'occupe pas sa chaire à bras sous le dais, chuchote Boulegny. C'est un autre qui a pris sa place.

Mais Jehanne ne s'en dirige pas moins tout droit vers un gros jeune homme au long nez, à la jaquette festonnée sur des hauts-de-chausses bicolores, une jambe bleue, l'autre rouge – les couleurs de Paris qu'arbore par défi, celui qu'on appelle le roi de Bourges. Devant ce seigneur, la Pucelle se prosterne en une parfaite révérence.



— Dieu vous donne longue vie, gentil Dauphin.

— Pas mal pour une bergère, murmure le Trésorier ébahi. On dirait qu'elle a été nourrie à la cour !

— Dieu vous donne longue vie, gentil dauphin.

Le roi Charles – c'est donc bien lui ! – rougit violemment. Il balbutie d'un air soupçonneux :

— Quel est votre nom ? Que me voulez-vous ?

Le visage de la jeune fille rayonne. Elle lui sourit en hochant la tête. On dirait que Charles n'ose soutenir la pureté de ces yeux, la bonté infinie de ce regard.

— J'ai nom Jehanne la Pucelle, dit-elle avec simplicité, d'une voix limpide. Le Roi des Cieux vous mande, par moi, que vous serez sacré et couronné à Reims. Par grâce divine et force d'armes, je ferai lever le siège d'Orléans et bouterai les Anglais hors de France.

Des murmures, des exclamations couvrent maintenant la voix de la petite Lorraine. Charles, agacé, mène la jeune fille hors de la foule. Main dans la main, le roi et la bergère se dirigent vers une embrasure. La Trémoille les observe de loin, d'un air qui en dit long. Au bout d'un moment, la figure du roi change. Son air buté devient de la surprise, puis un véritable émerveillement.

— Je te dis de la part de Messire(13) que tu es vrai héritier de la France et fils de roi.

La Trémoille tressaille. Le roi d'Angleterre, qui le paye si bien, se prétend le vrai souverain de France ! Il avait obtenu de la reine Isabeau qu'elle le fasse désigner comme successeur par le roi fou, qui déshéritait ainsi son fils et le reniait.

Le pauvre Charles sent ses gros genoux cagneux trembler sous lui, le bonheur lui tourne la tête, mais il craint encore d'être le jouet d'un subterfuge monté par sa bonne mère, Madame Yolande. Il demanda à Jehanne une preuve, un « signe » de Dieu.

Alors Jehanne, lui prenant la main, lui murmure à l'oreille la prière qu'il fit quelques jours auparavant, prière douloureuse qu'il avait inventée et que lui seul au monde connaît. Plus tard, lors du procès, Jehanne dira qu'elle eut ce soir-là, à Chinon, la vision d'un ange escorté de bienheureux, remettant au roi la sainte couronne de France.

Guy de Laval, qui n'ose approcher du souverain, étouffe bientôt dans la cohue. Enfin, il parvient à se glisser vers la sortie. Dans la cour d'honneur tombe une bruine fine qui rafraîchit son cerveau enfiévré.

Soudain il entend des cris et voit des gens courir, en demandant de l'aide. Se précipitant, il arrive près des fossés du château, où l'on s'affaire : le garde qui tenait la torche devant la salle d'honneur vient de tomber à l'eau et de se noyer ! Devant le cadavre tout englué d'herbes et de vase, qu'on retire des eaux croupies et nauséabondes, Guy, épouvanté, se souvient des paroles de la jeune fille de Domrémy :

— Las, tu peux le renier, car il ne passera pas longtemps avant que

tu ne paraisses devant lui.

Le soir, après le souper chez les Boulegny, le jeune homme en est encore tout bouleversé.

— Dire que je l'ai vue, que je l'ai ouïe. Ah ! c'est sûr, elle vient de Dieu. Je veux combattre en son ost(14) et le plus près possible de sa bannière ! Elle l'a du reste prédit à l'église ! Ah ! quelle merveille !

Les vœux de Guy de Laval furent exaucés. Il se couvrit de gloire aux côtés de Jehanne qui, après avoir délivré cette ville, prit ce surnom magnifique de Pucelle d'Orléans.

En quittant le château de Chinon, sereine, confiante, joyeuse, puis douloureuse, Jehanne aura accompli « ce pour quoi elle était née ».

III
BLOIS
Les dicts du Duc

I

Prince-poète et prince des poètes



N JOUR FINISSANT et verdâtre filtre au travers des précieux carreaux de verre. Bosselés, constellés de bulles, oblitérés de pluie, ils donnent à la pièce close une lumière océane. Dans la haute cheminée aux armes de Monseigneur le duc Charles d'Orléans(15) (France et Milan), les landiers (16) de fer forgé soutiennent un énorme tronc d'arbre embrasé. À chaque coup de béliet du vent, le toit de la tourelle semble vibrer.

Les murs de pierre badigeonnés d'ocre jaune, disparaissent sous les tapisseries à personnages, émaillées de fleurettes.

Le chien de Monseigneur le duc, le vieux « Brisquet aux pendantes oreilles », se repose. Les pattes sur le nez pour se protéger du rayonnement de l'âtre, de temps à autre, il se retourne sur sa paille et soupire d'aise en rêvant à d'anciennes prouesses.

Les fleurs pourpres du feu se reflètent dans les petits miroirs de Venise enchâssés de perles, accrochés sous les plafonds peints de la devise en banderole « Ma volente » (Ma volonté).

Monseigneur Charles, duc d'Orléans, est assis sur sa haute chaise de bois aux énormes clous espagnols. Des coussins, « carreaux » de cuir et de velours rebrodés d'or, calent son dos douloureux. Le tapis d'Orient en est jonché, pour que les visiteurs y puisent à loisir, afin de pallier la raideur des cathèdres ou des tabourets inhospitaliers.

Il a repoussé la petite table sur laquelle reposent des papiers et où pleure une chandelle piquée dans un chandelier doré. Accroché à un lutrin où bâille un lourd ouvrage, un autre chandelier dégouline dans une douce odeur de miel et illumine la bonne figure de Monseigneur,

rose sous son béguin violet, lui faisant, par jeu, encore plus long son long nez italien, qui, pour l'heure, frémit de contentement.

Une main déformée par la goutte, mais tout ornée de bagues, tapote son vaste estomac dilatant la robe de velours noire fourrée de vair. L'autre main, un doigt noueux en l'air, scande les vers qu'il vient d'improviser. On frappe doucement à la petite porte derrière lui. Brisquet geint en dormant, tant il n'a plus la force d'aboyer.

— Qu'est-ce là ?

Une voix flûtée :

— Monseigneur, c'est Dame Belon ! Je viens vous annoncer céans une grande foison de bonnes nouvelles ! Le puis-je ?

Le lourd vantail grince et s'ouvre. À hauteur d'homme, on ne voit personne, mais bien plus bas, une grosse face ronde, comme un lever de lune, avec un nez tout rond pareil à un oignon d'Espagne, des yeux ronds et petits, semblables à des olives de Naples sous des sourcils effilés, une bouche toute ronde et aussi rouge que les mûres des buissons et, autour de cette figure réjouie, un énorme appareil de *mossouline*⁽¹⁷⁾ bleu de ciel, fixé à un truffeau en forme de lyre. Chaque corne en est constellée de pierreries et de turquoises. La robe, bridée sur le ventre rondelet comme celui d'une caille, est par-derrière d'une longueur, d'une ampleur, d'une richesse stupéfiantes comparées à la laideur, la petitesse et la difformité de sa propriétaire.

Charles d'Orléans en laisse choir ses besicles. Il rit tellement qu'il s'en étouffe. Et la naine, minaudante et satisfaite, qui manque s'étaler en une grande révérence, ramasse ses robes, renfonce sa coiffure d'un grand coup de poing sur sa tête à demi rasée ainsi qu'il sied et, d'un second coup de poing, redonne le souffle à son maître à demi mort de rire.

Dame Belon respire, elle aussi ! Elle avait en vérité été un peu inquiète de la tournure qu'aurait pu prendre sa plaisanterie, car le duc est bienveillant de nature, mais les extravagances à la mode de la cour de Charles VII ne sont pas de son goût.

Les dissipations du règne précédent, au temps d'Isabeau de Bavière et de Charles VI le Fol, avaient été la cause de bien des désastres et il avait payé de sa personne toutes les erreurs françaises de la guerre de Cent ans. Après la bataille désastreuse d'Azincourt, où malgré son jeune âge il déploya inutilement la plus grande bravoure, Charles d'Orléans fut emmené prisonnier en Angleterre.

Vingt ans plus tard, l'Angleterre rendra à la France, grisonnant et languissant, précocement désabusé, celui qui fut un valeureux chevalier et le prince le plus vigoureux, le plus florissant, le plus équilibré de la famille royale.

Dans son malheur, il trouva quelque adoucissement dans l'exercice de la poésie, fruit de l'éducation parfaite qu'il avait reçue de Valentine

de Milan, sa mère.

Cet esprit généreux, délicat et ingénieux, méritera une place d'honneur dans la littérature française. Après sa libération, achetée par la dot de sa troisième épouse Marie de Clèves, nièce du duc de Bourgogne, il se retira au château de Blois. Sa vie tranquille fut dès ce moment toute poétique et toute joyeuse. Les ménestrels, les jongleurs, les poètes, les libraires et les livres absorbèrent son existence.

La Cour n'était composée que de beaux esprits, se livrant sous sa direction au délassement de la poésie et aux joies du bien manger, lequel ne leur coûtait rien.

Le prince fut un des premiers à accueillir en France des artistes italiens. La Renaissance française est un héritage précieux de son goût et de son ambition pacifique.

Parmi les familiers, tout à la fois serviteurs, confidents, quasi-esclaves domestiques, pour ne pas dire quasi-animaux domestiques, ou mobilier de première utilité, comme dans toutes cours de l'époque, les nains, fous ou folles figuraient dans l'entourage de Charles d'Orléans.

Maître Colas et Dame Belon assumaient cette lourde charge et s'en tiraient avec beaucoup d'esprit et d'honorables profits. Leur petite taille et leur grosse tête au cerveau bien rempli leur donnaient une grande valeur. Ils étaient les moins sots de leur époque et jouissaient d'une grande célébrité. Le duc les faisait souvent lutter d'esprit avec les fous les plus renommés parmi les beaux esprits.

Les luttes intellectuelles et les assauts de beau langage étaient les seuls permis dans l'entourage du duc-poète et le domaine de la poésie en était le champ clos où tous ses amis s'exerçaient.

Aussi donc, en ce soir de février 1450, le prince, dans son confortable haut retrait, tout en se remémorant les étapes de sa longue vie si bien remplie, ne pourrait que s'attendre à une visite agréable. Il attire vers lui sa nabote préférée, pince la joue rebondie et trop fardée et, avec un gros rire, s'exclame :

— Venez vers moi, Bonne Nouvelle !

Dame Belon prend un air mystérieux et fronce sa bouche grosse comme une cerise :

— Monseigneur, il nous arrive d'Italie, devinez qui ?

Le duc joint ses mains baguées sur son cœur qui bondit de joie.

— Maître Antoine !

— Maître Antoine Astazan, lui-même. Il a fait longue route par de mauvais chemins. Il s'est arrêté à Tours où il rencontra messire Gilles des Ourmes.

— ... cher poète !

— Et même, minauda la bouffonne, sachez que messire Jean des Saveuses, votre gouverneur de la ville de Blois, et monseigneur de la Trémoille les ont retrouvés à la porte du château. Ils sont tous quatre

en train de quitter en bas leurs « mules »⁽¹⁸⁾ et leurs pelicans trempés de boue. Ces éclats de rire dans l'escalier me paraissent être de vos amis, réjouis de vous voir.

Le duc pivote sur son fauteuil, tournant vers la porte d'entrée sa bonne grosse face rose et hilare. Brisquet, le chien, dresse avec peine son cou rhumatisant pour saluer les hôtes de son maître.

Politesse faite, il se recouche près du feu.

— Ah ! mes amis, je suis heureux de vous voir ! s'écrie le prince. Ce soir, si j'étais resté seul encore, j'aurais été visité par la Noire Mélancolie ou bien, ce qui est pire, Dame Belon que voilà. Harnachée comme on l'ose maintenant, elle m'a presque fait mourir de saisissement avant que je ne l'aie pu jeter par la fenêtre !

Les visiteurs, encore transis, se sont groupés devant la cheminée, poussant le chien qui s'oublie à être un peu trop inhospitalier. Un serviteur, entré discrètement, ajoute des bûches, puis apporte de nouvelles chandelles et du vin chaud aux épices et au miel.

Mais le prince présente le jeune Italien à ses amis français :

— Maître Antoine Astazan est lombard et le meilleur littérateur de la ville d'Asti. Je fis sa connaissance à mon dernier voyage sous le joli ciel d'Italie. Il me proposa de traduire bellement en latin les vers français composés par moi et qu'il doit recueillir dorénavant avec soin et exactitude.

Maintenant, maître Antoine proteste contre cette exagération de ses mérites. Charles pousse de hauts cris et, saisissant un papier et une plume sur sa table, la trempe dans l'encre et, la tendant à messire des Saveuses :

— Vous êtes plus jeune que moi. *« Soyez les fenêtres de mes yeux »*, mon ami et écrivez pour moi, je vous prie :

« Le VIII de février 1449 à maistre Antoine Astazan, lombard, secrétaire de mon dit seigneur, la somme de quatre livres... oui, quatre livres et treize sols tournois... pour don à lui fait par mon dit seigneur pour le défrayer de l'hôtellerie au dit lieu de Tours. » Voilà... la poudre pour sécher... prenez ce papier, mon cher Antoine, et que cela vous apprenne à aller d'abord à l'auberge avant de venir voir votre pauvre duc qui se languissait de vous... Et pour votre peine, vous écrierez le manuscrit de mes vers en deux colonnes en même temps, l'un pour le français, l'autre pour le latin. Sur la peau de vélin, vous y ferez mettre mes armes de France et de Milan. Si vous ne voulez pas rester céans le temps nécessaire à ce faire, vous rentrerez au Piémont avec mes textes que je vous donnerai, à charge pour vous d'y ajouter cet éloge de moi où vous me comparez à Ovide, ce qui me rend très fier, d'y faire les lettres capitales et les titres à l'or fin et en couleurs rouges ou bleues, qui sont de la ville de Paris où réside en ce moment Monseigneur le Roi, mon gentil cousin, que Dieu ait en Sa sainte garde⁽¹⁹⁾.

— Si, si, Monseigneur. Cé sera ouna perfectione !

Ces mots, dits avec l'emphase italienne, déchaînent un délire de joie... Mais le duc, ajustant ses bésicles sur son vaste nez, se penche sur les pieds de La Trémoille avec une mine d'horreur feinte.

— Ah ! quelle abomination ! s'écrie enfin le duc. Vous aussi !

— Comment, moi aussi ? fait le jeune homme épouvanté, tandis que la naine bondit sur un coffre. Qu'ai-je Monseigneur ?

— Vos souliers... On dirait des pieds d'ours. Fi !

— Mais Monseigneur, tel est leur nom, s'interpose Gille des Ourmes. (Il rit en cachant ses propres pieds sous le premier coussin venu.) Tel est leur nom ! Vous ne savez pas que telle en est la mode ?

— Que si, que si, mon fils, mais en porté-je, moi ? Point ! et savez-vous pourquoi, mon bel ami ?

Il est vrai que Monseigneur arbore des poulaines dont la pointe relevée s'attache avec une chaînette au cou de pied, comme on n'en voit plus depuis au moins un lustre.

— Eh bien, reprend le duc en récitant à sa manière, son gros index en l'air :

*C'est ma manière accoutumée
Chacun le scet, comme je croy
Mais fays ainsi comme je doye
Tous ceux qui en sont mal contens.*

— Et je les montre du doigt, reprend-il, pourquoi ? Deux fois, pourquoi et même six fois. Pourquoi ? Parce que notre... gentil... Roi, Charles septième (il est pris d'une quinte de toux). Hum ! le Roi, qui lança la mode de vos souliers à l'ours, a six doigts à chaque pied. Oui ! Chacun voulant l'imiter, même dans sa monstruosité, fait mine d'être autrement fabriqué que Notre Seigneur Jésus lui-même. Le Roi ne peut porter poulaines. On n'en porte plus... Que ferons-nous s'il advenait un monarque avec deux nez au-devant de la figure ?

— Chut ! Monseigneur ! fait la Belon qui est redescendue de son coffre.

— Eh bien, ma mie, ne sommes-nous pas entre chers compagnons ? Bon ! je n'en parlerai plus puisque ma folle m'ordonne de me taire.

*De trop parler ce m'est folie,
Il vaut trop mieux que je me taise.*

Le gouverneur de Blois prend dans ses mains les épaules du vieux duc et lui donne l'accolade.

— Monseigneur, dit-il avec beaucoup d'esprit, puisque nous avons avec nous un jeune et savant étranger, au lieu de vous taire, ce qui nous fera tous pleurer, racontez-lui plutôt la merveilleuse et drolatique histoire de ce château de Blois qui nous abrite présentement et dont

vous aviez promis de nous entretenir.

— Oui ! Oui !

Tout le monde applaudit. Le duc se fait prier pour la forme, puis demande un verre de vin pour s'éclaircir la gorge.

II

À tricheur, tricheur et demi

— Au début de l'histoire de Blois, commence Charles d'Orléans, il y avait les comtes de Blois, occupés à faire la guerre à leurs voisins, et par conséquent ennemis naturels, les comtes d'Angers. Maintenant, mon gentil cousin le bon Roy René de Provence est duc d'Anjou, et je l'aime fort, mais en ces temps-là qui nous occupent, il fallait encore plus que maintenant se battre pour survivre.

» Sur les vestiges d'une citadelle romaine qui commandait le confluent de la Loire et de ce ruisseau qu'on appelle l'Aron(20), un capitaine brigand du VI^e siècle construisit une forteresse de bois destinée à former le noyau de la majeure possession des comtes de Blois. Par forces mariages à travers les générations, ils devinrent comtes de Vermandois et de Champagne. Cette famille au triple apanage possédait des places en Angleterre – faut-il être assez fol pour cela, mon Dieu !... alors qu'il fait si bon en France !

» Un des comtes, un fameux luron, Thibault le Tricheur, établit le premier donjon au château de Blois. Sur ses fondations, la tour de Château-Renaud s'élève maintenant.

— Pourquoi l'appelle-t-on le Tricheur ? questionne Gilles des Ourmes.

— Eh pardi ! parce que c'était un fieffé tricheur, et qui dépensa pour cette construction toute l'abondante fortune qu'il s'était procurée par des moyens qu'honnêtes gens réprouvent.

— J'ai oui dire dans ma jeunesse par des troubadours, qu'on le chantait jadis aussi, s'interposa Jean des Saveuses. Voyons, comment était-ce ? La, la, la... la... ah ! oui !

Thibault li cuene de Chartres fut fol et enguignoux(21)

Thibault fu plein d'engin et plein fu de feintée.

— Oui ! le Tricheur se montra pire que Renart, plus loup que les loups, reprend le duc. Et savez-vous, ami italien, que le nom de Blois vient de blois, mot gaulois pour loup ? La ville porte un loup en ses armes.

— En souvenir de Thibault ?

— Nenni, nenni. C'est plus ancien que le vieux malin. La contrée, jusqu'à la fin de l'occupation romaine, était infestée de loups et nous vénérons ici un saint qui fit un grand miracle à Blois, saint Lubin, en latin Lupus, le loup. Toutes ces côtes raides, boisées, appartenaient aux loups. Loups même semblaient les hommes, dans ce pays de frontières, bordant de riches terres à blé, tantôt occupé par les gens de l'aval, tantôt repris par les gens de l'amont. C'est pour vous dire que Thibault le Tricheur... Dieu ait pitié de son âme, n'étonnait pas à cette époque et dans ces parages...

— ... oui, tout a changé grâce à vous.

— Nenni ! nenni ! Il y a longtemps que c'est habitable, et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

— Sauf les souliers à l'ours, remarque quelqu'un malicieusement.

— Oui, hélas ! fit le duc. Bref, bref, notre Thibault, par toute une série de décès et de remariages, se trouva administrer la Bretagne. Il partageait la moitié de ces revenus avec le comte d'Anjou, Foulques dit le Bon. Qui fut le plus malin et le plus argenté ? Est-ce le Bon ou le Tricheur ? Je vous le laisse deviner, car tout l'étain de la Bretagne se transforma en or pour Thibault, qui le convertit en pierres du premier château de Blois. Il avait puissance, fortune... Dieu, bien patient, lui fit don d'une longue vie, car il mourut ayant presque cent ans. Sa famille, désormais sage, tint le pays pendant deux siècles et demi.

— Sages et prudents, les comtes de Blois furent vraiment les plus nobles et les plus grands de France, renchérit Jean des Saveuses. Ce qui ne les empêcha pas de faire merveille en Croisade, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Étienne de Blois, arrière-petit-fils de Thibault le Tricheur, put demeurer vivant à nos mémoires grâce à ses exploits en Terre Sainte. Dieu le chérissait tant qu'il lui donna neuf fils. L'un d'eux était peut-être déjà poète... Las, on le crut fou, car il se disait fils du Soleil. Peut-être ces trois états sont-ils une même chose ? Son frère Thibault le quatrième se montra à la fois illustre capitaine et très saint homme, car il mourut moine à Clervaux, ayant donné tous ses meubles aux pauvres et même son blé, pendant les famines. Une de ses filles, épousant le roi Louis VII, fut mon aïeule et j'en suis fier.

» Un autre Thibault, le cinquième – lesquels Thibault ne furent jamais plus tricheurs, vous le remarquerez – aussi charitable que saint Martin, donnait son manteau s'il rencontrait un pauvre.

— Saint Martin offrait la *moitié* de son manteau seulement, constate le jeune de la Trémoille.

— Oui, mon fils ! Thibault donnait, lui, son manteau entier, et son pourpoint si ce n'était assez. Il fit des lois sévères, mais justes, affranchit force serfs et fut, en tous points, imité par ses descendants, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus...

— De quoi, plus, Monseigneur... des serfs ?

Dame Belon est restée trop longtemps sans rien dire.

— Est-elle bête cette folle ! Laisse-moi parler. Alors, le comte de Blois passa à la famille de Châtillon...

— Leur blason fut *de gueules à trois pals de vair au chef d'or*.

— Oui, Messire Gouverneur. Vous êtes vraiment savant, si ma folle est une nigaude dont je vais bientôt me débarrasser, car elle me casse les oreilles.

La naine sanglote et le duc, pour la consoler, lui offre une goutte de vin restant dans sa propre coupe. Puis il se fait servir à nouveau et ordonne qu'on rapporte du bois.

— *En hiver, du feu ! du feu !*

— *Et en été, boir ! boir !* complète Dame Belon qui est alors tout à fait pardonnée.

— Le château se construisit au four et à mésour des zénérations ? demande Antoine Astazan, tout à fait passionné.

— Bien sûrement ! Deux chapelles s'élevèrent dans ce château. Puis au-dessous, près de la Loire, l'Abbaye, celle du Bourg Moyen, où il était défendu de porter de vêtements de coton et de se déshabiller pour dormir.

— Heureusement que je n'en fus point de cette abbaye, chuchote Dame Belon.

— N'en auriez pu être, ma mie, assure le duc en riant, car les femmes s'en voyaient exclues... une bonne chose ! Bien protégé par Dieu, le château fut enclos de hauts murs. Puis les Châtillon construisirent la grande salle du bas et des tours à l'enceinte. Mais le château n'était pas encore très grand, en sorte que, le comte de Châtillon recevant mes oncles les ducs de Berry, de Bretagne et de Bourgogne, il ne put les loger tous les trois et le duc de Bretagne partagea le lit du chanoine de l'église de Saint-Sauveur. J'ai en ma bibliothèque le récit de leur entrevue, car Froissart était le chapelain de Guy de Châtillon et c'est dans ce château qu'il écrivit ses illustres chroniques.

— Ici même ? demanda quelqu'un.

— Non ! Ici, cela a été reconstruit par moi, terminant les travaux que mon père avait fait commencer. Sa mort horrible l'empêcha de les mener à bien.

— Mais comment Monseigneur, le duc Louis, votre estimé père, que Dieu ait en Sa sainte garde, entra-t-il en possession de Blois ? dit l'italien, en toute innocence, tandis que les autres font de grands signes de dénégation.

Le Lombard, très inquiet, reste bouche bée, puis il parvient à dire :

» Monseigneur... je me... je vous prie de m'excuser.

Charles d'Orléans trempe ses lèvres dans sa coupe, garde le vin

quelques instants sur son palais et, claquant la langue, pousse un gros soupir de contentement.

— Oui, dit-il avec un bon sourire, j'ai honte ! Honte, et mes amis ont honte pour moi ! Mais que puis-je faire ? Châtillon est mort. Mon père est mort ! Me voilà ici. Cette histoire n'est plus que du passé et nous réjouira entre amis, car de vous à moi... mon père et ses amis étaient de joyeux farceurs...

— Dieu leur a sûrement pardonnés, fit quelqu'un.

— Bien sûr, ajoute le duc avec un grand rire, j'ai assez dépensé d'argent pour offrir un cadeau au Pape, et il a dû intercéder là-haut pour mon père et ses joyeux compagnons. Ils sont tous morts, et de fait ont payé le plus gros de leur dette. Mon père, le gentil duc Louis, fut donc, en vérité, un plus grand tricheur que le comte Thibault lui-même, à qui le Ciel a aussi pardonné. Un très grand tricheur... je dirai même plus que cela, un tricheur et demi.

» Il y a soixante ans de cela, mon père aimait Blois. Passionnément. Il n'en dormait plus. Y pensait le jour et la nuit. Cette passion ne cessait point, d'autant que Blois ne lui appartenait pas, puisque au comte Guy de Châtillon, dont je vous ai parlé. Le comte était fort vieux déjà, de mauvais caractère, et dans de grands ennuis d'argent.

» Mon père était à cette époque jeune et beau, bien que petit, vif et élégant, bon chasseur, beau danseur, habile cavalier et surtout si aimable que tout le monde le chérissait. *« Si j'ay aimé, on m'a aimé, disait-il, je l'en remercie et je m'en porte bien heureux. »*

» Ah ! il était heureux, mon très cher et très charmant père, et il chantait tout le temps... Ma mère, qui lui pardonnait tout, me disait qu'il avait fait un pacte avec les fées et qu'un jour, en se promenant dans la forêt, il en avait rencontré une, toute petite, un anneau d'or autour de la taille. Cette Mélusine, qu'il avait trouvée au creux d'une feuille, lui donna l'anneau et il le mit à son doigt. Cet anneau enchanté le fit aimer de tous et... de toutes... Las, quand il fut tué, il ne le portait pas, car on le retrouva sur sa table à écrire.

Le duc se fit rêveur.

— Oui, cet anneau ne protégeait que lorsqu'on le portait, et mon père, tout rempli de cette inconséquence que donne la confiance en soi, oublia que le malheur frappe dans le dos... Il m'avait donné comme parrain le plus cruel des princes, le duc de Bourgogne, qui le fit assassiner. Lui qui, en vérité, était le vrai roi de cœur de la France, il ne pensa pas un instant qu'il mettait son âme en péril à désirer comme un fou le château de Blois, près de la forêt de Carnutes où jadis on coupait le gui et où les fées vivent encore.

» Je vous ai dit que Blois appartenait au vieux Guy de Châtillon, vieillard débile et désargenté. Mon père s'y rendait souvent et la dame du château, une jeune péronnelle, Marguerite de Namur, le recevait

avec grande joie. Pensez ! la vie avec un mari tracassé par le souci de l'âge n'avait aucun attrait pour la comtesse !

» — Suis-je jolie ce matin, mon gentil mari ? lui disait-elle.

» — Paix. Passez ma dame, j'ai autre chose en tête !

» — Oh ! gentil mari, emmenez-moi à Paris où nous irons aux fêtes de la Cour.

» — Y pensez-vous, sottie ! Et avec quel argent ?

» — Mais celui que vous serrez dans vos coffres et celui que vous toucherez de la taxe du « banvin » puisque vous avez le droit de vendre votre vin avant les habitants, aux prix que vous fixerez.

» — Au fou, au fou ! et avec quoi paierons-nous le don que j'ai promis à l'église de Saint-Pierre ? Voulez-vous aller en enfer, femme frivole...

» Et c'était ainsi chaque fois... Mon père venait en visite, disant à la dame qu'elle était avenante et qu'il était le frère d'un roi au cerveau dérangé. Et la dame courait à la cachette d'or et donnait à mon père une bourse pleine qu'elle le suppliait d'emporter en souvenir d'elle. Ou bien, un autre jour, il arrivait tout triste avec un mauvais cheval, fuyant quelque créancier, et la dame, menaçant son mari de mourir sous ses yeux, obtenait de celui-ci le pécule constitué pour la célébration de quelque procession. D'autre fois encore, mon père, survenant avec des compagnons, racontait que des bandits les avaient dépouillés, eux qui apportaient un plein coffre de dentelles d'Italie pour lesquelles ils s'étaient tous endettés. Ils décrivaient avec force détails les merveilles qu'ils s'étaient promis d'offrir à la dame. Éperdue de reconnaissance, elle les obligeait presque à repartir avec une confortable bourse destinée à de nouveaux achats, toujours aussi mal terminés.

— Mais c'est affreux ! ne put s'empêcher de dire La Trémoille.

— Oui, c'est affreux... car le vieux Guy, paix à ses os ! se trouva bientôt en une telle pénurie que mon père craignit de le voir vendre à quelqu'un d'autre le château pour lequel il était prêt à damner son âme. Alors il en parla, premièrement à son frère le roi Charles VI, puis au duc de Bourbon et au seigneur de Coucy, son compagnon habituel. Le sire de Coucy était un homme habile et bien dans les grâces du comte Guy de Châtillon. Le Roi, à ce moment-là en excellente santé, éploré par le désespoir de son frère, promit son aide et tous quatre, le Roi, mon père, Bourbon et Coucy, vinrent près d'ici à Château-Norant, faire le siège du comte.

— Le comte avait-il un fils que l'on déposséderait ? demanda Jean des Saveuses.

— Non heureusement, ni fils, ni héritier que sa folle épouse, qui languissait après mon père. Or, votre prédécesseur, le bailli de Blois, messire Renaud de Sens, avait eu vent du complot et, jugeant que le

marché déshonorait son maître, il était venu, tout bouleversé, de Blois jusqu'au lieu du rendez-vous.

» — Monseigneur, jeta-t-il tout essoufflé au comte, vous savez que je suis fidèle, et me voilà fort marri, car j'ai ouï dire que vous serez requis et pressé de vendre votre héritage.

» — Avant que je fisse ce marché, répondit le vieil homme, il ne me demeurerait ni plat, ni écuelle d'argent à vendre ou à engager.

» — Mais en avez-vous dedans vos coffres ?

» — Las ! C'est bien vrai, mon bon ami, il ne me reste plus rien et je suis le plus malheureux des hommes.

» Le bailli était au bord des larmes.

» — Ainsi, vous seriez contraint de vendre le comté de Blois ! Et comment êtes-vous devenu si pauvre ?

» — Ma sottie femme a prêté tout notre argent et notre subsistance à monseigneur d'Orléans qui nous honore de son amitié. Aussi ai-je cependant quelque espoir qu'il nous remboursera.

» Renaud de Sens n'en croyait pas ses oreilles.

» — Monseigneur, insista-t-il. Ne pensez-vous pas qu'il s'est moqué de vous et d'elle, et qu'en lui rendant visite, il vous a bafoué et de plus l'a bernée plus qu'il n'est permis, tant il est volage en amour ?

» Le comte fit taire le bailli par un regard qui remplit ce dernier de honte, de chagrin, mais aussi de fierté. Les futurs acheteurs auraient au moins du fil à retordre. Piètre consolation, mais vengeance tout de même.

» Le Roi et ses trois compagnons arrivèrent peu après. Le Roi avait les oreilles rebattues du château de Blois et mon père n'avait cessé de lui chanter en litanies toutes les grâces de ce bien qu'il convoitait. Le comte Guy les reçut avec tristesse et grande dignité.

» — Monseigneur, dit-il au Roi, vous avez devant vous un vieillard dont la pénurie n'a de cause que l'extrême légèreté de sa femme, un vieillard que ne peut défendre son fils unique, puisque hélas, celui-ci dort depuis longtemps dans la paix de Dieu. La dame de Châtillon a cru bien faire d'obliger un grand seigneur à qui elle trouvait meilleure mine qu'à son mari, tout en courroux et en rudesse.

» Mon père, je voudrais le croire, devait avoir grise mine.

» — Mais cette dette ? fit le roi. Nous n'osons vous en conseiller procès. Ledit Seigneur dont vous parlez doit savoir qu'il vous doit, de jour et de nuit !

» — Las, Sire, où trouverai-je la preuve en écrit ? Un chevalier sait des choses qu'il ne peut faire.

» Le roi commençait à avoir en mauvaise part cette affaire. Mais il ne se sentait pas le courage d'affronter son frère en retour. Le roi

n'avait pas du tout de courage, nous l'avons tous su. Pour amorcer une négociation qui sauverait l'honneur de la famille royale, il fit don à Guy de Châtillon d'une aide qui serait soustraite des impôts futurs payés par le comte : vingt mille écus ! Le comte n'eut pas un sourire.

» Les politesses étaient finies, on entama la question de la vente des domaines. Malgré la qualité des visiteurs, le comte resta de marbre et, prétextant des maux dus à son âge, il pria ses hôtes de l'excuser et il se retira.

» Après maintes réflexions, le roi et ses amis se tournèrent vers la comtesse de Blois et lui firent des discours autant qu'auraient pu en tenir des Vénitiens :

» — Songez, Madame, que dans les temps à venir, vous serez une pauvre femme et tout le monde se moquera de vous.

» — Bien mieux vaut, assura le seigneur de Coucy, qui était un grand constructeur et connu pour ses bons conseils, bien mieux vaut demeurer une femme riche et puissante, garnie d'or et d'argent et de beaux bijoux, que toute nue et pauvre.

» — Vous êtes trop bien taillée, renchérit le duc de Bourbon, pour ne pas survivre au comte votre mari, et c'est votre avantage que ce marchandage se fasse.

» La comtesse versait de chaudes larmes, puis elle eut une idée :

» — Mon époux ne veut plus me voir, mais son serviteur écoute certainement derrière la porte. Appelez-le et payez-le pour ses offices, il saura mieux que nous persuader le comte.

» Mon père, considérant son anneau avec inquiétude, ouvrit la porte, y trouva le serviteur, et la négociation se fit.

» Voilà l'histoire de cette vente qui, après tout, fit beaucoup d'heureux : le roi, qui était bien soulagé d'en avoir fini, mon père, qui touchait enfin à l'objet de ses rêves, la comtesse, qui put s'acheter plus de bijoux qu'elle n'en méritait, le serviteur-conseiller, qui fit une bonne affaire, et enfin le comte, qui vécut ses derniers jours tranquilles et hors du besoin, puisqu'il reçut une petite fortune.

— Il ne laissa pas le château aussitôt ? questionna La Trémoille.

— Heureusement non, pour la mémoire de mon père, qui n'y entra qu'à la mort du vieux comte, six longues années plus tard, le vieux comte ayant mis une dernière malice à s'éteindre lentement.

» Dix ans plus tard, Jean sans Peur fit assassiner mon père à Paris, rue Vieille-du-Temple, vous le savez, et ma mère m'envoya vivre ici, sous la conduite de messire Sauvage de Villiers.

— Quelle merveilleuse dame était madame de Milan, murmure Jean des Saveuses.

— Oui, fait doucement le duc. Seuls les méchants ne l'aimaient point(22). Elle vivait loin de la cour, et même du vivant de mon père, lisant les livres qu'elle et lui rassemblaient et qui sont une bonne part

de ma grande bibliothèque. Elle jouait de la harpe et de ce psaltérion. Ses robes étaient pleines de goût et moins ridicules que ces attirails de maintenant. Elle s'asseyait près de nous et prenait grand plaisir à participer aux leçons que nous donnait maître Garbet, à mes deux frères et à moi-même, et je nous revois, bien sagement alignés sur notre banc, près d'elle, vêtus de robes vertes, comme trois feuilles vertes de mai, auprès de la rose qu'elle était.

» Après avoir réclamé en vain justice à Paris et desséché son cœur à force de larmes, presque ruinée par les procès contre les meurtriers de son mari, elle mourut dans ce château qu'elle avait tendu de noir. Elle mourut quand elle n'eut plus de larmes, ayant gravé sur chaque mur sa devise douloureuse : « Plus ne m'est rien. Rien ne m'est plus ».

» J'ai fait ce que j'ai pu pour venger la mémoire de mon père et tandis que je souffrais dans les geôles anglaises, mon demi-frère Dunois, qu'elle aimait beaucoup dans son âme charitable, prêta son épée et son bras à la Pucelle, que l'on dit maintenant d'Orléans, ce dont je suis très fier. Jeanne fit bénir son étendard à l'église du château, vous le savez.

» Voilà mes amis, quelques-unes des histoires que connurent les murs de Blois jusqu'à ce que j'y vienne attendre la vieillesse.

Tout le monde ayant applaudi, Monseigneur boit une gorgée de vin, car il l'a bien méritée. Puis, demandant encore silence :

— Et pour finir, car il nous faut aller coucher, le feu commence aussi à s'assoupir, et pour finir, dis-je, ayons une pensée pieuse afin que ces tricheurs, ces trompeurs repentis, soient pardonnés, car ils nous ont divertis. Écrivez, maître Antoine :

*« Dieu les en puisse pardonner
« Tous ceux qui ainsi tourmentés
« Sont vent, de neige et de pluie,
« Et nous et nostre compagnie
« Dont peut nous en devons louer.
« Mais il faudra qu'au paraller,
« Comment qu'il en doye tarder,
« Que nous ou eux, en pleurs ou rie,
« Dieu les en puisse pardonner. »*

Monseigneur le duc s'est endormi. Dame Belon enlève doucement le verre des doigts alanguis... Les dernières lueurs du feu se reflètent sur le long nez italien qui pique vers la poitrine où bat un cœur généreux.

IV

PLESSIS-LEZ-TOURS

L'ermite de Paule



A LÉGENDE montre le roi Louis XI, *l'universelle aragne*, tapi au fond d'une lugubre forteresse, le château de Plessis-lez-Tours. Dans cet antre, on l'imagine tirant les fils d'une inextricable politique qui devait redonner à la France la puissance perdue, et bien plus encore, tout au long de la guerre de Cent ans.

On se le représente, recroquevillé sur son méchant fauteuil de bois dur, le nez long et les sourcils froncés sous le célèbre chaperon à médailles. Ou bien trottinant dans les cloaques souterrains où les prisonniers en cage tendaient vers lui des mains avides. Voilà l'image populaire que nous a laissée celui qui fut peut-être le plus grand roi de France, une image bien déformée...

En vérité, il fut un des souverains français qui se déplaça le plus. Inlassablement, tout au long de son existence, depuis sa jeunesse, alors qu'il n'était que le Dauphin, il sillonna la France. Sans répit, il allait de l'une à l'autre de ses bonnes villes, poursuivant, place par place, le parfait achèvement d'une France moderne.

Les circonstances de son enfance l'avaient fait grandir à la campagne, parmi les petites gens chez qui son père l'avait mis à l'abri. Il avait vu les nobles trahir ou abandonner Charles VII et ce turbulent passé féodal lui faisait horreur. Il n'avait confiance en personne, les leçons des précédents règnes lui donnaient raison à bien des égards.

Bien sûr, il avait des agents, des espions, dont le plus célèbre fut Philippe de Commines, historien et mercenaire. Commines, lui-même, n'avait pu s'empêcher de lui jouer des tours pendables et tâta des fameuses cages, à Loches. Mais la puissance de la diplomatie

secrète, dont vraiment Louis XI reste le créateur, résidera toujours dans les intrigues, les contacts personnels et l'utilisation d'agents parfois douteux.

Toute sa vie, il s'appuya sur le peuple et les bourgeois. Ses rares familiers, petites gens qu'il avait à son service, il se les attachait en les payant avec munificence, ou en les menaçant, sans plaisanter. Parce qu'il savait plaisanter aussi.

Louis XI avait appris durant sa rude enfance que le peuple aime la plaisanterie et la familiarité des grands. Contrairement à sa légende, il était très bavard, bien qu'il eût une élocution parfois difficile. Vers la fin de sa vie seulement et de plus en plus malade, usé par son existence errante et sa perpétuelle tension d'esprit, il se réfugia au Plessis pour s'y cacher et ne plus en sortir. Et là, entre chaque crise, avec une énergie farouche, il se remettait au travail pour encore parfaire sa tâche immense.

Le château du Plessis, sans être particulièrement coquet, n'avait rien de l'épouvantable forteresse(23) qu'on se plaît maintenant à imaginer. Mais il était solidement protégé par tout un système de défenses supérieures et bien dissimulées.

Louis XI avait acheté ce rendez-vous de chasse à la famille Maillé et en fit un séjour confortable, sans inutile et royale magnificence. En effet, il professait des idées très arrêtées sur l'hygiène et ses préceptes, très bizarres pour l'époque, n'étonnent plus maintenant : il aimait la lumière, l'air pur, souvenirs de son enfance rustique.

Vers les derniers jours seulement, la crainte de mourir avant d'avoir fini sa tâche l'enferma dans des pièces dont il avait fait sceller les fenêtres. Ses crises nerveuses d'étouffement auraient été bien soulagées s'il avait pu mieux respirer, mais son médecin, judicieux coquin du nom de Jacques Cottier, était arrivé à le persuader du danger de l'air extérieur.

À vrai dire, le château, comme toute résidence seigneuriale, était entouré de fossés où croupissaient des eaux nauséabondes, dont l'odeur suffisait à soulever les cœurs fatigués. Dans le très beau parc, tout en vergers et en jardins paisibles, le roi, qui raffolait des animaux de toutes sortes, avait fait installer meutes et volières et surtout la ménagerie qui était sa *passion*, bien que pour tout autre chose, il répugnât à dépenser le bon argent du royaume, si difficilement récupéré. Et ce jardin zoologique sentait aussi bien mauvais !

En effet, le roi, qu'on se représente tout courbé et ratatiné sur sa chaise, avait été un grand sportif, comme l'on dirait maintenant, et un chasseur incomparable. Avec l'âge, bien sûr, il ne pouvait plus chasser, comme autrefois, plusieurs jours de suite en forêt. Mais il restait passionné par le vol des oiseaux, la science de la vénerie et même la zoologie. Ce qui ne l'empêchait pas de mépriser la littérature et les

intellectuels des universités.

Il échangeait ses animaux avec toutes les cours d'Europe, ne donnant jamais rien sans rien et, pensant que les bons comptes font les bons amis, ne demandait pas de faveur gratuite. Dieu sait dans quelles circonstances il faudrait la rendre plus tard.

Ces comptes exacts, il les tenait aussi à l'égard des innombrables représentations de la Vierge et tous les personnages du Paradis, avec lesquels il entretenait des rapports scrupuleux. Chaque miracle, chaque bénédiction, chaque protection recevait son salaire : donation à des monastères, messes ou effigies somptueuses. Encore entendait-il ne pas être trompé sur la marchandise et exigeait-il que les pèlerinages ou événements miraculeux soient garantis ou pourvus d'une réputation bien établie.

Mais son amie préférée et sa protectrice la plus efficace était la Vierge. Il la priait sans cesse, comme s'il marchandait avec elle, et n'oubliait jamais, pour préserver l'avenir, de s'acquitter lorsqu'elle l'exauçait. Son entourage, bien dressé, entretenait savamment ses pratiques, que ce fût le médecin Jacques Cottier ou son barbier-secrétaire Olivier le Daim(24), ou son Grand Prévôt, l'ancien bourreau Tristan l'Ermite, l'homme au coutelas. Son astrologue italien, un charlatan à la langue bien pendue, Angelo Catho, qu'il craignait bien un peu, comme il craignait son médecin, le suivait comme une ombre...

Un jour, le roi, après une crise particulièrement pénible, entra dans une violente colère contre le mage qui avait eu l'audace de lui prédire une guérison définitive annoncée par les étoiles.

— Je vais vous faire pendre haut et court, Maître Menteur ! cria le roi, pour vous apprendre à me conter des sornettes. Cela, l'avez-vous lu aussi dans vos constellations ?

L'astrologue tira de sa manche un parchemin couvert de signes cabalistiques et, l'étalant sur la table, montra de son ongle sale un signe particulièrement hermétique. Puis en désigna un autre :

— Mon vénéré Seigneur et Maître, voyez ce que disent les astres...

Le roi ne voyait rien du tout.

— À ce que vous voyez donc, par la quadrature de ces magnifiques étoiles, les vôtres, et la conjonction de ces autres insignifiantes, les miennes, en ce point du ciel, vous lisez comme moi que je comparâtrai devant Dieu huit jours seulement avant que votre illustre Seigneurerie en fasse de même.

Le roi se signa, enleva son chaperon et baisa l'une après l'autre les médailles bénies. Le barbier, le bourreau et le médecin, qui étaient là aussi, se signèrent.

— Ô Bonne Mère de Dieu, je te remercie de m'avoir permis de me remettre de cette crise... Messire Olivier, vous me ferez penser à

envoyer au Prieur de Notre-Dame-de-Cléry de quoi dire cinquante messes et vous, maître Angelo, demanderez à mon tailleur Jean Doyac quelques fourrures pour réchauffer votre mante. Le temps se gâte et vous ne devez pas prendre mal. Cela me nuirait aussi.

— J'ai besoin d'acheter un peu de poudre d'or pour vous préparer un remède, murmura le mage. C'est le remède à l'or potable que Maître Cottier a composé pour vous et que je dois faire mijoter à la lumière de la lune...

— Soit, dit le roi. Je te ferai donner des écus et si Maître Cottier s'est trompé, je le ferai coudre en un sac et jeter à l'eau pour lui apprendre à ne pas *nous* conserver la vie. À ce propos, puisque mon médecin est un âne et n'a pas su empêcher ma crise de cette nuit, il faut que je m'occupe moi-même de faire quérir des Tortues au Cap Vert. J'ai ouï dire que leur sang guérirait bien ces démangeaisons qui me viennent à la figure(25).

— J'y ai pensé, mon Seigneur, murmura le mire avec à propos et j'ai même envoyé l'argent nécessaire.

Le roi serra son médecin sur son cœur et lui promit de le « rembourser » séance tenante. Le médecin ne se tenait plus de joie, mais il fit la grimace quand il entendit le roi parler d'un concurrent éventuel. Ce jour-là, François de Paule entra dans la vie du roi.

En Calabre, tout au fond de l'Italie, vivait un ermite du nom de François, originaire de la ville de Paule, près de Naples. Ce saint personnage, maintenant au soir de sa vie, forçait l'admiration de tous depuis sa plus tendre enfance. Il ne se passait pas de jours que des miracles ne se manifestent autour de lui. On venait de très loin vers la grotte où il s'était finalement réfugié, avec quelques compagnons, aussi pauvres, aussi charitables et aussi pieux que lui.

Louis XI, toujours à l'affût des manifestations de la miséricorde divine, avait depuis longtemps entendu parler du saint homme. Lorsque la maladie et l'âge commencèrent à ne plus lui laisser de répit, il écrivit à l'ermite, afin qu'il intercédât auprès du ciel et permît sa guérison.

Las ! François de Paule refusait de s'entremettre, disant que le sort de chacun, roi ou vilain, était entre les mains de Dieu. Louis revint souvent à la charge, mais en vain, jusqu'au jour où il supplia le pape Sixte IV d'intervenir et de lui envoyer le religieux jusqu'à Plessis-lez-Tours.

Aux ordres du Pape, François ne put alors qu'obéir et, au début d'avril 1482, il s'embarqua pour la France. Son voyage par mer d'Italie au Lavandou puis à la Loire ne fut qu'une longue suite de miracles et de manifestations surnaturelles, tempêtes apaisées, peste subitement arrêtée... Il faudrait mille livres pour raconter ces prodiges.

Louis XI se tenait informé par des courriers de tous ces événements.

Il était dans une telle joie qu'il distribuait des écus sans compter à tous ceux qui lui apportaient ces bonnes nouvelles.

Le médecin et l'astrologue ne savaient plus quelle mine arborer, car le roi les traitait d'ânes bâtés. Mais ne serait-il pas dangereux de convenir avec lui, pour lui plaire, qu'ils n'étaient bons qu'à se voir roués vifs pour s'être moqués de l'illustre malade ? Cruel dilemme !

Enfin, un courrier dont le cheval avait crevé d'épuisement en route vint annoncer, d'une voix presque inaudible, que le saint homme approchait d'Amboise. Puis il s'évanouit ! – Il avait couru comme un dératé, depuis Mont-Louis, ce qui évidemment n'était pas tout près du Plessis !

— Ah ! s'écria le roi, je me sens une telle joie et une telle consolation pour les approches de ce saint personnage que je ne sais si je suis au Ciel ou sur la Terre ! Et pour cette nouvelle si agréable, demandez-moi, dit-il au courrier, toute récompense que vous voudrez. Voulez-vous mille écus d'or ?

— Non, non, gémit le courrier.

— Deux mille ?

— Non, non, murmura le courrier.

— Dix mille ?

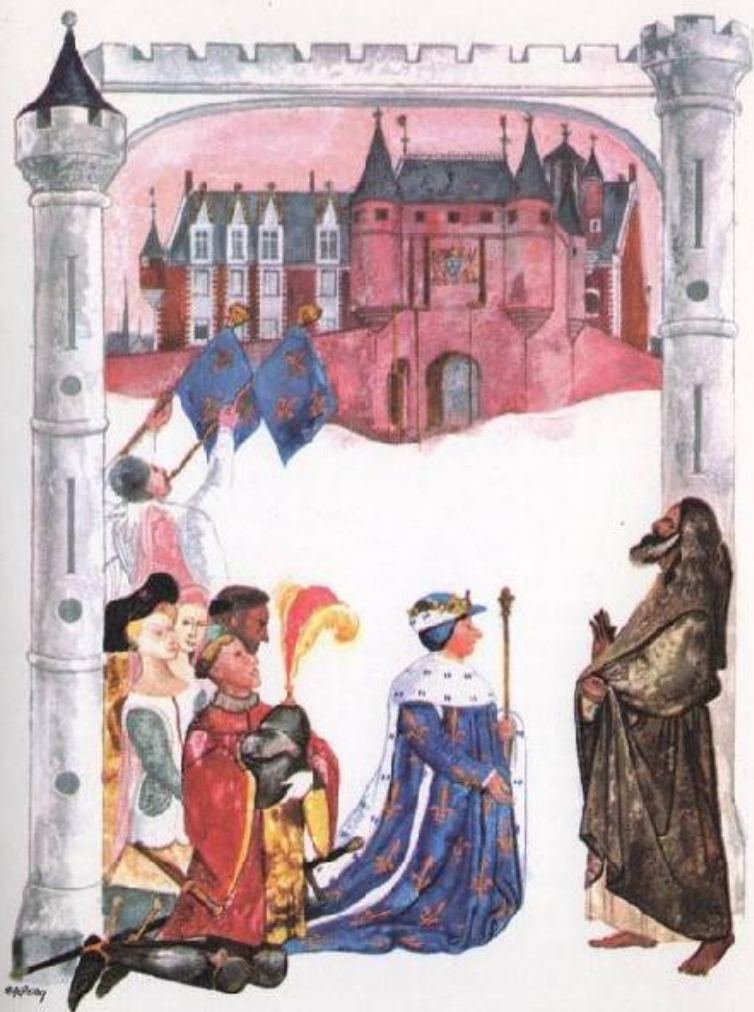
— Ah ! râla le courrier. Je veux... je veux...

— Bien, fit le roi, et il partit donner des ordres en conséquence.

— Je veux... de l'eau, parvint à dire le courrier avant de s'évanouir encore.

Mais Louis XI ouvrait sa cassette. Quand le courrier se ranima sous la douche bienfaisante d'un seau prestement vidé, il était devenu riche !

Le roi, tout à fait ragaillardi lui aussi, organisait la réception de l'ermite : pour honorer le meilleur des chrétiens, il avait sorti de ses coffres le manteau royal de pourpre et d'hermine, dont il se para pour attendre François de Paule devant le château, au milieu des seigneurs du royaume entier. Dans leurs plus beaux atours, tous, souverain et courtisans, se mirent à genoux devant l'humble religieux, barbe au vent, pieds nus et le chef si couvert de poussière qu'il avait la couleur ou plutôt l'absence de couleur de sa robe de bure.



— La santé et la vie du roi sont entre les mains de Dieu.

Le roi, baisant la robe de bure, supplia l'ermite qu'il lui plût de faire rallonger sa vie. François le releva promptement. Reprenant ce qu'il avait toujours dit, il répéta :

— La santé et la vie du Roi sont entre les mains de Dieu, comme celles des autres hommes. Il faut s'adresser à lui par de ferventes prières pour connaître Sa volonté.

Le roi avait fait merveilleusement aménager au château un oratoire et un appartement. Mais l'ermite refusa cet arrangement et successivement toutes les pièces de plus en plus modestes qu'on lui proposa.

— Ah ! gémit le roi, je suis le monarque le plus puissant d'Europe et vraiment le plus malheureux. Non seulement j'ai toutes les maladies, mais je n'ai plus de salle en mon château où je puisse vous loger puisque vous les refusez toutes, saint homme.

— Sire, Sire, je n'ai pas besoin d'une salle en un château. N'avez-vous pas un apprentis près d'une chapelle où nous pourrions dormir, les deux frères que j'ai amenés de Calabre et moi-même ?

Maître Jacques Cottier, qui suivait cette conversation avec la joie que l'on devine, tira Louis XI par la manche et murmura quelque chose à l'oreille royale. Louis XI regarda son médecin, comme si celui-ci allait être réduit en cendres par la foudre divine.

— Pâque-Dieu, mon sire ! Vous êtes fou ! Je vais vous... je vais...

Le roi allait se trouver mal. François de Paule le prit dans ses bras. Louis XI se mit à pleurer et, pour excuser son comportement, il parvint à expliquer que le médecin proposait une cabane située dans la basse-cour(26) du château, joignant à la chapelle Saint-Mathias.

— Eh bien, dit joyeusement l'ermite, ce sera parfait ! Ne vous disputez pas, messeigneurs. Je ne pouvais espérer meilleurs avantages.

Et c'est là que Louis XI viendrait désormais chaque jour visiter son vénérable ami. Le médecin, le cœur brisé, désapprouvait ces visites. Quand il se trouvait seul avec le souverain, il ne se faisait pas faute de calomnier celui qu'il considérait comme un rival.

— Ne vous y fiez pas, Sire, grommelait-il. La renommée est souvent créée par l'imagination des fols et des bonnes femmes.

Le roi se mit alors tellement en colère que la respiration en perdit, à la grande joie de Messire Cottier. Tour à tour il saigna son malade, le dorlota et le menaça de l'abandonner. Louis XI promit de réfléchir au moyen d'éprouver l'ermite. Mais à sa visite suivante, il n'en eut pas encore le courage.

Jusqu'à l'avènement de Louis XI, le roi de France n'était, après tout, que le plus puissant des seigneurs, si ce n'est le plus respecté. Jamais on n'avait vu encore un souverain aussi jaloux de sa grandeur, ni plus impérieux que Louis XI. Il avait réussi à reconstruire son royaume et entendait que tous s'abaissent devant lui, sa volonté absolue et son

rude caractère étant le plus sûr garant de la puissance française. Et devant un homme pauvre, humble, mal nourri et si peu exigeant, voici que le prince le plus redouté de l'Europe se dépouillait de sa fierté !

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'arrivée du saint homme à Plessis-lez-Tours. Louis XI, mal remis de sa dernière crise, se jeta aux pieds de l'ermite et le supplia en pleurant de prier Dieu pour sa guérison. François soupira avec une peine infinie.

« Mon Dieu, songeait-il, aidez-moi à lui faire comprendre que le salut éternel de son âme malade est le seul avenir pour lequel je dois prier. »

— Sire, dit-il enfin. Mettez de l'ordre en votre État et à ce que vous y avez de plus précieux qui est en votre conséquence, car il n'y a point de miracle pour vous. Votre heure est venue. Il vous faudra mourir.

Un tel langage fit alors frémir le roi et remplit son âme – cette âme malade autant que son corps – de sentiments affreux envers le serviteur de Dieu. Alors il fit venir Messire Olivier le Daim.

— Mon ami, lui exposa-t-il, Notre-Dame-de-Cléry me commande de faire remettre au saint homme de quoi meubler sa pauvre maison. Voici donc, mon garçon, une bourse avec laquelle vous achèterez chez maître Jean-François Baujard, orfèvre à Tours, toute une platerie d'or et d'argent pour laquelle vous me ferez tenir le mémoire.

Olivier le Daim mit la main sur son cœur.

— Ne dites rien. Je sais, coupa le roi.

Les protestations de vertu, même de la part de ses intimes, trouvaient un accès difficile dans l'esprit soupçonneux du roi de France.

Lorsque François de Paule reçut le présent du roi, il le refusa :

— Ces richesses sont inutiles ! Une écuelle et une tasse de bois tourné, et même quelques vases de terre, suffisent à mes besoins. Rapportez tout cela à votre maître et qu'il soit béni du Seigneur.

Louis XI reprit le service d'argent, le renvoya à maître Jean-François Baujard, orfèvre à Tours, et se fit rembourser. Cet échec lui donnait à penser. N'était-ce pas un démenti formel aux accusations intéressées du médecin ?

Maître Cottier ne désarmait pas. Il ricana.

— Sire, cet homme-là a vu que vous vouliez l'éprouver. Mais si c'est quelque présent où il y a couleur de piété, je veux bien être pendu s'il ne le reçoit et à deux mains.

— Tout beau, mon maître, répondit Louis XI, ne pariez pas trop vite ou je vous prendrai au mot... Mais j'ai, par-devers moi, une riche image de Notre-Dame. On me l'a vendue dix-huit mille écus. Je m'en vais la lui envoyer. Elle est en or massif et bellement ciselée.

— Faites-la porter par votre aumônier, lança le médecin avec une ultime méchanceté.

L'humble ermite, après avoir admiré le travail, rendit la statue.

— Vous le savez bien, mon père, dit-il en souriant, que c'est dans la foi et non dans la matière que gît la dévotion. Je porte dans mon cœur la très sainte Vierge Mère de Dieu qui règne au ciel. Et j'ai là, sur le mur, une simple image de bois qui me suffit. Remerciez le roi et que Dieu l'ait en Sa Sainte garde.

Chapons fins, délicats paons rôtis, confitures de rose et croûtes succulentes défilèrent alors dans la misérable demeure. Ils se couvrirent de mouches et de guêpes, puis furent remportés, comme le reste.

— Ah ! sire, fit sombrement le médecin, vous voilà bien marri maintenant ! Ce moine se moque de vous. Depuis qu'il est là, vous ne vous portez pas mieux... Même, vous avez la mine encore plus longue et le cœur vous manque. Vous feriez mieux de ne plus vous occuper de lui et d'écrire au Soudan(27) d'Égypte de vous envoyer les herbes dont j'ai besoin pour vos fumigations.

— Ô Notre-Dame-d'Embrun, ma chère Maîtresse, éclaire-moi, je te prie ! s'écria le roi.

Il enleva son bonnet, baisa chacune des médailles, le posa sur le dossier de sa chaise et, s'agenouillant devant comme en un oratoire, se mit à prier en sanglotant.

Le lendemain, il se sentit très fatigué, et douloureux jusqu'à la moelle des os. Cependant, il prit dans son coffre un lourd sac d'écus et le mit sous son bras, s'enveloppa dans une pelisse et partit seul chez l'ermite.

— Mon bon père, dit-il en entrant, je suis venu vous voir pour vous parler seul à seul.

— Enlevez votre manteau d'abord, répondit le moine. Et prenez le banc, je m'assiérai sur cette bûche.

Louis XI ôta son manteau et présenta le sac :

— Voici ce que je vous donne, saint homme. Prenez-le hardiment, car personne n'en aura connaissance que nous deux. Je désirerais que vous l'employiez pour faire bâtir un couvent en la ville de Rome où l'apôtre Pierre mourut.

Quelle tentation pour l'ermite ! Tout l'avenir de son ordre en dépendait ! Le roi, sûr du succès de sa démarche, en avait le cœur battant, et en même temps une grande douleur dans la poitrine.

François de Paule hocha la tête.

— Sire, fit-il, il serait séant de rendre cet argent à ceux qui le pleurent. Il faut, maintenant que vous voilà sur la fin de vos jours, rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à votre peuple ce qui lui appartient et que vous lui avez pris. Vous ne pouvez faire des aumônes ou des libéralités avec des biens qui ne vous sont pas acquis de droit. De telles œuvres ne sont pas de piété, mais d'impiété et d'iniquité. Et Dieu

ni ses saints ne vous le demandent.

Ce langage, jamais entendu, fit une profonde impression sur l'âme timide, au fond, de ce roi si impérieux.

— Mais j'ai, il y a peu de temps, remboursé à mes villes l'argent qu'elles m'avaient prêté...

— Qu'y a-t-il de plus juste, et pour pouvoir, éventuellement, emprunter encore comme pour servir votre prestige ou celui de votre successeur.

— Le prestige du roi, saint homme, c'est la puissance de la France ! Ne suis-je pas là pour protéger les villes, et d'où tiendrais-je l'argent pour payer les armées, si le peuple ne me le fournit pas ? Et ne l'ai-je pas économisé cet argent à un plus juste emploi ?

— Ah ! Sire, vous avez rendu l'argent, mais qu'avez-vous fait des larmes que le peuple a versées ? Ne serait-ce pas l'écho de tant de cris d'agonie qui trouble vos nuits ? Ne vous seriez-vous pas abîmé dans les prières pour ne pas entendre ces appels à la pitié ? Tout cet extérieur de religion dans lequel vous vous complaissez est démenti par des actions quotidiennes qui vous éloignent de Dieu. Et vous voulez un miracle pour continuer longtemps encore cette vie ? Le miracle, Monseigneur, est que vous soyez toujours en vie pour regretter vos fautes passées.

Bien loin de se livrer à ses emportements ordinaires, Louis XI écoutait l'humble religieux avec le plus grand calme. Des larmes coulaient sur ses joues, diluant la pommade à l'huile de tortue. Chose étrange, ces larmes lui procuraient un indicible bien-être intérieur.

— Sire, poursuit l'ermite, je vous conseille de mander votre confesseur et de lui découvrir les plaies les plus secrètes de votre âme, celles qu'aucune pommade ne saurait cicatriser. La vie que vous avez menée jusqu'à présent ne mérite pas le Ciel, malgré les pratiques extérieures, car votre dernière heure approche. Vous allez bientôt mourir, ô Grand Roi ! Mettez ordre à votre conscience, comme vous venez de le faire à votre royaume. Autrement, là aussi vous ne serez plus à temps...

— Toute la grâce que je vous demande, dit le roi d'une voix tremblante, c'est que vous me serviez de directeur et que vous m'aidiez à bien mourir.

Et c'est ainsi qu'à partir de ce moment-là, Louis XI eut en François de Paule une si vive confiance et lui témoigna une si profonde vénération. Le médecin et l'astrologue n'osèrent plus manifester leur haine du religieux, mais s'ils ne le calomniaient pas ouvertement, on pouvait lire dans leurs yeux.

Dieu ménagea bientôt une nouvelle occasion de glorifier son

serviteur aux yeux de l'entourage :

C'était une belle soirée d'été. Anne de France, dame de Beaujeu, la belle et très sage fille aînée de Louis XI, était venue rendre visite à son père. Elle se promenait dans le parc de Plessis, admirant les animaux que le roi faisait élever.

Quelques gentilshommes et plusieurs dames de haut lignage l'accompagnaient. Tout à coup, une personne de la compagnie poussa un grand cri de frayeur et de surprise :

Au détour d'un chemin, sous un grand arbre, François de Paule priait comme s'il s'était trouvé dans l'ombre d'une chapelle. Abîmé dans l'oraison, il n'avait pas entendu les visiteurs approcher. Or, soudain il s'éleva de six pieds au-dessus de la terre. Une couronne de lumière brillait autour de sa tête. Sur son visage se reflétait la joie dont l'amour divin inondait son cœur.

Louis XI, averti de ce fait merveilleux, accourut aussitôt et, ne pouvant en rassasier ses yeux, contempla le religieux en extase. Puis, reprenant ses esprits, il ordonna que tout le monde sorte du parc.

On établit un cordon de gardes pour que personne ne vienne déranger l'ermite, dont la sainteté ne faisait plus de doute. La confiance du roi en François de Paule n'eut plus de bornes. Celui-ci devint son confident, son conseiller, son consolateur de chaque jour.

Les seigneurs partageaient les sentiments du roi. Bien sûr, quelques-uns, derrière le médecin et son acolyte l'astrologue, se moquaient encore des singularités de l'ermite, et de ses habits de toile à sac et de ses longs cheveux épais. On l'appelait le « bonhomme »(28).

Le parc du Plessis, avec ses bois et ses haies, devint pour le saint vieillard un lieu de retraite privilégié.

Une autre fois, Louis XI, bouleversé, le chercha personnellement pendant trois jours. Il n'avait pas reparu dans sa mesure et le roi craignait que l'ermite l'ait abandonné et soit reparti en Calabre.

Pendant trois jours, François de Paule était resté plongé dans ses méditations, au milieu des ronces et des épines, et un oiseau avait bâti son nid au creux de son épaule...



V

PLESSIS-LEZ-TOURS

Les poires du bon chrétien



LOUIS XI avait décidé que le petit dauphin Charles devait vivre à Amboise sous la garde de sa sœur aînée Anne, Madame la Grande, et du mari de celle-ci, Pierre de Beaujeu, un homme âgé, mais très bon et très sage, tout dévoué au roi mourant. À leur image, le jeune prince devint un bon petit garçon. On le surnommait « l’Affable », plus tard, et il le méritait. Madame Anne, la seule personne qui eût jamais trouvé grâce devant Louis XI et lui arrachait un sourire, Madame Anne se montra une remarquable éducatrice. Elle s’efforça toujours d’être digne de Louis XI et de la mission qu’il lui avait confiée. Le roi avait exigé que le garçon fût élevé le plus frugalement possible. Il croyait que l’éducation spartiate faisait les grands rois. Anne, aussi sage que l’avait été sa grand-mère Yolande d’Aragon, avait fidèlement suivi ses instructions.

Elle écrivit plus tard, en son château de Moulin, pour sa propre fille « *Les enseignements d’Anne de France* ». Ce livre, tombé comme tant d’autres dans l’oubli, un oubli immérité, est très émouvant et vraiment beau. Et cette maîtresse femme saura, à vingt ans, – sans hésitation – prendre en main ferme les affaires du royaume que Louis XI lui confiera en même temps que le nouveau roi.

La pensée de nommer régente la reine Charlotte ne l’avait jamais effleuré, pas plus qu’il n’avait autorisé cette dernière à diriger l’éducation de leur fils.

La reine Charlotte vivait à Amboise, comme une bourgeoise, tout occupée à empiler du linge en ses armoires ou à broder des coussins en compagnie de ses dames d’honneur, dans un luxe tranquille, tout à

fait différent de la misère que les ennemis de Louis XI décrivaient plaisamment. Cela l'arrangeait fort de ne pas s'occuper du prince !

Mais le dauphin, lui, trouvait cela fort dur... aussi dur que la surveillance dont on l'entourait par crainte des attentats.

Son seul compagnon était un ancien petit tourne-broche des cuisines de Pierre de Beaujeu, que Louis XI avait apprécié pour sa fraîcheur d'âme et la vivacité de son esprit, car on le sait, le roi aimait beaucoup le bon sens populaire, seul capable, pensait-il, de rabattre le caquet d'un noble jouvenceau et la prétention d'un héritier du trône.

Colinet se montrait très fier de sa promotion. Il professait une admiration et un dévouement sans borne pour son jeune maître. Par exemple, lorsque le menu était particulièrement frugal, il s'entendait à aller piller l'office ou le verger, quitte à recevoir sans mot dire les corrections que ces larcins lui attiraient.

Un jour d'août 1485, tout à fait au soir de sa vie, Louis XI avertit monseigneur de Beaujeu qu'il désirait une dernière fois voir le jeune Charles. Non parce que, père agonisant, il voulait embrasser son fils, mais parce que, roi mourant, il devait transmettre le royaume à son successeur et lui donner les ultimes conseils de sa profonde expérience.

Bien sûr, il avait écrit, ou fait écrire sous sa dictée, un livre spécialement destiné au Dauphin : « *Le rosier des guerres* ». Mais il avait encore des choses à lui dire, qui sont les secrets des rois.

Colinet, sans qu'on l'en eût prié, fit aussi ses maigres bagages et, avant que Pierre de Beaujeu ait réalisé sa modeste présence, il était sur la route, montant à cheval, comme de naissance...

À le voir aussi décidé, fièrement campé sur sa selle, le nez en l'air et le regard lointain, on l'eût vraiment pris pour le véritable dauphin, bien plus que l'héritier du trône, à la fois petit et dégingandé et que l'âge ingrat n'arrangeait pas. La bouche perpétuellement ouverte car, malgré son grand nez, il respirait mal, le dos un peu de travers et les mollets maigres sur les bas en tire-bouchon, il n'avait rien d'un Prince Charmant.

Madame la Grande l'avait revêtu d'une tenue beaucoup plus élégante que d'habitude et bien que son nez coulât abondamment, il n'osait pas l'essuyer sur ses manches garnies de vair, dans lesquelles il transpirait sous le soleil d'août. Louis XI ayant prescrit des dépenses raisonnables, Anne de Beaujeu avait fait tailler la robe de drap brun et le justaucorps en droguet de soie écarlate, quatre ou cinq tailles plus grandes que nécessaire, afin que cet ajustement servît longtemps, aussi longtemps que le vaste chapeau de velours noir qui s'enfonçait jusqu'aux oreilles écartées et aussi écarlates que le justaucorps, vraiment pas ajusté du tout... Heureusement, il n'avait pas à marcher, car il aurait rapidement perdu ses chaussures.

Au soir tombé, les approches du château de Plessis parurent, fort bien gardées. Les sentinelles, de plus en plus nombreuses, chassaient les manants, qui auraient bien voulu saluer ou tout au moins voir le futur maître du royaume. Un capitaine vint guider les cavaliers au travers des chausse-trapes et des étoiles de fer qui protégeaient la demeure de Louis XI d'une éventuelle attaque. Des pièges à loups et des épines barraient la route en chicanes. On s'arrêta à une portée de coulevrines(29), afin que les guetteurs des tourelles reconnaissent les arrivants.

Alors, au son du cor, des torches allumées firent briller les armes et les armures des soldats, apparus de tous côtés sur les chemins de ronde, auprès des pièces d'artillerie, toujours braquées.

Dans un grincement de chaînes, la herse pesante s'éleva et le pont-levis s'abaissa, comme si le château, devenu une bête énorme et vivante, ouvrait une mâchoire gigantesque pour les avaler.

Conformément aux consignes de cet accueil bien peu paternel, les gardes écossais fouillèrent les garçonnets qui regardaient avec appréhension les fameuses *fillettes* du roi, ces lourdes chaînes munies de boulets, bien rangées dans la cour intérieure, que l'ombre gagnait.

Charles et Colinet, rompus par leur première expérience d'équitation, impressionnés, assoiffés et au bord des larmes, firent cependant bonne contenance. D'un pas martial, autant que mécanique, ils suivirent l'officier les emmenant se coucher hors du château proprement dit, dans une basse-cour, près de ce parc aux ménageries merveilleuses, ce *plessis* qui avait donné son nom au château.

En entendant le léopard feuler et les élans bramer, Colinet sentit les dernières parcelles de sa superbe l'abandonner. Quant au Dauphin, il ne voyait pas grand-chose du décor, le chapeau de velours lui descendant de plus en plus bas sur le nez. Il n'entendait guère mieux, ses vastes oreilles ne lui servant présentement qu'à supporter le poids de cette imposante coiffure. Une otite mal soignée l'avait rendu partiellement sourd, ce qui s'aggravait lorsqu'il était fatigué.

On leur avait assigné une chambre modeste, mais propre, et le prince, complètement éberlué par les événements, se laissa tomber sur le lit et s'endormit comme une masse. Colinet, en soupirant, but une grande gorgée d'eau fraîche dans le pot qu'il découvrit sur la table. Leur « cicerone » avait disparu.

— Tant mieux, se félicita l'ancien marmiton. Il est allé chercher notre dîner ! Attendons. Il sera temps de réveiller Monseigneur.

Il s'assit, appuyant sa tête bourdonnante sur ses bras croisés à même la table et se réveilla au plus profond de la nuit, lors de la bruyante relève de la garde.

— Eh bien, tant pis, nous déjeunerons mieux demain, dut-il constater, car le rayon de lune lui montrait que le dîner n'avait pas été

prévu au programme.

Apercevant son jeune maître dormant comme un petit chien au milieu des somptueux atours qui le revêtaient encore, maternellement il le déshabilla. Il plia ensuite soigneusement les effets et tombant à son tour sur la couche, se réfugia dans un rêve peuplé de dindes odorantes et de tartes dégoulinantes de confiture.

Avant que les premiers rayons de l'aurore aient rosi les joues des deux enfants, la cloche insistante de l'Angélus s'égrena dans le petit matin. Louis XI avait institué cette prière matinale en l'honneur de Notre-Dame la Vierge. Colinet grogna et se retourna : ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Le dauphin, habitué à se réveiller à l'aube et curieux de savoir comment allait commencer sa nouvelle vie, se leva silencieusement et revêtit ses vastes hauts-de-chausses, puis décida de rester en bas. Cela lui permettrait de se glisser dehors sans bruit, et il se retrouva bientôt dans le verger du roi où des écharpes de brume s'effrangeaient entre les branches.

— Quelle chance, se dit le garçon, moi qui ai l'estomac si vide ! Je vais bien trouver un peu de raisin ou quelque gros fruit que nous partagerons, ce pauvre Colinet et moi.

Las, pas la moindre grappe, mais une seule pomme tombée, brune et piquée de moisissures. Rien. Tout avait été rentré au cellier du roi. Non, pas tout, car dans l'angle de l'espallier, deux tout petits poiriers, à peine dans la première année de leur transplantation, portaient sur leurs branches jumelles en U une dizaine de grosses poires à l'aspect alléchant mais d'une forme toute nouvelle, très allongée.

Le dauphin tendit une main avide, mais au moment de tordre les fruits sur leur pédoncule, il eut un remords.

— Le fruit défendu ! Ah ! quelle horreur ! Lui, Charles dauphin de France, futur époux de Marguerite d'Autriche, allait commettre un affreux péché... *un* péché, non *trois* péchés : vol, gourmandise et... et... Mon Dieu, comment s'appelle ce péché-là... dont on parle dans les prières ?... Il est dit : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation... »

Charles réfléchit un instant :

— Non ! ce n'est pas un vrai, vrai péché et puis, je suis le Dauphin de France, futur époux de Marguerite d'Autriche... Que deviendra le royaume si je meurs de faim et qui épousera ma femme, veuve avant même que nous soyons mariés ?

Et « se dévouant » en quelque sorte, le jeune prince détacha deux fruits qu'il emporta, rampant à toute vitesse entre les espalliers.

Colinet, réveillé, était assis sur le lit et frottait son estomac d'un air songeur.

— Regarde ce que j'ai trouvé ! Elles sont belles ces poires ?

— Hou ! Monseigneur. Mais où les avez-vous trouvées ? Charles prit un air outragé :

— Dans le verger du roi mon père, enfin dans le verger de ma famille... dans *mon* verger, quoi ! Qu'y a-t-il d'étonnant ?

Colinet tordit le nez.

— J'ai idée, mon petit Seigneur, que le roi votre père n'aimerait pas que vous vous serviez sans sa permission, même dans votre propre verger. Mais on aurait pu nous apporter une soupe hier soir...

— Mon père pourrait-il être fâché de l'apprendre, demanda Charles.

— Mais nous ne dirons rien, assura Colinet.

— Et pour prix de ce silence...

— ...mangeons les poires !

Crac... croc... Chacun des enfants mordit dans un fruit. Colinet fit la grimace. Charles recracha sa bouchée dans le creux de sa main.

— Elles sont dures !

— C'est qu'elles sont bien vertes, Monseigneur. Ce sont des poires qu'on laisse mûrir jusqu'aux gelées... à moins de les manger cuites.

— Comment faire ? soupira le Dauphin.

— C'est très facile, Monseigneur, assura Colinet, qui n'oubliait pas son ancien état. Dans *le livre du grand et très excellent cuisinier Taillevent*, j'ai lu une recette qui m'a l'air fameuse : il faut les faire cuire en une marmite close, sous la cendre, dans de l'eau de rose et du miel...

Le prince haussa les épaules.

— C'est impossible voyons, ici...

Et nos deux affamés mangèrent, jusqu'à la moindre parcelle de peau, ces poires vertes, dures et âpres, qui descendirent comme des pierres au fond de leur estomac vide.

La soupe qu'on porta plus tard calma un peu leurs crampes inévitables et Monseigneur de Beaujeu, considérant avec quelque inquiétude leurs mines décomposées, mit ceci sur le compte de l'appréhension. Car le moment de l'audience approchait. Il vérifia lui-même la tenue de son pupille, essaya tant bien que mal de redresser le chaperon qui retombait avec obstination.

— Ne vous inquiétez pas, cher enfant et rappelez-vous le cérémonial qui vous fut indiqué.

Et d'une affectueuse tape sur l'épaule, il redressa son petit beau-frère, dont le dos rond accentuait l'air malheureux. Puis il se retira, laissant Colinet définitivement promu au rôle de page.

Le roi serait seul. Il avait renvoyé ses conseillers habituels. On les avait rencontrés au détour d'un escalier, plaqués contre la fruste paroi de briques nues, avec l'air le plus hypocrite du monde, pour laisser passer leur maître de demain.

Louis XI attendait son fils dans le fond d'une salle froide et nue dont

les murailles, de briques aussi, n'avaient pour tout ornement qu'un immense Crucifix et des images pieuses gravées sur bois.

Malgré son appréhension, le Dauphin eut le cœur serré en apercevant ce vieillard brisé devant lequel le monde entier tremblait. Dans son attitude favorite, le Roi se tenait courbé, la tête dans les épaules, le buste penché en avant passant presque entre les genoux pointés et écartés sous la robe fourrée, malgré la saison. Une calotte de laine rouge lui descendait au ras des sourcils saillants et, par-dessus, s'enfonçait le fameux chaperon aux médailles, dont le bord avant piquait parallèlement au nez d'aigle. Un rayon jouait sur le reliquaire de cuivre et de plomb, les effigies protectrices que Louis XI baisait à tous moments, lorsqu'il soulevait le bonnet pour le regarder, les larmes aux yeux, bouleversé d'émotion et d'espoir.

Le Dauphin, refrénant l'envie stupide qui l'avait pris d'aller se jeter dans les bras du vieil homme, avançait lentement, traînant ses vastes chaussures. La tête basse, il tâchait d'y voir de sous son chapeau et parvint à s'agenouiller à une distance convenable du monarque qui le contemplait comme un serpent guette un malheureux moineau.

Puis le Roi fit un geste. Charles eut un frisson. Son père l'attirait contre lui. Allait-il l'embrasser ? Non. Il saisit le bord du manteau qui submergeait le petit garçon et tâta l'épaisseur de l'étoffe.

Alors, poussant un soupir de satisfaction, le roi eut un fugitif sourire, se pencha sur le chapeau, le redressa un peu et posa un baiser sur le front moite de son fils, qui se mit alors debout.

— Monsieur mon fils, vous m'avez l'air en bonne et excellente santé. En avez-vous rendu grâce au Seigneur et à Madame la Vierge ? Et pensez-vous bien à dire vos patenôtres matin et soir ?

— Oui, Monseigneur, répondit Charles dans un bredouillement.

— L'avez-vous fait ce matin ?

Charles avala sa salive. Les poires semblaient peser sur son estomac. Grand Dieu ! allait-il avoir le hoquet...

— Oui Monseigneur, et je l'ai fait à l'intention de votre santé.

— Par Madame la Vierge de Cléry, monsieur mon fils, qui donc vous a persuadé que je me porte mal ? N'ai-je point les mains assez fortes encore pour tenir les rênes du pouvoir et en auriez-vous envie de ce royaume que j'ai tant peiné à conserver ?

Charles eut un cri douloureux qui dissimula... un violent hoquet !

— Non, non, monsieur mon père. Tout le monde se réjouit de votre excellente santé et je voulais seulement remercier le Seigneur de cela et le prier que cela fût longtemps encore.

— Mais, fit le roi avec une nuance d'admiration dans la voix, vous m'avez l'air fait déjà pour le métier de roi. Lorsque... bien plus tard vous y serez appelé, souvenez-vous que je vous ai félicité et que je vous ai transmis le secret qui est le seul vrai trésor des rois.

Charles était émerveillé. Un secret ! Ah ! quel beau jour !

— Un secret, Monseigneur ! Que vous allez me dire ?

— Écoutez bien et pour ce faire, enlevez ce chapeau qui rabat vos oreilles et vous ferait perdre quelque mot : « *Qui nescit dissimulare nescit regnare* ».

— Ah ! fit le Dauphin, son chapeau à la main et retenant sa respiration.

— Vous n'avez rien compris ?

Le Dauphin s'enhardit, car son père souriait. Oui, il souriait !

— Eh bien, non, Monseigneur... Je n'entends point le latin et même ne comprends rien à mes prières.

Louis XI était ravi.

— Messire Jehan de Plessis Bourré – quoiqu'il manifeste une tendance fâcheuse à trop s'aller promener(30) – a bien rempli le rôle que je lui avais confié. Un roi de France n'a que faire du bonnet des Maîtres de l'Université et si je savais que vous rimiez comme cette tête folle qui fut notre cousin d'Orléans... je vous ferais donner le fouet. Mais vous ne rimez point, monsieur mon fils ?

Charles poussa un cri d'horreur.

— Oh ! non, Monseigneur.

— Très bien. Aussi vais-je vous transmettre ce que je vous ai promis, toute ma morale en une belle sentence : « *qui nescit dissimulare nescit regnare* », c'est-à-dire : « *qui ne sait dissimuler ne sait régner* ». Avez-vous bien compris, monsieur le Dauphin ?

— Tout à fait, Monseigneur, je n'aurai garde de l'oublier et Madame Marguerite ma fiancée me le brodera sur un coussin, plus tard, puisque présentement elle est encore au giron de sa nourrice.

— Nenni, mon fils, n'ayez pas trop de coussins. Cela amollit le dos et prédispose à la rêverie.

Mais le roi commençait à se sentir fatigué et pour ne pas se montrer en pleine crise, renvoya son fils.

Colinet, à la fois vexé et soulagé d'être passé inaperçu, se glissa derrière lui. Louis XI, resté seul, s'allongea un instant puis, se saisissant d'une petite cloche, appela son médecin. Cottier arriva aussitôt, tapi qu'il était derrière la porte. D'une autre porte arrivèrent successivement Tristan l'Hermite, la main sur son fidèle coutelas, et Olivier le Diable ou le Daim, le regard en dessous, pour bien copier son maître.

— Allons faire un tour en mes vergers, dit le roi en s'efforçant de contrôler son tremblement. Un peu d'air me fera grand plaisir.

— Dans quel verger, monseigneur désire-t-il porter ses pas ? questionna onctueusement Messire Olivier.

Le roi laissa filtrer un regard glacial sous sa paupière lasse.

— Voilà une plaisante insinuation, mon compère, fit-il d'une voix

sifflante. Par Notre-Dame d'Embrun, aurais-je plusieurs vergers ?

Le secrétaire, mal inspiré ce matin-là, avait voulu faire un mot d'esprit, car on se répétait dans l'entourage de Louis XI une prétendue boutade dans laquelle le souverain aurait comparé à un jardin les gibets où se balançaient les pendus, condamnés par la justice royale... Il s'excusa en bredouillant.

— Ouais, grogna le roi, j'ai bien promis à l'ermitte de Paule de ne plus permettre qu'on offense le Seigneur devant moi. Je ne sais pas ce que vous voulez dire et si ce sont mensonges, je garde encore pour les blasphémateurs des cages de fer. Le départ de Monseigneur de La Balue a fait de la place... et pour vous excuser et rendre hommage à notre saint homme, allons faire visite à ces poiriers qu'il m'a apportés de Calabre et dont les fruits me semblent bien tarder à mûrir.

— Ah ! Monseigneur, s'interposa avec zèle Cottier, ces poires du Bon Chrétien doivent mûrir jusqu'à la saint Martin et si je dois en faire une compote tout à fait miraculeuse pour les douleurs de ventre, il faut bien observer la date.

La petite procession, tout en devisant, atteignit bientôt le clos réservé aux poiriers de Calabre.

— Comme ils sont petits ! se lamenta le roi. Comment peuvent-ils donner une force miraculeuse à leurs fruits ?

— C'est qu'ils sont bénis, Monseigneur, expliqua Olivier avec assurance... on aurait presque dit qu'il s'y connaissait en bénédiction !

— Oui, oui, approuva le roi. Je demanderai au saint homme de prier la Bonne Mère d'être leur jardinière, jusqu'à ce qu'on puisse les cueillir.

— Elles sont déjà belles, admira Tristan en avançant sa grosse patte.

— Tout beau Messire mon Prévôt, s'interposa le roi, prenez garde de les meurtrir. Mais je n'en compte que huit ! Il n'a pourtant pas venté cette nuit ? Cherchez celles qui sont tombées.

Tous les commensaux se mirent à quatre pattes, mais en vain. Louis XI était dans un état épouvantable.

— Maître Olivier, je vais te faire pendre et toi Tristan à la triste figure, tu vas avoir la tête coupée ! On a volé mes poires, saint homme ! et ces deux-là se moquent de moi. Par le sang du Christ, je vais... je vais faire pourrir le voleur aux branches de... Que dis-je, que dis-je, pardonnez-moi, bon père, je blasphème moi aussi.

Et le roi pleurait.

— Sire, dit piteusement Tristan, il y a beaucoup de corneilles dans les tours et de grands vols d'étourneaux. Ne seraient-ce point eux qui se régameraient nuitamment en votre verger ? Car hier soir, le compte y était, je le jure !

— Ne jure pas, Tristan, et invente quelque appareil pour effrayer ces voleurs ailés, crois en mon conseil pour ta sécurité.

Et laissant l'ancien bourreau bien perplexe, Louis XI repartit, en trotinant, se replonger dans les affaires du royaume. Mais il était bien triste et pesait bien lourd aux bras que lui prêtaient Olivier d'un côté et le médecin de l'autre.

Le lendemain matin, Colinet se glissa à son tour dans le verger. L'épouvantail de Messire Olivier cliquetait au vent, mais le petit maraudeur n'était pas d'une espèce à s'en formaliser.

— Ces poires ne sont pas plus mûres qu'hier, grogna le Dauphin, la bouche pleine de pulpe ligneuse.

— Ah ! Monseigneur, imaginez qu'elles sont cuites en leur jus avec de l'eau de rose, du miel et quatre grains d'épices.

Ce jour-là, le Dauphin et l'ancien mitron se sentirent particulièrement barbouillés. Ce n'était pas le menu spécialement frugal de ce vendredi, mais peut-être le remords, pesant comme une pierre au fond de leur estomac vide.

Tristan l'Hermite avait une figure longue d'une aune quand il revit le roi. Louis XI se signa précipitamment avant de demander, d'une voix blanche :

— Pâque-Dieu, mon compère, qu'arrive-t-il au royaume ? On dirait, à te voir, que le Téméraire(31) est revenu de l'Enfer où il médite maintenant.

— Ah ! Monseigneur, il ne peut arriver rien de pire ! Même si Monseigneur de Bourgogne se voyait ressuscité.

— Ne dis rien ! On a encore volé les poires du Bon Chrétien ! Quelque vautour qui a dédaigné ton épouvantail ?

— Un vautour à pattes, Sire, car j'ai trouvé dans la terre humide des traces de pas... Vous savez qu'il a plu cette nuit et...

— Méchant gardien ! Tu vas me faire mourir puisqu'il me manquera cette compote dont j'attendais tant de bien. La garde n'a rien entendu ?

— Rien, Monseigneur ! dit le bourreau en branlant la tête. Il se pourrait donc que le larron se fût fait enfermer dans le château, ou qu'il soit un garde, ou même l'un de nous qui sommes vos commensaux, à Dieu ne plaise !

— Pâque-Dieu, s'écria le roi. Si le mécréant que tu me dis n'est pas demain à se balancer au bout d'une corde, c'est que tu t'y balanceras toi-même. En attendant, fais-moi quérir notre Dauphin qui loge sur la basse-cour et a peut-être entendu quelque chose.

Le Dauphin arriva, comme à son habitude, le dos rond et l'air confit. On aurait dit même qu'il retenait sa respiration.

— Bonne Sainte Mère de Dieu, priait-il en lui-même, veuillez, en votre infinie bonté, arrêter cet affreux hoquet d'estomac qui me fera

manquer de respect à Monseigneur mon père.

— Qu'avez-vous fait cette nuit et ce matin, vous et votre jeune drôle ? questionna le roi avec rudesse.

Charles avala piteusement sa salive, remède que sa nourrice lui avait recommandé.

— Monseigneur, je dormais et Colinet aussi. Puis à mâlines, nous priâmes Notre-Dame de Cléry, ainsi que vous me l'aviez recommandé.

— Et que lui avez-vous demandé à notre Seigneuresse ?

Charles prit l'air le plus bénin possible.

— Eh bien, Monseigneur, je lui ai demandé... de vous... garder... toujours en bonne santé.

— La peste soit, monsieur mon fils, de prières bredouillées, s'impatients le roi. Elles ont eu pour résultat de mettre mes jours en danger. Et puis, arrêtez-vous de tressauter comme cela.

Charles était épouvanté. Tellement que son hoquet s'arrêta comme par miracle.

— Comment cela serait-il possible, Monseigneur ? Moi qui n'ai comme souci que de vous savoir...

Le roi l'interrompt :

— Je n'ai que faire de vos démonstrations, puisque les poires du Bon Chrétien que l'ermite de Calabre a plantées pour moi ont disparu de nos vergers.

« *Qui nescit dissimulare nescit regnare* ». Le Dauphin se montrait bon élève de son père :

— Je vous promets que j'ignorais tout de ces poires et de ce verger.

— Ah bien ! Ainsi vous ne les avez pas cueillies, vous-même ou ce chenapan qui vous sert de page ?

— Nenni, Monseigneur. Nous avons partagé la pomme et le pain que votre bonté nous avait assignés.

— Et c'est pour cela que vous avez le hoquet ? Demain vous n'aurez que du pain sec, pour vous guérir, et si vous m'avez menti, vous irez tous deux réfléchir au fond des oubliettes en une cage trois fois plus petite que celle de ce sacrifiant de Commynes !

« *Qui nescit...* » Le Dauphin jura de son innocence et alla jusqu'à promettre que s'il trouvait des poires sur son chemin, il les rapporterait, sans même les goûter !

— C'est bien, mon enfant, soupira le roi. Je suis fort aise que vous preniez mes intérêts, car cette compote sera pour moi le meilleur des viatiques. Mais soyez assuré que nous chercherons partout le coupable et que rien ne lui sera épargné pour le punir.

Le jeune prince se retira enfin, trempé de sueur mais rempli de fierté. Avec quel courage avait-il répondu à ce terrible interrogatoire !

Colinet, à qui il raconta tout, n'ayant aucune ambition de régner fut terrifié. Il supplia son jeune maître de laisser là ces expéditions matinales, mais Charles, qui savait par avance quel serait le menu du jour, voulut pousser l'expérience jusqu'au bout.

Avant même que l'angélus sonne, il était à quatre pattes dans les allées, guidé par la blanche silhouette et le cliquetis de l'épouvantail.

Sans se redresser, il tendit la main et fut saisi par une poigne d'acier, aussi froide, aussi dure que l'étreinte glacée d'un cadavre. Retenant un hurlement d'angoisse, il se débattit.

— Ah ! Ah !, ricana près de son oreille une voix caverneuse. Voilà six heures que j'attends, Monsieur le larron, et j'étais à demi mort de froid et d'impatience, comme le sont les pendus qui tournoient dans l'autre verger du roi notre maître. Je vais vous ficeler, mon compère, et vous livrer au bourreau dès que le coq chantera, et notre souverain connaîtra enfin celui qui lui veut tant de mal.

Charles, épouvanté, trouvait des forces surhumaines et luttait avec l'énergie du désespoir. L'apparition le saisit par la médaille sainte qu'il portait autour du cou et d'une torsion resserra la chaînette. Charles n'avait plus de souffle, mais il se rejeta en arrière d'un coup si violent, que la chaîne se cassa. Son agresseur s'effondra dans un grand bruit de branches brisées. Charles était déjà loin...

Quand le roi le manda, il alla vers lui, le dos droit, étrangement calme. Colinet, qui avait tenu à l'accompagner, flageolait sur ses jambes, mais le roi n'eut aucun regard pour lui.

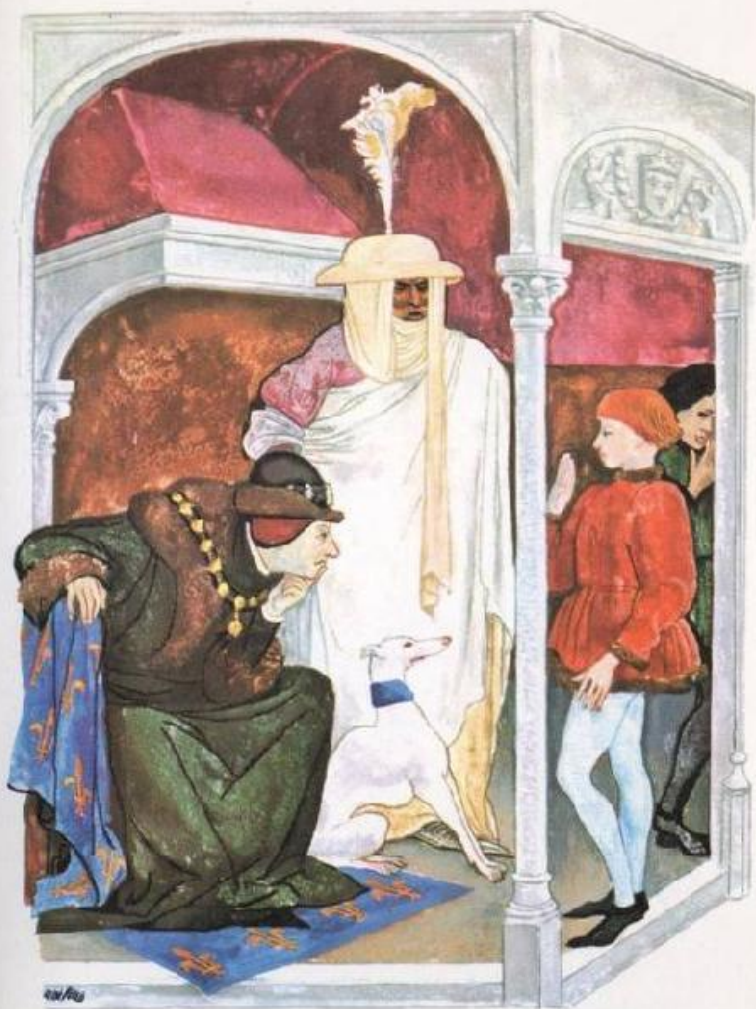
— Alors, monsieur mon fils, vous n'avez pas le hoquet ce matin ?

— Je n'ai pas encore mangé, Monseigneur. Le pain que...

— Ne serait-ce pas plutôt que vous vous seriez abstenu de poire, coupa Louis XI.

— Dieu m'en garde, Monseigneur, je vous ai dit que je n'ai jamais touché à ces poires. Ah !...

De derrière le siège du roi, se dressait l'épouvantail, ou plutôt Tristan le bourreau, drapé dans les grotesques frusques qui le rendaient plus horrible encore, pareil aux gargouilles de Notre-Dame.



Le roi considéra le dauphin Charles avec un intérêt certain.

L'épouvantail avança vers le garçonnet. Mais au lieu des'enfuir, Charles, dauphin de France, resta campé sur ses jambes chétives. Le roi le considéra avec un intérêt certain.

— Eh bien, puisque je ne vous fais pas peur, Monseigneur, tonna le monstrueux personnage, serait-ce que vous m'ayez déjà rencontré ?

— À Dieu ne plaise, repartit le garçon. Nous ne sommes pas en Carnaval et je ne fréquente pas les saltimbanques, messire Tristan. Ce n'est pas mon rôle...

— Est-ce votre rôle de ramper nuitamment dans les allées du jardin et d'aller voler les fruits dont notre Sire le roi a tant besoin pour la conservation de sa vie ?

Charles souffla avec mépris.

— Vous avez de l'assurance, messire, de m'accuser de maraude ; c'est vous qui vous promeniez et étiez ivre...

Le roi n'intervint point. Il était prodigieusement intéressé.

— Ouais, Monseigneur, vous me la baillez belle ! Étaient-ce les vapeurs de vin qui ont matérialisé dans ma main votre médaille bénie et est-ce mon ivresse qui imprima vos pas dans la boue et déposa cette boue sur votre fenêtre ?

— Eh bien, répliqua le Dauphin, c'est que votre voleur est fort habile, qui s'entend à brouiller les pistes pour me voler à moi cette médaille que je vous remercie de me restituer.

Tristan poussa un rugissement.

— Ah ! Monseigneur, il y a de la terre dans votre lit et sous vos draps. Elle vous désigne !

À ce moment-là, on entendit de véritables gémissements. Colinet pleurait tant qu'il pouvait. Le roi fit signe et le bourreau, poussant brusquement le marmiton, le fit tomber à genoux aux pieds du souverain.

— Ah !, songeait le roi, quelle tristesse quand je compare mes enfants au premier paysan venu ! Sans atteindre à l'horreur de cette pauvre Jeanne(32). Charles n'est vraiment pas réussi. Mais comme il est fier et noble et courageux, bien à l'image de notre bien-aimée Anne, celle-ci très bien tournée, Dieu soit loué.

À cette pensée, le roi sourit, mais, se reprenant, foudroya du regard, l'ancien gâte-sauce transformé en fontaine. Messire Tristan déroulait une longue, longue et solide corde.

— Ah ! petit coquin, tonna Louis XI, tu te repens d'avoir mangé mes poires. Mais vois-tu, je ne peux te gracier, car j'ai juré solennellement de faire pendre mon malandrin. Et c'est très mal d'abjurer.

— Ayez pitié, gémissait Colinet. Ma vie a été brève et je n'ai connu que le bâton, les privations, le travail... Pauvre orphelin, j'ai eu enfin

espoir de la fin de mes malheurs lorsque vous avez bien voulu me donner à Monseigneur. Et je vous ai tant de reconnaissance, que jamais je ne vous aurais volé... Et c'est cette pensée qui tant me chagrine.

Et notre marmiton sanglotait.

— Alors, fit Tristan en essayant la solidité de sa corde, si ce n'est toi qui volas la médaille de Monseigneur Charles et les poires du Bon Chrétien, ce sera notre Dauphin lui-même et il l'a nié en un grand jurement. Qui, de vous deux, ira en enfer ?

— Ah ! cria Colinet, si Monseigneur l'a nié, ce ne peut être que moi. Oui, j'ai commis la faute que renie Monseigneur le Dauphin. Épargnez-le, ce n'est pas lui. Mais ne me pendez pas, ô vénéré Sire ! Les poires n'étaient pas mures et je n'y ai point pris de plaisir. Oh ! non...

Louis XI furieux, se dressa sur son siège.

— Ah ! vilain, tu avoues et tu veux que je t'épargne ! Et tu te plains que ces poires fussent vertes ! Plût au Ciel que tu sois mort d'indigestion dès la première bouchée. Allez, Messire Tristan, débarrassez-moi de ce coquin ingrat et insolent. Pendez-le dans le verger, il éloignera les oiseaux pour toujours.

Charles s'interposa et baisant la main de son père, il supplia :

— Sire, épargnez Colinet ! c'est moi qui ai pris vos poires. J'avais si faim ! Colinet n'a pas eu d'indigestion. Moi seul ai eu mal à l'estomac.

Le roi riait maintenant.

— Bonne Dame de Cléry ! Vous aviez raison en m'inspirant et en me faisant deviner dès hier qui était le coupable. Vous allez m'éclairer en me disant comment punir ces deux complices.

— Ne punissez pas Colinet, suggéra le Dauphin. Il s'est montré un loyal et fidèle serviteur, ainsi que vous l'aviez ordonné.

— Soit, dit le roi, tu vas aller marmitonner aux cuisines et tourner la broche pendant huit jours et vous, monsieur mon fils, vous aurez le fouet pour vous apprendre la morale.

— Je l'ai suivie votre morale, fit le Dauphin avec une grande dignité. Si je vous ai menti, Monseigneur, c'est pour suivre vos préceptes : « *qui nescit dissimulare nescit regnare* ». Vous-même me l'aviez prescrit.

— Hé, lui dit Louis XI, vous n'êtes pas encore régnant à ce qu'il me paraît, car il me reste encore quelques poires dont j'attends beaucoup de bien.

— Permettez-moi, Sire, fit la voix hoquetante de Colinet. Je doute qu'elles soient mangeables. Si jamais... Si jamais elles deviennent mûres, il vous faudra les faire cuire avec de l'eau de rose, du miel et des épices, tout doucement, dans une marmite de terre enfouie dans la cendre.

— La gourmandise est un péché capital, reprit le roi, mais je

penserai à ta recette, la santé d'un roi étant la garantie du royaume. Allez, filez, vous deux et que votre punition vous serve. Qui sait de quelle force d'âme vous aurez besoin plus tard ?

« Il décéda le samedi pénultième d'août 1483, à huit heures du soir, au lieu dit du Plessis où la maladie l'avait pris le lundi précédent. Notre Seigneur le veuille avoir reçu en son royaume de Paradis. Amen », écrivit Philippe de Commynes.

Ainsi Louis XI ne put jamais goûter aux poires du Bon Chrétien, cuites en la cendre avec de l'eau de rose et du miel...

VI

LANGEAIS

Le dernier souffle du dernier Dunois

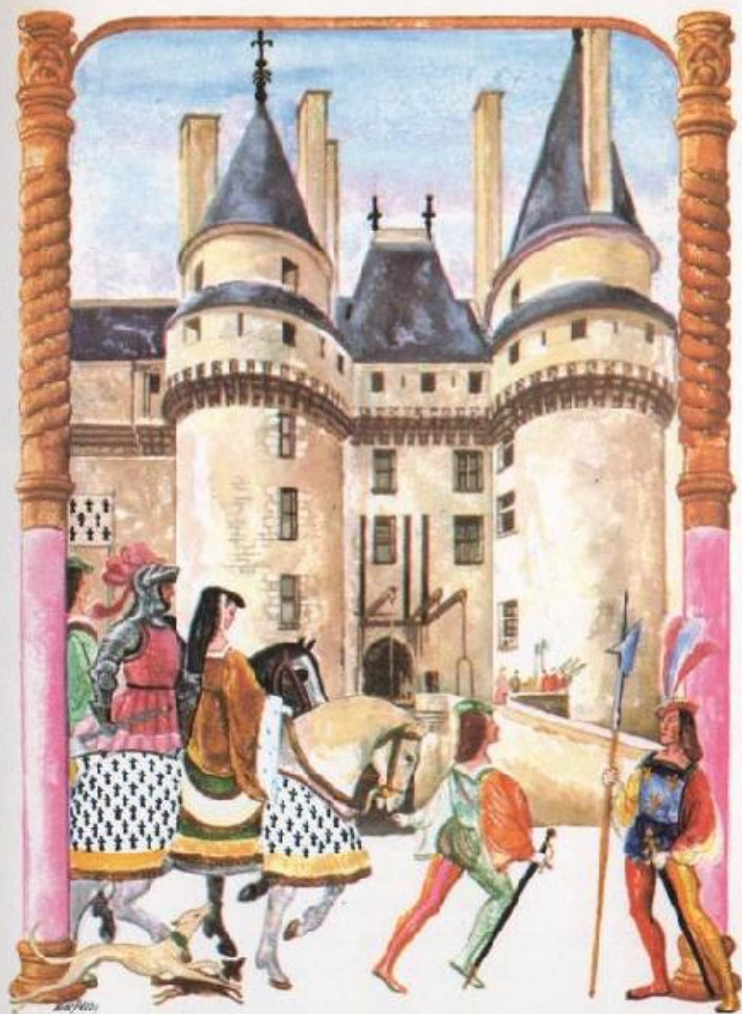


A NUIT VIENT. La Loire, opulente depuis son union avec le Cher, se pâme dans un vaste lit d'argent au pied de la ville propre et insoucieuse de la sévérité du château : silhouette noire, étroite, ramassée. On dirait un gigantesque chien de berger, sur la défensive, dressé au milieu du troupeau blanc des maisons, surveillant le fleuve avec tout l'orgueil ombrageux des seigneurs qui conçurent cette redoute et s'y crurent invulnérables.

La forteresse est à l'image de l'*Aragne*, le roi Louis le Onzième. Il en avait ordonné la reconstruction à son compère et ami d'enfance, Jehan Bourré. Le notaire et précepteur royal sut entourer de fortifications parfaites ce donjon que Foulques Nerra avait posé là.

Par ses ouvertures étroites, comme un regard qui filtre entre des paupières baissées, ce château garde la route que prendraient les Bretons au cas où, mal inspirés, ils s'aviseraient de remonter le fleuve royal vers la Touraine, vers le cœur de la France. Car c'est bien connu, les Bretons prennent toujours les chemins du cœur.

Dans le cortège qui s'avance, à la vue du château, la duchesse Anne frissonne. A-t-elle peur ? Seigneur Dieu ! non ! Ce n'est plus une enfant : elle a quinze ans ; elle va épouser le roi de France. A-t-elle jamais été une enfant ? Si, peut-être, mais il y a... « très longtemps »... avant la mort de son père François II de Bretagne.



La duchesse Anne va épouser le roi de France.

La duchesse tremble. Sur qui s'appuyer ? Sur personne. Sur le pommeau de sa selle, elle crispe les petites mains qui ont empêché un duché de se disloquer, qui ont retenu la débandade de ses gens, qui ont caressé les bonnes pattes calleuses des paysans, lorsqu'elle a parcouru son pays afin de s'aller faire couronner à Rennes. Nantes sa ville ducal, ne la voulait plus et s'était donnée à ceux qui se disputaient l'héritage du duc François.

Une corneille croasse dans les tours du château de Langeais, coiffées de poivrières. Comme des corbeaux, tous ceux qu'elle avait crus ses féals, ses amis, ses obligés, s'étaient partagé la Bretagne.

Il y avait seulement trois ans de cela ! Ils avaient trahi une enfant de douze ans et maintenant qu'elle allait être reine, ils seraient là, la main tendue. Ils l'avaient dépouillée, volée, harcelée. Ils avaient dérobé le trésor ducal.

« Oui, vous, Madame de Dinan, ma gouvernante, qui m'avez dérobé mes bijoux de famille, dans mon château de Nantes abandonné. Vous savez que je le sais et vous m'accompagnez encore. Et vous, vicomte François de Rohan, qui vouliez m'épouser ! Vous vous preniez pour un grand capitaine !...Un soudard plutôt ! Bon à faire la guerre aux petites filles et aux paysans affolés ! Et vous, maréchal de Rieux ? On vous nomma mon tuteur. Vous n'étiez qu'un traître. Oui, vous aussi, sire Alain d'Albret, vieux coquin béarnais qui sentez l'ail et le vin dont vous êtes imprégné ! Vous osâtes songer à ma main, pour mieux piller ce qui restait du duché. »

Oh ! ils étaient nombreux à vouloir épouser une orpheline, boiteuse de surcroît, et dont éperdument ils se moquaient.

Ils l'avaient affolée, au point qu'elle avait dû chercher à l'autre bout de l'Europe un bras qui puisse la défendre, un allié susceptible d'envoyer soldats et argent dont elle avait eu tant besoin, la pauvre gamine. Et dans sa position, à quel allié pouvait-elle prétendre, si ce n'est un fiancé ? Un drôle de fiancé, ce Maximilien d'Autriche, qui ne s'était même pas dérangé. À sa place et avec une poignée de gens d'armes, n'avait-elle pas vu arriver un ridicule guerrier parfumé, qui l'avait épousée par procuration.

Cet épouvantail, maigre comme une ficelle, au nom désastreux de Wolfgang Polham, quelle figure il a fait ensuite lorsqu'elle lui a rendu son alliance et dénoncé ce mariage de comédie !

Maintenant que, toute seule, elle avait à peu près rétabli l'économie

du duché, pacifié la campagne, reconstitué la marine, maintenant Maximilien pouvait aller au diable. Anne se signe – oui, au diable !

Anne s'est assoupie au pas de sa monture qui va l'amble, maintenue par un page. Elle sursaute :

« Noël, Noël ! » Des cris. Des applaudissements. Des villageois s'avancent vers elle, torches au poing, mais le brouillard s'épaissit à tel point que l'on dirait que les charpies de brume ont pris feu au halo des lumières.

Malgré la discrétion dont on avait voulu entourer cette arrivée, les bonnes gens font la haie maintenant. Certains, reconnaissant des amis ou des parents dans les soldats harassés, rompent les barrages et familièrement se mêlent à l'escorte, dont le train se fait moins languissant. Les chevaux eux-mêmes, pressentant l'écurie, en sont tout ragaillardis. Les lourdes roues encerclées de fer écrasent plus vite le silex de la route en des gerbes d'étincelles, répondant aux pluies de lumières des flambeaux. Ces grincements d'essieux, ces claquements de fouets, ces plaisanteries de corps de garde qu'on échange par-dessus sa tête ne lui font pas oublier l'affreux massacre de l'armée bretonne, il y a seulement trois ans de cela.

De ces soldats qui lui font la haie d'honneur, combien furent-ils sous les ordres de l'horrible La Trémoïlle ? Combien mirent en pièces le duché bien-aimé, pour le compte de cette France qu'elle allait épouser en la personne du roi Charles VIII ?

Bien sûr, son royal fiancé le lui avait expliqué : tout n'avait été que raison d'État, morts d'hommes comprises, et la raison d'État était représentée par Madame la Grande, la sœur du roi, la fille de l'Aragne Louis le Onzième. Elle aurait cru cette Madame Anne de Beaujeu, aussi sorcière et rébarbative que son royal père.

Eh bien, non. L'ancienne régente du royaume avait l'air le meilleur du monde, maintenant que tout était terminé, que le vent avait tourné. Elle était venue à sa rencontre à Rennes et l'avait aidée à quitter discrètement son duché, puisque les Bretons, consternés par ce mariage, ne la laissaient pas partir de gaieté de cœur : c'en était fini de leur indépendance.

Anne de Bretagne avait pu constater combien Madame la Grande n'était qu'une femme menue, tout comme elle, bien que dans la plénitude de la trentaine. Souriante (un peu trop peut-être ? Aïe !) et bien tournée. La pauvre petite Bretonne, restait, elle, boiteuse depuis

sa naissance, à cause d'une luxation de la hanche, si fréquente à cette époque. Elle avait cependant fort bien su dissimuler cette difformité par un gracieux balancement de ses larges jupes élégantes, maintenant qu'elle devait tant de beaux atours à la générosité de son royal promis.

La petite Anne, cependant, s'était bien juré de ne jamais oublier ce que Louis d'Orléans, le cousin du roi, lui avait dit quelques années plus tôt :

— Pas un mot sorti des lèvres de Madame Anne qui n'ait un objet savamment calculé.

Quand la petite duchesse tenait, elle, quelque chose en tête, elle allait son chemin tout droit... usant du sourire ou des larmes.

Or, ce soir, son chemin s'arrête à l'entrée du château de Langeais. Cette porte, avec son petit pont-levis et les tours qui la flanquent, ressemble à une entrée de prison. Mais devant le passage voûté, éclairé par des torches, le roi, dont le chaperon orné de gemmes et de plumes blanches resplendit de mille feux, se tient en haut de l'escalier coudé.

Anne a un peu mal au cœur et la tête lui tourne. Elle reste figée sur sa haquenée qui hoche la tête avec satisfaction du devoir accompli. Soudain, une main amicale presse la sienne. La caresse affectueuse d'un vieil ami. Deux bons yeux de soldat, remplis de larmes, accrochent son regard. On l'aide à descendre de cheval. Son petit pied, le meilleur, est saisi par deux mains fermées.

— Soyez bienvenue, gracieuse cousine, à la Cour du glorieux roi de France.

— Mon François ! Cher Dunois ! Cher compagnon !

C'est lui qui a prêté sa demeure, dont il n'est du reste que le locataire(33), pour les épousailles royales. Plus que la réception grandiose qu'il a préparée, sa présence est pour l'adolescente la meilleure des joies. Oh ! elle voudrait l'embrasser :

— Mon vieil ami !

Les joues marquées du guerrier tremblent et il se mord les lèvres. Alors, Madame la Grande, qui avait tenu à ouvrir le cortège depuis quelques lieues, s'est avancée. Elle bouscule le fils du compagnon de Jeanne d'Arc et, d'une voix tranchante, décide :

— Entrons. Il fait froid et Madame de Bretagne pourrait prendre mal. Vous vous ferez des politesses un peu plus tard.

Jusqu'à ce soir encore, régentera-t-elle tout dans ce royaume ? Il est vrai que Dunois et elle-même n'en sont plus depuis longtemps aux politesses. Même aux politesses de cour.

Après la mort de Louis XI, elle ménagea d'abord Dunois et son cousin le duc d'Orléans. Ce dernier n'avait pas caché son mécontentement de voir confier la régence à la sœur du roi. Anne de Beaujeu, faisant patte de velours, s'arrangea immédiatement pour le nommer président du Conseil. Mais Louis voulait la Régence et non pas un siège honorifique. Il se chargea lui-même de proclamer ce qu'il pensait de la fille de l'Aragne... et sans précaution aucune !

Puis, un jour qu'il jouait à la paume, Madame la Grande, arbitrant la partie, lui enleva le point qu'il estimait avoir gagné.

— Quiconque me condamne, avait grogné le duc de façon à être entendu, si c'est un homme : il a menti. Si c'est une femme : c'est une...

N'achevons point ici la pensée du duc. C'était là langage de soldat et tout à fait contraire à la bonne éducation.

Madame de Beaujeu, folle de rage, perdit ce contrôle dont elle était si fière et ordonna qu'on arrête le duc. Il avait déjà pris la fuite, entraînant Dunois, son autre cousin mais véritable ami.

Au cours de cette guerre folle, ils vécurent dans une sorte de clandestinité et se réfugièrent un temps en Bretagne. Leur arrivée à Nantes avait bien été dans la manière des Orléans : précédée d'un train de chariots pleins de barils, ils avaient littéralement inondé la Cour bretonne de vin d'Anjou !

Un fils de poète, charmant comme un prince de légende, pourvu d'un compagnon dont le père avait été le fidèle soutien de Jeanne d'Arc, comme cela avait enchanté la petite princesse ! Puis Louis, s'enrôlant dans les troupes de Bretagne, avait été battu par l'horrible La Trémoille, au cours de la désastreuse bataille de Saint-Aubin.

Il fut conduit en prison, ce qui semblait une tradition bien établie chez les princes de la maison d'Orléans. Quand il avait quitté Nantes, le jeune duc avait eu le cœur brisé.

— J'ai pitié, confia-t-il à Dunois, de laisser cette enfant de onze ans sur qui vont s'appesantir tant de douleurs et de menaces.

— N'ayez crainte, beau cousin, répartit Dunois d'une voix un peu enrouée. J'en fais le serment par Notre-Dame : jusqu'à mon dernier souffle je protégerai la fiérotte petite duchesse.

— Ils seront donc tous amoureux de cette péronnelle en sabots, avait jeté Madame la Grande avec impatience, quand elle l'avait appris.

Rien n'échappait à Madame la Grande. Une maîtresse femme, que d'aucuns pourraient trouver trop brouillonne à trop faire. Louis XI, qui voyait loin, mais se méfiait pourtant des initiatives féminines, l'avait bien dénommée « la moins folle femme de France ». « De sage, je n'en connais point », ajoutait-il, pour clore un éventuel débat.

Dans un demi-rêve, Anne de Bretagne s'avance, ce soir, vers le château illuminé. Dunois s'est effacé dans le brouillard. D'une main,

elle relève ses lourdes jupes de brocart, brodées d'or pur, ourlées de zibeline, de l'autre, elle serre sa poitrine où son cœur bat follement sous le scapulaire contenant les reliques bénies.

Poussée par la duchesse de Bourbon, elle monte mécaniquement l'escalier coudé, s'appliquant à claudiquer le moins possible et sans la poigne énergique qui la remet dans le droit chemin, elle trébucherait contre le parapet, oubliant de tourner tant est grande sa fatigue, dans les lumières, les vivats, les brouillards...

Un nouveau malaise l'étreint, peut-être les larmes ravalées, peut-être la faim... De quoi aurait-elle peur d'abord ? Et puis son nez qui coule... au moment où le roi s'avance en lui tendant les bras.

Il fait un froid épouvantable. L'humidité que renvoient les murailles se glisse sous les vêtements, comme de longs doigts glacés. Anne vacille, renifle. Tous les courtisans se sont figés autour d'elle. Madame de Beaujeu s'est retirée à quelques pas, sereine et magnifique. Est-ce sur un regard du roi ou par malignité, afin qu'on voie comment cette paysanne saura se débrouiller, livrée à elle-même ?

Anne de Bretagne va plonger devant son futur seigneur et maître en une grande révérence. Mais Charles, aussi ému qu'elle, s'est élancé. Il passe son bras sous le coude de la jeune fille et tous deux se sourient, émerveillés de l'aisance de l'autre. Anne a relevé son menton volontaire et son petit nez pointu. Elle promène sur ses futurs sujets la fermeté d'un regard résolu et, au bras de son fiancé, pénètre dans la cour intérieure du château, brasillante de mille feux de genêts.

Les festivités du mariage peuvent commencer.

Et pourtant qu'avait-elle dit, un an et demi plus tôt, en signant le contrat qui faisait d'elle l'épouse de Maximilien d'Autriche, roi des Romains, fils de l'Empereur Frédéric III ?...

— Que dites-vous ma mie ?

La petite Bretonne tourne vers son seigneur un visage suave.

— Je remarquais que l'on ne voit plus Messire Dunois.

— Il est peut-être parti se changer, suggère Charles avec indifférence. Voici, en revanche, Monseigneur Louis d'Amboise, qui est évêque d'Albi et nous donnera le sacrement.

Anne baise l'anneau du prélat.

« Il y a un an et demi, songe-t-elle, que j'ai épousé par procuration Maximilien d'Autriche. Quelle singerie ! – elle se retient de pouffer – À la place du roi des Romains, éternel empêché, cette sauterelle d'Ambassadeur avait répondu dans son jargon : « ya, ya, ya... » Et puis en grande solennité, il avait mis, selon l'usage, sa jambe nue et filiforme dans un lit d'apparat, m'appartenant ».

Charles est ravi.

— Vous souriez, gracieuse cousine. Quelle joie de vous voir heureuse.

« L'ineffable ambassadeur Polham, en équilibre sur un pied et brandissant la procuration ! C'était drôle et pourtant, je me trouvais si désespérée alors. Seul, messire d'Albret soutenait que ce mariage n'était pas valable. Il avait renoncé à demander ma main, mais ne vendit pas moins la ville de Nantes à l'armée française, tandis que Madame de Beaujeu entreprenait de rompre l'alliance de la Bretagne et de l'Autriche. En vérité, je la comprends, maintenant que me voilà bientôt reine de France. La royauté de France est incomparablement plus glorieuse que le vain titre de Reine des Romains... Rome est trop loin. Trop loin... »

Dans la grande salle étincelante de lumière, le repas est dressé : plats somptueux, nappes de fil et coupes en verres de Venise où le vin de Loire est servi généreusement.

Après la lassitude du voyage, la chaleur ambiante et les boissons grisent la petite fiancée qui songe encore :

« Maximilien d'Autriche n'eut jamais ni argent, ni troupes à m'envoyer. Il n'a jamais su rien faire à temps... »

Le roi tend l'oreille.

— Que dites-vous ma mie ? Il y a tant de monde, que l'on ne s'entend plus.

— Je m'étonnais de cette absence du comte Dunois.

— En tant que maître de maison, il a peut-être eu des ordres à donner, répond Charles. Reprenez donc de ce confit... Vous avez besoin de forces, la cérémonie sera longue demain. Mangez, mangez, ma mie.

Anne, pour le remercier, lui tend sa jolie petite main à baiser.

— J'aime votre parfum à la violette, s'extasie le roi. Je me souviens, lorsque je suis entré dans votre château de Nantes et que vous n'étiez plus...

(Elle s'était sauvée à Rennes !)

» Je me souviens, reprend le roi, que j'ai visité vos appartements et cette senteur flottait partout, comme un fantôme léger et parfumé.

Anne se signe.

» N'ayez peur, ma mie, les fantômes n'existent pas !...

« Restera-t-elle toujours Bretonne avant que Reine de France », s'inquiète en lui-même le roi, qui continue à deviser paisiblement.

» J'ai vu votre portrait dans une de vos salles et alors, je n'ai eu de cesse de vous avouer mon amour et de vous demander pardon. Mon cousin Louis m'avait si souvent parlé de vous, mais, bien que fils de poète, il était au-dessous de la vérité.

Maintenant que la voilà grandette, son nez, qu'elle avait un peu pointu, paraît plus long et donne une certaine majesté à son visage têtû, à son menton volontaire et à son grand front bombé que découvre le béguin tuyauté. On aperçoit un frison de cheveux châains qui ajoute du charme à la coiffure rigide sous la petite cape sombre. Le corsage ajusté et les lourdes manches de velours n'arrivent pas à épaissir la silhouette d'adolescente. Assise, bien droite, on ne pourrait deviner la déféctuosité de ses hanches.

Anne pose sa main effilée, où brille une lourde émeraude, sur la poigne maigre de son futur époux.

Il paraît si heureux ce soir qu'il en est presque beau, le pauvre garçon ! Ses gros yeux blancs sont plissés dans un sourire et ses lèvres épaisses, si elles sont trop ouvertes, sont toujours prêtes à dire un mot aimable. Le nez trop fort est, dit-on, l'indice d'une certaine personnalité.

Anne sourit gracieusement. En face d'eux, le duc Louis d'Orléans rêve... Il mange du bout des lèvres. Même à l'ordinaire, il est aussi frugal qu'un bénédictin.

« Grâce à moi, le roi épouse celle qui sera peut-être une bonne petite reine de France, mais restera, par ma foi, un des plus grands ducs de Bretagne. Quelle tristesse pour moi d'être de la branche cadette. Il est vrai que... hum !... je fus marié de force avec cette pauvre Jeanne, qui est aussi laide que son père Louis XI. Fiancé, il l'était lui aussi, mon gracieux cousin Charles VIII. Madame la Grande, – elle est d'une amabilité ce soir, peste ! – élevait très bien la fiancée de son frère, arrivée à la Cour à l'âge de deux ans. Dire que cette pauvre petite, que l'on vient maintenant de renvoyer, n'est autre que la propre fille de Maximilien, le premier fiancé de notre duchesse, veuf d'on ne sait même plus qui(34). Quelle histoire ! »

Louis d'Orléans se sent-il un peu gris lui aussi ?

« Grâce en soit rendue à Notre Très Benoît Seigneur Jésus, songe-t-il encore. Madame la Grande a dû un instant, l'an dernier, se mêler de ses propres affaires, en l'occurrence la naissance de sa fille Suzanne. Mais avant de se retirer sur ses terres, elle a pris le temps de me... neutraliser ! Cette canaille de commandant de la Tour de Bourges avait juré qu'on ne m'ouvrait pas les portes de la prison sans son autorisation... Heureusement, mes amis ont profité de ce vent de liberté qui soufflait autour du roi pour lui rappeler qu'il était souverain après tout, majeur et depuis trop longtemps tenu en laisse. Quelle honte ! Me maintenir en prison moi, le premier prince de

sang ! »

Charles tourne vers Louis ses gros yeux à fleur de tête :

— Pardon ?

Louis reprend d'une voix forte, en lorgnant Madame la Grande. Parfaite de sérénité et de charme, elle écoute avec application les grands discours que lui tient le prince d'Orange, un des fidèles de la Bretonne.

— Je disais combien j'avais été heureux de pouvoir être utile lorsque, hum... vous vîntes me chercher... en... hum ! en ma résidence de Bourges.

Charles se met à rire :

— Oui ! c'était un soir du mois de mai. J'étais revenu de Bretagne le cœur enfiévré et soudain, poussé par... une inspiration du ciel, je décidai de partir à la chasse... Soi-disant ! Au lieu de cela je cours à Bourges, secoue le commandant de la place...

— Quel âne bête ! pouffe Louis d'Orléans.

— Et discipliné avec ça ! Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Quelle joie pour moi, mon gracieux cousin.

— Et pour moi donc, affirme Louis, qui fait la grimace. J'avais si peu de plaisir en cette place sans y pouvoir mêler l'utile et l'agréable : je rime fort mal, nul ne l'ignore et ne laisserai rien à la postérité. Enfin, j'aurai été bon à quelque chose puisque j'ai pu, mon cher cousin, en témoignage de ma reconnaissance, négocier votre mariage avec notre gracieuse cousine à tous deux, bientôt ma chère souveraine.

— Et tout est bien qui finit bien, conclut le roi. Nous voilà tous réunis ici et...

Anne de Bretagne redescend sur terre.

— Mais où est donc le comte Dunois ?

Charles soupire, appelle son écuyer. Ils chuchotent. Le roi, tout pâle, fait mine de se lever. Son regard cherche autour de lui, glisse sur Madame la Grande, et délibérément ignore l'interrogation muette de celle-ci. Puis, d'un geste, il renvoie l'écuyer.

— Qu'avez-vous, mon doux sire, fait Anne alarmée. Messire Dunois vous cause du souci ?

Le roi prend son verre, le regarde longuement, boit, et puis, avec un sourire tranquille :

— Ce n'est rien, Messire Dunois, qui est âgé, vous le savez, a demandé la permission de se délasser un petit temps.

Anne approuve.

— Vous avez aussi tout à coup l'air fatigué, mon Seigneur.

— Il fait très chaud, dit le roi. Et tout est si nouveau ce soir.

— C'est vrai, dit Anne, et le comte Dunois fait bien de se reposer.

Dunois repose là-bas, au fond du château de Langeais. Il l'a bien mérité.

« Je protégerai notre petite duchesse jusqu'à mon dernier souffle », avait-il juré à Louis d'Orléans.

Anne est maintenant en de bonnes mains, avec les deux princes qui seront ses deux maris. Dunois n'a plus rien à faire sur cette terre. Il est mort d'une embolie quand la petite duchesse est entrée dans le château au bras de son fiancé.

Le dernier guerrier du Moyen Âge aura tenu parole. Jusqu'à son dernier souffle. Une page de l'histoire du royaume est tournée.

Dans quelques jours, après le 1^{er} janvier 1492, une page du monde sera aussi tournée.

Que de personnages formidables vont faire parler d'eux : dans Grenade, assiégée par Isabelle la Catholique et son époux Ferdinand, les Maures du prince Boabdil vivent leurs derniers jours d'Espagne. Christophe Colomb s'apprête à faire route vers l'Amérique...

À Langeais, dans la corbeille de mariage de la petite Anne de Bretagne, se cache la promesse des temps nouveaux : avec le dernier souffle du dernier Dunois, le Moyen Âge vient de prendre fin.

VII

CLOS-LUCÉ ET LOCHES

Le Génie et le More



UDOVIC LE MORE, seigneur au teint basané, qui gouvernait le Milanais en 1476, cherchait un artiste capable de faire un monument à la gloire de son père, le duc François Sforza. Il demanda à Laurent le Magnifique, duc de Médicis, de trouver à Florence, un artiste consciencieux et capable d'une œuvre grandiose.

Laurent de Médicis s'empressa de recommander un peintre dont on commençait à parler, bien que ses tableaux se vendissent encore assez mal, mais qui jouissait également d'une excellente réputation dans l'application pratique des sciences et des arts, talents peut-être plus utiles en ces temps troublés. Le bruit ne courait-il pas que le roi de France voulait s'emparer de Milan, dont il disait avoir hérité :

« Léonard, qui est originaire du village de Vinci, est le fils d'un pauvre notaire de campagne. Son humble origine ne l'a pas empêché d'étudier les mathématiques, l'art de l'ingénieur, l'hydraulique surtout, et les différentes sciences de la nature », concluait le Magnifique dans sa lettre de recommandation.

Léonard de Vinci, alors dans la pleine force de ses trente ans, fit une excellente impression au maître momentané de Milan : loin d'être un savant confiné dans un obscur laboratoire, il prisait les exercices de plein air et rien n'avait de secret pour lui : sculpteur, peintre, savant, il apprit à Ludovic qu'il se faisait, à l'occasion, stratège et inventeur.

— Je construis, affirma-t-il au prince ébloui, des chariots couverts que l'on ne saurait détruire, avec lesquels on pénètre dans les rangs de

l'ennemi pour anéantir son artillerie. Il n'est si grande quantité de gens armés qu'on ne puisse rompre par ce moyen, derrière lequel l'infanterie peut avancer sans danger.

— Ah ! réfléchissait le More, j'en serais bien heureux, mais je crois que désormais l'artillerie est, plus que l'infanterie, la maîtresse de guerre.

Léonard de Vinci se mit à rire.

— Monseigneur ! Je puis construire des canons, mortiers, engins à feu de forme utile et belle, et différents de ceux qui sont en usage.

Le More hoche la tête.

— Bien, bien, approuve-t-il. Mais en montagne, le canon est impraticable.

— Alors, repartit le peintre, je puis le remplacer par des catapultes pour lancer des traits d'admirable efficacité. Bref, quel que soit le cas, je puis imaginer des moyens infinis d'attaque.

— Et si le combat doit être livré sur mer ?

— J'ai de nombreux engins de la plus grande puissance, à la fois pour l'attaque et la défense : vaisseaux qui résistent au feu le plus rude, poudres ou vapeurs.

Le duc béait d'admiration. Mais enfin... on ne se trouvait pas encore en guerre ! Peut-être le roi de France renoncerait-il à son projet ?

Les ressources du protégé du Magnifique ne seraient jamais à court.

— Par temps de paix, fit-il en riant, je crois que je puis égaler n'importe qui pour l'architecture, la construction des monuments privés ou publics et les adductions d'eau.

Ludovic leva les bras au ciel.

— Dire que je vous ai fait venir comme sculpteur ! Cela, le pouvez-vous au moins ?

Léonard rougit. Un peu gêné, il contempla le fond de son chaperon. Le More dardait sur lui ses yeux ardents.

— Pardonnez-moi, Monseigneur, j'ai voulu, pour ma présentation, me faire comprendre de votre Excellence, en lui donnant connaissance de quelques-uns de mes secrets.

— Quelques-uns ! s'exclama le More, sans que le Florentin eût un sourire.

— En attendant, enchaîna ce dernier, qu'il se présente une occasion de les mettre en pratique... selon votre plaisir... Je puis vous assurer que je sais conduire et mettre fin à toute espèce de travaux de sculpture, en terre, en marbre et en bronze.

— Du moins... savez-vous peindre ? dit faiblement le More.

— En peinture, soupira Léonard, je puis faire tout ce qu'on désirera... mieux que personne...

Le duc, anéanti, considérait ce génie avec des yeux ronds.

— Aussi, conclut sans modestie l'envoyé du Magnifique, je crois que

vous pourrez sans crainte me faire exécuter la statue équestre qui doit être élevée à la gloire immortelle et à l'heureuse mémoire du seigneur votre père... et celle de la noble famille des Sforza.

Le duc, hochant la tête, soupirait tristement. Léonard, très droit, attendait l'arrêt. Allait-il être agréé ? Ludovic toussota et, regardant ailleurs :

— Je pense à une chose, dit-il finalement. Je cherche surtout depuis longtemps un joueur de lyre... mais un *très* bon joueur de lyre.

Le fils du notaire de Vinci éclata de rire.

— Tope-là, monseigneur ! J'ai inventé une lyre en forme de tête de cheval, dont on affirme que je me sers admirablement.

Le saisissement guettait le maître du Milanais.

— Vous... connaissez la musique ? parvint-il à dire.

— Ah ! Monseigneur, fit Léonard avec enthousiasme. Depuis mon plus jeune âge, le démon familier de Socrate répète sans cesse à mes oreilles : « Étudie et connais la musique. » Car l'étude de la musique donne de la justesse et de la rectitude à l'esprit et devrait être considérée comme le prélude obligé de tous les arts.

— ... parce que vous avez *aussi* des lectures, murmura le duc, et il l'engagea sur-le-champ, sans pousser plus loin son interrogatoire, de peur de périr de saisissement, ce qui porterait un coup prématuré à la marche des affaires du duché de Milan.

Et Léonard n'eut pas le loisir de lui préciser qu'il écrivait *aussi* des fables de la plus haute moralité. C'est ainsi que le plus grand génie de tous les temps fut autorisé à faire bénéficier sa nouvelle patrie de ses inépuisables talents.

Toutes ces occupations lui prenant beaucoup de temps, Léonard termina au bout de dix-sept ans seulement la statue équestre pour laquelle il était venu. Ou plutôt, sa maquette en plâtre se dressa sur une place publique, faisant l'admiration des visiteurs.

En attendant que le duc, dont les finances laissaient quelque peu à désirer, trouvât l'argent nécessaire pour couler cette œuvre en bronze, Léonard, philosophe, composait la « Vierge aux Rochers », et surtout cet important tableau de la « Cène », qui devait plus tard changer le cours de sa vie et le mener sur les bords de la Loire, dans le petit manoir de Cloux, Clos-Lucé, près d'Amboise.

Il finissait à peine ce tableau que Louis XII expédiait son armée en Italie pour réclamer l'héritage de sa grand-mère Valentine Visconti.

Le More, considérant ses coffres vides du moindre ducat, de cet argent qui est, dit-on, le nerf de la guerre, en vint à cette amère conclusion : le moyen le plus sûr de ne pas perdre la bataille était assurément de prendre auparavant la fuite... Traînant ses deux enfants après lui, il courut se réfugier à Innsbruck, en Autriche, ses intérêts et ceux du duché confiés à deux bons apôtres de son entourage, Galéas

Sanseverino et Bernardino da Corte, qui s'empressèrent de vendre le tout à l'arrivant. Le 6 octobre 1499, le duché de Milan tomba au pouvoir des armées de Louis XII, qui se prit alors pour un grand capitaine.

Le roi de France n'était, du reste, pas en Italie. Pour apaiser, les appréhensions de sa chère épouse Anne de Bretagne, il attendait depuis Lyon de savoir quelle tournure prendrait les événements. Mais Ludovic poussait des cris déchirants, achevant de gagner à sa cause l'Empereur d'Autriche, qui n'attendait que cette occasion.

— Ayez pitié de moi, gémissait le More, moi votre fidèle et respectueux vassal, à qui il ne reste que deux petits enfants et deux mille cavaliers.

Il reçut force ducats, « *ce qui est une bonne provision* » des Suisses et assez d'artillerie pour reprendre Milan, « *un fameux gâteau !* »

— Ah ! songeait amèrement le duc, si j'avais dès le premier jour employé ce Léonard de Vinci à me fabriquer des instruments de guerre, au lieu de lui faire perdre dix-sept années pour une maquette en plâtre... Dieu sait ce qu'elle a dû devenir cette maquette ? Comme je fus mal avisé... L'amour de l'art m'a perdu !

En fait, les arbalétriers de Louis XII avaient réduit en miettes cette œuvre magnifique et il ne restait plus rien pour témoigner de la splendeur de la statue, désormais en poussière... En poussière et en fumée s'en allait aussi le duché de Ludovic le More.

Lui qui passait pour un original parmi les princes italiens de cette époque, parce qu'il était le seul à n'avoir pas « trop » répandu le sang de ses contemporains, lui qui se faisait le champion de l'amitié, les témoignages de bienveillance avec lesquelles les Milanais reçurent l'armée française le rendirent fou de colère.

Mouton enragé, il fondit donc sur les Français et fit prisonnier Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

Alerté, La Trémoille et Georges d'Amboise délivrèrent Bayard et capturèrent le More, ou plutôt en prirent livraison, car il avait été encore une fois trahi et vendu par ses mercenaires suisses qui cherchaient le plus offrant.

À l'annonce de la contre-attaque française, l'ancien protecteur de Vinci avait derechef songé à la fuite. Pour rendre ce départ encore plus clandestin, le fils de l'illustrissime capitaine Francesco Sforza avait eu l'idée – dans son désespoir affolé – de se déguiser en femme, ses cheveux tressés sous une coiffe, une gorgerette autour du col, le corsage rembourré par des fichus roulés en boule, un pourpoint de satin cramoisi et des chausses écarlates ; ainsi fut-il fait prisonnier. Comment le duc put-il se procurer ces atours sur un champ de bataille ? C'est une autre histoire et je ne vous la dirai point, car je l'ignore tout à fait.

Pour la carrière du protecteur de Léonard de Vinci, c'était le commencement de la fin... Le dernier acte de sa vie allait se jouer dans les sombres cachots de Loches, sur les bords de la Loire, pittoresque château peut-être, mais dépourvu des grâces de l'art florentin.

Farouche géant de pierre, la masse carrée du donjon domine une forteresse d'aspect tout aussi rébarbatif. Les courtines solides et lisses, garnies de tours à bec, avaient été élevées par Henri II Plantagenêt, seigneur d'Anjou et roi d'Angleterre, fils d'Aliénor d'Aquitaine, sur l'emplacement d'un fortin de bois et de terre levée, datant des temps mérovingiens.

Plus tard, les rois de France songèrent que ces lieux inexpugnables, seraient une parfaite prison d'État, et ils y incarcérèrent ceux qui les gênaient, parfois même en des cages imprudemment inventées par l'évêque La Balue, puisqu'il les expérimenta lui-même.

Après que Jeanne d'Arc fut passée dans ces murs rébarbatifs, pour aller chercher son roi, la célèbre dame de la cour de Charles VII Agnès Sorel ou Sorelle voulut dormir son dernier sommeil en cet endroit austère. Elle prit soin de laisser pour cela, par héritage, une somme « coquette », ce qui est bien le cas de le dire. Après sa mort, les chanoines reçurent l'argent avec reconnaissance, mais s'offusquèrent de la présence en ces lieux saints des restes d'une personne dont la vie ne fut pas un exemple de piété, bien au contraire. Ils écrivirent à Louis XI, en le priant de transporter la défunte au château royal. L'Aragne, leur répondit :

— Entendu, mes bons frères, mais que les donations suivent le même chemin...

Le gisant de la noble damoiselle Agnès Sorelle, dame de Beauté, demeura donc à Loches... Charmante dormeuse de pierre, entre les deux agneaux qui la gardent depuis des siècles, elle reste aussi jolie que sur son portrait, qui demeure encore dans le logis royal.

Les geôles profondes qui avaient englouti ceux qui déplaisaient aux rois de France attendaient Ludovic Sforza dit le More, ancien maître sérénissime du duché de Milan.

Fendant comme une étrave la mer humaine d'une foule vociférante, s'avancait une longue cohorte de gardes et d'archers. Au milieu d'eux, brun de peau, la mine sombre, vêtu d'une tunique de deuil, juché sur une mule noire, le prisonnier, gigantesque, fermait les yeux sur sa douleur. La lourde grille à quadrillage du pavillon d'entrée s'écarta en grinçant. Dès le seuil, un collier de fer fixé au mur par une lourde

chaîne semblait déjà un avertissement muet.

Sa coiffure à la main, les mâchoires serrées, il entra la tête haute dans son cachot... il attendra la mort neuf ans, solitaire, oublié, mais ne pouvant oublier le ciel d'Italie. Couvrant les murs d'inscriptions et de dessins, l'ancien protecteur de Léonard de Vinci y traça jusqu'au vertige étoiles, couleuvrines et heaumes, et signa ses œuvres de cette profession de foi qui n'a rien de surprenant : « *celui qui n'est pas contan* ».

Lorsqu'on le libéra, sa joie de revoir le soleil fut si forte que, ébloui par la lumière et le bonheur, il s'écroula sur le seuil de la prison. Alors, « contan » enfin, il mourut. Il ne savait plus rien faire d'autre... sans duché à gouverner, l'ayant perdu par son trop grand amour de l'art, lui, le seul souverain de son temps qui n'eût pas fait couler le sang d'un seul de ses ennemis personnels... un danger public en somme !

La guerre terminée, Louis XII fit son entrée à Milan où on le reçut fort bien.

Il prit soin de faire proclamer ses intentions libérales et annonça qu'il aimerait qu'on lui présente les notabilités et les grands esprits de l'endroit.

Il fit ensuite le tour du propriétaire dans ses nouveaux états et, déplorant la destruction de la statue équestre, admira beaucoup la « Cène » de Léonard de Vinci. Admira, que dis-je ! ce fut un véritable coup de foudre, la révélation de sa vie. On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de scier le mur pour en orner l'une de ses cathédrales. Louis XII était un homme simple. Une âme pure. Il ne se piquait pas de ce qu'on appelle maintenant le snobisme artistique, au contraire des princes italiens, par ailleurs sombres brutes et parfaits égoïstes. Léonard, de son côté, avait beaucoup souffert de la mentalité de la Cour milanaise, malgré les largesses du More. La gentillesse française fut pour lui une véritable révélation.

Louis XII, digne descendant de Charles d'Orléans, tout pétri de la douceur angevine, mais en qui coulait le sang latin de Valentine Visconti, paraissait l'ami rêvé pour cet esprit universel.

L'époux d'Anne de Bretagne nomma aussitôt Léonard « peintre et sculpteur du roi de France », puis regagna les bords de la Loire, ayant laissé commande de la « Joconde » et de la « Sainte Famille ». Et chaque fois qu'il traversera les Alpes, ce ne sera pas pour se rendre en ses États, mais pour aller auprès de Léonard, qu'il voudrait ramener avec lui.

Puis les armées subirent des fortunes diverses. Louis XII perdit de nouveau le duché. Le peintre séjourna dans diverses villes d'Italie et se

fixa un moment à Rome. Là, une dispute avec Michel-Ange acheva de le dégoûter de l'Italie, et de la turbulence italienne. Il se faisait très âgé maintenant et espérait finir ses jours tranquillement, en poussant le plus loin possible ses travaux de recherches.

François Ier avait succédé à Louis XII. Après Marignan, Milan, versatile, mais toujours enthousiaste, préparait dans la fièvre un triomphe digne de César au fils de Louise de Savoie.

Léonard fabriqua alors un lion mécanique qui pouvait marcher et ouvrir sa poitrine remplie de fleurs de lys, témoignage figuré, mais bien éloquent, de sa fidélité à la maison de France.

Ce n'était pas qu'à ses yeux, indulgents mais réalistes, le nouveau roi valût l'ancien... peut-être aussi qu'un jour Louis XII lui avait fait cette confidence :

— Après moi, ce gros garçon gâtera tout.

Ce gros garçon, ce grand jeune homme un peu trop sûr de lui, était amoureux du beau, certes, mais il était bien incapable de comprendre la profondeur de l'art parfait de Vinci.

L'illustre vieillard songeait pourtant, de son côté, que la grande époque de l'Italie était finie et que la France allait ouvrir les temps modernes. Il ne lui déplaisait pas de participer à cette œuvre avec laquelle il se sentait en grande communion d'idées.

Or, l'Art proprement dit ne l'intéressait plus guère, si ce n'est sous forme de recherche. L'engouement de ses compatriotes pour les jeunes peintres comme Raphaël l'ulcérait profondément et comptait pour beaucoup dans son découragement. Parmi ses travaux scientifiques, il se passionnait pour l'astronomie et, bien avant Galilée, il venait de vérifier le mouvement de translation de la Terre autour du Soleil. En France, il espérait pouvoir se livrer en paix à une tâche scientifique et à des applications techniques et utilitaires.

Le charmant François Ier, trouvant l'admirable vieillard tout désarmé dans son isolement, lui ouvrit toutes grandes les portes de la France. Bien plus, pour vaincre ses dernières hésitations, outre 7 000 écus d'or de pension, il l'engagea comme peintre, mais aussi comme architecte, hydraulicien, ingénieur-maître « *en toutes sciences et en tous arts* ».

En toutes sciences... François Ier recueillera-t-il ce que Ludovic le More avait laissé glisser entre ses doigts négligents ?

À petites étapes, le roi-chevalier et le vieillard de génie gagnèrent la France. Léonard, pratiquement sans famille, ne laissait personne, mais il ne partait pas seul. Son élève préféré, Francesco Melzi, « gentilhomme milanais », et son valet Batista Villanis, le suivaient.

Chemin faisant, on rencontra la mère du roi, madame Louise de Savoie, venue à la rencontre du grand homme. Elle lui offrit spontanément sa demeure, le petit château où elle avait élevé

François Ier et sa sœur Marguerite d'Angoulême.

Quand Léonard découvrit sa future maison, au détour du chemin du Moulin-Saint-Thomas, il joignit les mains.

— Je suis au paradis, déclara-t-il à Madame, aussi émue que lui.

Et avant même qu'on ne défit ses bagages, il y fit transporter la « Joconde », le « Jean-Baptiste », la « Lédà » et la « Belle Ferronnière ». Puis, au bras de la Reine-Mère, il explora son nouveau domaine. Les pâquerettes émaillaient déjà les pelouses, pareilles à celles qu'il avait peintes pour la « Lédà ». Des perce-neige paraient pour lui les pieds des buissons. Les bois attendaient son arrivée dans leurs feuilles toutes neuves, en ce printemps 1616.

Une haute haie protégeait d'un côté la propriété. De l'autre, une gentille rivière se glissait sous des noisetiers. La maison de briques roses et de pierres blanches se détachait sur un fond d'arbres épais qui prendrait bientôt les teintes de ce vert profond qu'affectionnait le vieux maître.

Des tourterelles, jaillissant du pigeonnier, venaient se poser sur le toit pointu de la tour octogonale, dominant le logis. Sur les marches menant au pavillon bas en pierres, qui fut un des nombreux oratoires d'Anne de Bretagne, un chat se chauffait au jeune soleil.

On lui montra le souterrain qui reliait le Clos au château d'Amboise, souvenir de son premier propriétaire, messire Cloux, armurier de Louis XI, espion à ses moments perdus. Puis le roi regagna sa Cour et Léonard retrouva la solitude.

Malgré les visites du roi, aussi fréquentes qu'il le pouvait, et malgré la vénération dont l'entourait la famille royale, le vieillard s'ennuya rapidement. Curieusement, aucun peintre français ne s'intéressait à lui, malgré les efforts navrés de François et de sa mère.

Dans ce ravissant castel, où madame de Savoie « avait inventé l'enfance heureuse »⁽³⁵⁾, Vinci traînait sa vieillesse, désormais inutile... L'humidité des bords de la Loire lui infligea des rhumatismes lancinants au bras droit. Gaucher, il n'avait pas besoin de cette main pour dessiner, mais il souffrait beaucoup.

Le roi vint lui demander assistance pour la mise en scène des fêtes du mariage de sa nièce Madeleine⁽³⁶⁾. On jeta les bases des travaux d'aménagement de Chambord, mais le génie du Florentin ne pouvait souffrir l'impécuniosité, en France comme en Italie. Ses études furent sans suite... Appuyé sur un bâton, enveloppé d'une houppelande de laine bien chaude, il passait les heures les plus clémentes de la journée à méditer au bord du fleuve, dont les remous lui rappelaient le cours de sa longue existence. Cette eau, qu'il avait toute sa vie rêvé de discipliner, était, comme le fut sa pensée, torrent de la jeunesse, maintenant méandres paisibles et lassés, glissant vers l'océan de l'oubli.

Puis, l'hiver revint pour la troisième fois. Un hiver terrible. Bêtes et gens mouraient, gelés vifs sur les routes. Des loups sortis des forêts, sans espoir, rôdaient aux abords de la ville. Du ciel de cendre les oiseaux tombaient comme des pierres.

Francesco Melzi, un jour, ramassa une hirondelle égarée, agonisant dans la neige. Il l'apporta à son maître, qui la réchauffa entre ses mains géniales, devant la cheminée, dans ses mains qui n'avaient plus la force de tenir un pinceau et de donner une dernière touche au « Saint-Jean » dont le doigt levé semblait dire : « Venez ».

Tant que se traîna l'hiver, le petit compagnon ailé de Léonard, sembla tisser dans ses allées et venues à travers la maison des liens invisibles qui rattachaient le vieillard à la vie.

L'attention, d'abord distraite, devint rapidement une étude attentive. Lui qui, toute sa vie, avait poursuivi la perfection dans l'art ou dans la science, cherchait à percer ce secret formidable qui est toute beauté à voir et effarant mystère à élucider : le vol des oiseaux.

Avec une hâte épouvantée, sachant la mort rôdant autour de sa chambre il demanda à Melzi, papier et plumes et, pendant une semaine entière, il noircit ses feuillets, il aligna des chiffres. Il reprenait ses calculs, il dessinait jour et nuit, il refaisait de mémoire de prodigieuses coupes anatomiques. Melzi, persuadé que le maître perdait la raison, n'osait plus le quitter. Le septième jour, l'élève, ivre d'insomnie, sombra dans une douloureuse inconscience.

Subitement, un « cui-cui » angoissé le tira de sa torpeur. L'oiseau voletait à quelques centimètres de la table, battait des ailes, le cou tendu Léonard écrivait, écrivait... mais il ne se rendait plus compte. Sa tête, tombant sur la poitrine, dodelinait d'une façon inquiétante. Puis la main glissa sur le papier et, s'écroulant sur la table, il tomba avec elle.

Le lendemain, samedi de Pâques, il retrouva assez de force pour dicter son testament au notaire d'Amboise.

Après qu'il eut reçu les sacrements, le jour de Pâques, il ressentit ce mieux qui annonce toujours la fin. Son cœur s'arrêta de battre huit jours plus tard, calmement. On était le deuxième jour de mai. Les premières hirondelles venaient de se poser sur la balustrade du toit de l'oratoire d'Anne de Bretagne. Francesco, en sanglotant, ouvrit la fenêtre, la petite compagne ailée du vieux peintre eut un pépiement douloureux.

— Va, dit le Milanais, va...

Et, comme si elle emportait l'âme géniale du plus grand artiste de tous les temps, l'hirondelle jaillit vers le ciel de Touraine. Sa livrée de deuil noire et blanche ne fut plus qu'un point, là-haut... Puis on ne la vit plus.

Melzi ferma les yeux de son vieux maître et, prenant une feuille et

un papier, se mit à écrire :

« Il me serait impossible d'exprimer la douleur que j'ai. Et tant que mes membres tiendront ensemble, j'en garderai une souffrance éternelle... »



VIII

CHAMBORD

Le plus fou...



HEZ MOI, à Chambord, affirmait François Ier.

Le Roi-chevalier fut l'un des plus grands bâtisseurs parmi les rois de France. On lui doit une dizaine de palais et de châteaux. Mécène généreux et client avisé, cet homme de goût aimait à discuter avec ses entrepreneurs et il collaborait véritablement à l'œuvre.

— Tel est mon bon plaisir, disait-il souvent. Et ce château, qu'il a voulu pour son plaisir, lui ressemble. Il porte son empreinte malgré le nombre de gens qui participèrent à l'œuvre gigantesque.

Sur les plans, peut-être, du Primatice⁽³⁷⁾, l'illustre Boccador, constructeur de l'Hôtel de Ville de Paris, fabriqua une maquette de bois et Léonard de Vinci, qui achevait sa géniale existence dans la région, vint en voisin superviser le « gros œuvre ».

Quelques années auparavant, pour ronger son frein, alors qu'il était en captivité dans les geôles espagnoles de Charles Quint, François Ier avait imaginé le plus beau palais du monde. Sitôt libre, il s'y attacha avec passion.

Le Trésor était souvent complètement à sec, l'argent manquait pour racheter la rançon de ses deux fils. Qu'importe ! François Ier pillait les trésors des églises, faisait fondre l'argenterie de ses sujets, vendait à l'étranger les récoltes dont on avait besoin. L'activité des chantiers ne mollissait pas. Le Roi, ne reculant devant rien, pressait Léonard de Vinci de concevoir comment on pourrait détourner le cours de la Loire pour réaliser des jeux d'eau féeriques. Mais devant l'ampleur de ces travaux et les énormes difficultés affrontées, navré, il dut y renoncer. Le Cosson, rivière plus modeste où coassaient des grenouilles, fut alors

capté.

Près de deux mille ouvriers travaillèrent vingt ans d'arrache-pied ! Si l'art italien fournit les plans, le génie français réalisa cette œuvre grandiose sous les directives de trois maître-maçons – c'est ainsi que les architectes du temps se qualifiaient – les sieurs Pierre Nepveu, dit Trinqureau, Jacques Coqueau et Denis Sudreau.

Hélas ! les fantaisies royales ont des bornes et Chambord resta inachevé. Des continuations maladroites ont retiré la pureté du plan primitif. Mansart, sous Louis XIV, réprouvait le style Renaissance. Chambord n'a pas gagné à l'avoir pour dernier architecte... Et puis, le temps et les hommes entreprirent de défaire ce chef-d'œuvre que des hommes avaient voulu élever en tant de temps. On faillit même le raser par passion politique, au XIX^e siècle.

Heureusement, des restaurations actuelles ont réussi, par la magie des techniques modernes, à redonner tout le lustre souhaitable au palais qui se ruinait lentement, faute d'entretien. Car, en vérité, Chambord restera inhabitable. Un roi fastueux n'a pas l'esprit pratique ! Chambord est une prouesse d'architecture, un merveilleux monument à visiter, mais cet escalier vertigineux, ces antichambres immenses, ces pièces démesurées, ne sont ni chauffables, ni vivables, ni « meublables ». C'est un décor... un décor de rêve.

Lorsque François I^{er} décida de réaliser ce rêve, il avait déjà eu l'exemple de sa femme, la reine Claude, qui, héritière de Blois par son père Louis II, avait décidé de le parachever.

Chambord, « ce gigantesque bouquet de pierre », comme Versailles, l'autre merveille des châteaux, fut construit sur l'emplacement d'un rendez-vous de chasse, apprécié par le souverain. Cet ancien château féodal, que l'on détruisit, faisait partie des défenses de la Loire et permit à Jeanne d'Arc de remonter le fleuve jusqu'à Orléans.

Les antiques murailles avaient été élevées par les comtes de Blois et de Champagne, les fameux Thibault. Autrefois, le pays était couvert de forêts giboyeuses, les forêts de Boulogne. Et dans les fantômes de ces bois, aujourd'hui disparus, l'on ne voit plus passer dans les crépuscules d'automne que les fantômes de la chasse de Thibault de Champagne, poursuivant le spectre d'un cerf, sur lequel la brume jette encore son filet.

Si les châteaux d'Angers un *peu*, de Blois *beaucoup* et de Chenonceaux *passionnément*, sont les étapes de la Renaissance, Chambord sera *la folie* de cet âge nouveau, dans cette France habillée de neuf, où l'on inventait une nouvelle manière de vivre.

Au cours de ces guerres qui transportèrent l'élite de notre pays par-delà les Alpes, un contact s'établit entre la France et l'Italie. Comme

née d'une étincelle fabuleuse, la lumière de notre Renaissance éblouira l'Europe. Tout ne sera que poésie, audace, jeunesse... révélation des sciences, pinacles aériens des châteaux, ferveur et gloire...

La bataille de Marignan demeure un exploit, le château de Chambord en sera un autre. On vivait et on agissait comme dans un rêve éveillé. Le roi François Ier était bien l'homme qu'il fallait pour présider à une société éprise d'imagination et de féerie, roi-chevalier, ainsi qu'il restera surnommé.

Depuis longtemps, pourtant, on avait oublié ce que cela voulait dire. Après l'invention de l'artillerie, au siècle précédent, au son du canon, les rites et l'esprit de la chevalerie s'étaient évanouis. Pourtant, au cours de la bataille de Marignan, le jeune roi, couronné peu de mois auparavant, s'était agenouillé devant Bayard pour qu'il lui frappe l'épaule du plat de sa lame. Ce parrainage du « plus pur des preux » marquait d'un signe surnaturel le nouveau souverain des Français.

Le roi précédent, le bon roi Louis XII, et son épouse Anne de Bretagne étaient décédés sans héritier mâle. Le mari de leur fille la princesse Claude, qui était de surcroît son plus proche parent, devint roi de France. Il avait vingt ans.

L'éducation que lui avait donnée sa mère, Louise de Savoie, en fit un prince accompli, artiste, brave, adroit aux armes, généreux, courtois et franc. Mais il avait surtout cet avantage qui plaît tant et vous fait juger favorablement : la bonne mine.

La famille royale, qui n'était guère composée que de dames, vivait dans une adoration perpétuelle et entretenait soigneusement sa légende. Sa sœur, Marguerite de Valois, qu'on appelait la Perle des Valois, ne manquait jamais une occasion de faire applaudir celui que Louise appelait « mon César ». Dans les bois de Chambord, racontait-elle, lorsque cet endroit n'était encore qu'un rendez-vous de chasse, un jour François Ier forçait une biche... Il avait eu soin d'emmener avec lui un chevalier allemand qu'il soupçonnait fort d'être chargé de l'assassiner, sur les ordres de Charles Quint. Au plus profond du hallier, le roi mit pied à terre et, tirant négligemment son épée, en fit admirer la trempe à son compagnon.

— Comte, lui dit-il, ne croyez-vous pas que celui qui voudrait m'ôter la vie, s'il connaissait mon cœur, mon bras et mon épée, voudrait y regarder à deux fois ? Eh bien, cependant, je le tiendrais pour lâche si, se trouvant seul avec moi, il se sentait retenu par la peur.

— Mon Dieu ! s'écria le comte allemand. Qui pourrait vouloir vous tuer, sire ? La seule pensée d'une telle action serait un crime affreux.

François Ier, véritable colosse et duelliste remarquable, rengaina son épée dans le fourreau. Le lendemain, l'Allemand quittait la France.

— Vous m'engagiez à le chasser, dit le roi à ses amis, voyez... il s'est chassé lui-même.

Mais le Roi-chevalier dut se mesurer avec un autre adversaire, qui, s'il ne payait pas de mine, était un fieffé renard. Charles Quint, roi de toutes les Espagnes et de l'Amérique, empereur des Romains, quoique petit homme minable, possédait ces immenses territoires « où le soleil ne se couchait jamais ». Toujours malade, le cou entre les épaules, les yeux baissés, la parole rare, il avait l'air d'un gnome avec ses quatre poils au menton, en face du magnifique « César » de Louise de Savoie.

Le maître de la moitié du monde ressemblait en réalité à Louis XI : vêtu de noir où tranchait le flamboiement du collier de la Toison d'Or, il tissait, du fin fond de sa forteresse espagnole, le plus beau filet d'intrigues que l'Aragne aurait pu rêver.

Contre cette formidable et silencieuse puissance, l'épée du Roi-chevalier se brisera comme par enchantement. Après la défaite de Pavie, François Ier, tout effaré, sera donc fait prisonnier.

Quand on eut bien négocié la paix et échangé de part et d'autre de trop belles promesses, l'Europe put respirer librement. Tant et si bien, qu'au bout de l'an, les habitants de Gand se révoltèrent contre l'Empereur, leur suzerain.

François aurait pu – et nul ne songera jamais à le lui reprocher – en profiter pour se mêler de ces affaires et jouer là un bon tour à l'ombrageux espagnol. Chevaleresque(38), il ne le fit pas et s'occupa de construire Chambord.

Alors Charles Quint, bien embarrassé pour gagner la Flandre et y mettre de l'ordre, car la route de la mer est gardée par les Anglais, demande, sans y croire, la permission de traverser la France. Et le Roi-chevalier accepte le plus gracieusement du monde. Plus même, il donne des ordres pour que ses sujets, en grande tenue, fassent à l'Empereur une belle démonstration d'hospitalité française. Il ne demande rien pour le prix du passage et offre par surcroît de donner, en gage de sa bonne foi, des otages.

Comme le dit Brantôme, qui fut un grand chroniqueur de ce temps :

« Le dit Seigneur n'eût pu faire de choses petites. »

Et en grand seigneur, François Ier de France ouvre à deux battants les portes du royaume. Le plus gêné des deux est sans contredit l'Empereur. Tout le long du chemin, il regarde la France défilier. De sous ses yeux baissés il enregistre la nouvelle richesse du commerce français, il admire, il félicite. Il se déride enfin et arrive sur les bords de la Loire dans la meilleure humeur. Pourtant, il a de la sinusite et respire à grand peine. D'aucuns pensent que c'est la seule raison pour laquelle il a daigné desserrer les lèvres... Et même, on l'a vu sourire ! C'est un instant historique !

Après les difficultés de trésorerie du début du règne, maintenant la France donne envie. La bataille de Pavie et son emprisonnement à

Madrid avaient fait comprendre au roi, assagi par l'âge, que tout n'est pas que chevauchées et fêtes somptueuses. Il lui vient un sentiment de la nécessité de l'ordre, de l'application et de l'économie dans le gouvernement de l'État.

Le bon roi Louis XII n'avait jamais osé prélever de gros impôts et le nouveau souverain ne pourrait être entièrement responsable des caisses vides du royaume.

À présent, le commerce fait, lui aussi, sa renaissance. Jacques Cartier a jeté les bases d'un empire en Amérique du Nord et l'administration française prend forme. Le nouvel idéal chevaleresque trouve des échos dans la vie quotidienne. Les gens ont envie de montrer au monde la plus belle France. Personne ne joue la comédie en accueillant de son mieux Charles Quint, ainsi que le roi l'a bien recommandé. Les fêtes ont un caractère de naturelle et religieuse gaieté. Le cri national de « Noël, Noël », qui suit l'Empereur depuis la frontière jusqu'à Chambord, exprime bien cette joie et cette espérance de paix.

Le sombre Empereur découvre un pays que ses espions lui avaient mal décrit. Et sous son front baissé, il calcule... Les vêtements surtout, comparés à ceux des Espagnols, ont une richesse et une gaieté qui offusquent presque Charles Quint. Ainsi, ce chevalier qui s'avance, pesamment recouvert d'un manteau d'orfèvrerie, sur un destrier caparaçonné d'acier niellé ! Et cette noble dame ! Elle éblouit le maussade étranger avec sa robe de drap d'or étincelante de pierreries que l'on sait maintenant tailler. Devant elle, un page caracole sur un petit roussin pareil à celui de Bayard. L'enfant porte fièrement l'aigrette de plumes et la hongrelaine de drap écarlate.

Parmi les délégations de la ville, voici les petits bourgeois, le drapier, l'épicier avec sa casaque de satin perse, l'échevin en robe de velours... Partout, on expose les tapisseries, les draperies, les chefs-d'œuvre des compagnons. Les émailleurs, que François Ier protège particulièrement, font assaut de réussite et aux haltes, on sert à l'Empereur des repas délicieux dans les plats du fameux Bernard Palissy, que l'on transporte avec soin.

C'est la grande parade de la France et la révélation du génie de ses petites gens : Palissy n'était qu'un arpenteur. Ramuz, le grand maître du collège de France, fut un charbonnier et Josquin des Prez⁽³⁹⁾, un enfant de chœur. Et au milieu de ce cortège qui mêle gaiement le talent, le plaisir et la science, Charles Quint arrive à Chambord, que l'on va inaugurer.

Il se sent pris d'une sorte d'ivresse, ébloui par le bruit retentissant des armes, le parfum des dames, et la douce harmonie de l'épinette royale, modulant les cantilènes de Josquin des Prez, où se retrouvent les mélodies populaires entendues depuis la frontière.

Oui, depuis la frontière, l'accueil des Français, hier ses ennemis, a dépassé tout ce que Charles Quint pouvait imaginer. Et l'Empereur se demande s'il a la berlue...

Dans une pompe, une allégresse inimaginable, on fait d'abord une entrée nocturne à Amboise, lieu d'étape avant Chambord, où les ouvriers travaillaient encore jour et nuit. On a pénétré jusqu'au milieu du château par la tour Hurtault. L'escalier, large comme une route, est à tel point illuminé qu'on y voit aussi clair qu'à la campagne en plein midi... Voilà qui change des sombres forteresses espagnoles où l'Empereur avait enfermé François et ses fils !

Mais hélas, dans le zèle des organisateurs, on a placé des flambeaux si près des magnifiques tapisseries des murs, que le feu y prend tout à coup. C'est un beau désordre ! Au milieu d'une fumée épaisse et âcre, les gens courent comme des moutons affolés et l'Empereur manque d'être étouffé.

Cette fumigation intempestive ayant peut-être amélioré l'état de sa sinusite, l'Empereur demande la grâce des coupables. Mais tout fortuit que soit cet incident, il ne laisse pas que de jeter quelques nuages sur le front de l'Empereur.

« Ces Français en font trop », se dit-il, jugeant des autres par lui-même et chaque nouveau pas lui semble une imprudence grave. Il voit des menaces ou des craintes partout.

« Comment lui faire comprendre le sens du mot « bonheur », réfléchit le Roi-chevalier.

Or, plus d'un, dans l'entourage de François, n'approuve guère sa bonne foi et son ingénuité. Personne n'ose le montrer, car le Roi l'a dit : « Tel est mon plaisir ».

Comme Diogène, dans son tonneau, tint jadis tête à Alexandre, un pauvre homme contrefait, douloureux, se moque enfin de la candeur royale. C'est Triboulet, le bouffon de la Cour.

De son vrai nom Feurial, le surnom qu'on lui a donné vient du latin « Tribulus », que l'on peut traduire par souffre-douleur. Louis XII l'avait arraché, bébé, des mains d'enfants qui le martyrisaient, il le légua, tel un meuble, à son successeur.

Le bouffon est vraiment une sorte de monstre : laid, bossu devant et derrière, jambes torses, un nez énorme surgissant d'une barbe broussailleuse, les yeux ronds, saillant sous un front étroit... et creux ! Il est aussi désavantagé intellectuellement que physiquement. L'ère des fous savants est terminée depuis longtemps et Triboulet paraît bien incapable d'idées sérieuses. Personne ne le lui demande, d'ailleurs. Mais sa gaieté, un certain bon sens et un toupet énorme justifient bien son emploi.

Comme les idiots des villages, les fous passent pour être protégés de Dieu et porter bonheur. Une cour ne saurait encore s'en passer ! Ainsi que ses pareils, Triboulet porte la livrée de sa charge. C'est, en vérité, une charge, et bien payée : bonnet pointu – *le coqueluchon* – à longues oreilles et crête de papier, marotte au poing et cartes à la main, des grelots aux découpures de son surcot, une mignonne épée de bois dorée au côté. Il entre le premier dans la chambre du roi, il le traite de « cousin » et se permet les pires insolences.

En tous cas, il ne manque pas de sens politique et ce jour-là, l'entourage de François Ier n'a pas envie de rire : s'approchant du roi, il lui montre un cahier qu'il appelle le « Journal des Fous » et sur lequel il inscrit le nom de ceux qu'il juge encore plus fous que lui. Le roi, prié d'y jeter un coup d'œil, trouve sur la liste le nom de Charles Quint.

— Ah ! Ah ! fait le monarque intrigué. Quand as-tu eu le front de marquer sur ton journal le nom de mon impérial frère ?

Il faut dire que la reine Éléonore, deuxième femme de François Ier depuis la mort de la reine Claude, est la propre sœur de Charles Quint. Cette princesse, veuve du roi de Portugal, très disgraciée par la nature, elle aussi, a été affligée d'un corps immense et de jambes minuscules. Comme Charles Quint, elle affiche une humeur morose, peu en rapport avec l'amabilité de son nouvel époux. Mais retrouvons notre fou...

Triboulet cligne de l'œil au roi :

— J'ai marqué son nom le jour où j'ai appris qu'il avait mis le pied sur le territoire de France.

— Ah ! Ah ! s'esclaffe le souverain. Mais si je le laisse passer, que diras-tu ?

— En ce cas, mon cousin, j'effacerai son nom et je mettrai le vôtre.

Les courtisans, qui se regardent, se souviennent qu'avant la bataille de Pavie, il avait donné un semblable avertissement : assistant au Conseil, il s'était mêlé aux débats.

— Vous croyez, messeigneurs, avoir la sagesse en partage ? Vous vous trompez étrangement, car vous avez oublié le point principal.

— Lequel ? a demandé le roi.

— C'est bien simple. Vous cherchez les moyens d'entrer en Italie. Mais vous n'avez pas prévu ceux d'en sortir.

La duchesse d'Étampes, belle dame de l'entourage du roi, partage aujourd'hui l'avis de Triboulet sur ce voyage de l'Empereur. François ne peut résister au plaisir de le faire savoir à l'Espagnol.

— Voyez-vous, mon frère, cette belle dame ? lui dit-il. Elle est d'avis que je ne vous laisse point sortir de France que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid qui me fit si grand tort.

Charles Quint, qui n'apprécie pas les plaisanteries, surtout à ses

dépens, répond froidement :

— Eh bien, si l'avis est bon, il faut le suivre !

Le Roi-chevalier se trouve un peu lourdaud à son tour. Doit-il faire passer la dame pour une sotte ? Quel dilemme pour un chevalier !

Charles Quint cherchera encore à augmenter son avantage dans ce duel de bonnes manières. Au moment de passer à table, la duchesse, ainsi qu'il est d'usage, lui présente une serviette de toile fine pour s'essuyer les mains après qu'on lui a présenté le rince-doigts.

Un tintement retentit sur les dalles. C'est un magnifique diamant, glissé des mains impériales. La duchesse se baisse pour le ramasser et le tend, avec une révérence, à l'auguste invité.

— Duchesse, fait celui-ci, avec toute la galanterie espagnole, cette bague vous appartient désormais. Elle est entre de trop belles mains pour que j'ose la reprendre...

Mais grâce au château de Chambord, François Ier marque, à son tour, un point nouveau vis-à-vis de l'Empereur. Un point d'exclamation.

L'exclamation médusée du plus grand souverain d'Europe devant le plus colossal des palais. Éberlué, l'Empereur ne peut se rassasier de ce décor enchanté. Comme il se sent peu de chose, malgré la Toison d'Or, devant les proportions monumentales de ce cadre triomphal !

Il pénètre dans l'édifice flambant neuf. Il monte l'escalier ajouré. La double circonvolution lui permet d'admirer tour à tour la richesse de la décoration, la hauteur vertigineuse des plafonds, la hardiesse des caissons et la pureté des voûtes. Aux murs, c'est une débauche d'ornements, d'emblèmes et d'initiales...



Grâce au château de Chambord, François Ier marque un point nouveau vis-à-vis de l'empereur.

On ne lui épargne rien... jusqu'au toit du « donjon ». Il monte perdre ses yeux dans la forêt des clochetons, des flèches, des lucarnes, des tourelles de hautes cheminées, des fleurs de lys de pierre, dominant les balustrades ajourées.

— C'est un abrégé de ce que peut effectuer l'industrie humaine ! s'exclame-t-il enfin, épuisé par tant de beautés.

Et comme, dans ses maigres bagages, il n'a rien à montrer à des hôtes aussi fastueux, à la première occasion, il fait dédaigneusement savoir au roi, qu'après tout, il n'est pas n'importe qui. Sur le livre d'or d'une abbaye, qu'ils visitent au départ de Chambord, il aligne sous sa signature la longue suite de ses titres et en remplit la vaste page.

Le roi de France écrit alors ces simples mots :

« *François, seigneur de Vanves* »

Et sans qu'on ait jamais discuté de politique – mais les silences parlent d'eux-mêmes – Charles Quint poursuit sa route vers les Pays-Bas. Quand on l'a conduit jusqu'à sa frontière, les sourires disparaissent. Les Français attendent, le cœur battant, un hommage, un remerciement, une compensation à cette occasion perdue pour les intérêts de la France. Hélas !

La gloire de François Ier, n'aura pas été salie par un manquement au principe sacré de l'hospitalité, mais la fantaisie française a été ressentie comme un camouflet par sa Majesté Catholique souveraine du monde. Il met trente mois à trouver son remerciement.

La guerre éclate le 4 juillet 1541. François Ier pourra dire, encore une fois, sans mentir : « *J'ai tout perdu, fors l'honneur* ».



IX

CHAUMONT

Trois petits tours



TOUT BIEN CONSIDÉRÉ, l'âge de la Renaissance fut le plus superstitieux de tous et celui où la superstition servit le mieux la politique et les passions. Par comparaison, il semble que l'on ait calomnié le Moyen Âge, beaucoup plus croyant mais, en somme, bien moins crédule, quoiqu'on dise...

À la Cour des Valois, la sorcellerie faisait fureur. La reine Catherine, italienne et superstitieuse plus encore que ses contemporains, s'entourait de devins et d'astrologues, véritables conseillers secrets de sa politique et qu'elle craignait énormément. Aussi, lorsqu'elle se vit veuve et mère d'un roi de dix ans, fit-elle appel en premier lieu à un tireur d'horoscope.

Dans chacune de ses demeures, elle prit soin de faire aménager une chambre bien isolée, de préférence haute, pour que ses mages puissent, en toute tranquillité, y monter des instruments astronomiques, consulter les astres sur les problèmes de l'heure et s'adonner à toutes les pratiques de leur art. Car les astrologues – en ce temps-là, on les appelait les astronomes – avaient bien d'autres tours dans leurs sacs pour faire œuvre de magie divinatoire ou de sorcellerie à grand spectacle... Leurs clients n'en demandaient pas moins, du reste, même s'ils n'étaient pas très rassurés.

Le feu roi Henri II avait lui-même entendu parler d'un homme tout à fait extraordinaire dans sa spécialité.

Mandé à Amboise en l'an de grâce 1556, ce mage renommé fit une profonde impression sur la famille royale et le Roi le chargea de présents lorsqu'il repartit à Salon-de-Provence, désormais assuré de

l'amitié des Valois.

Ce fameux Nostradamus était en réalité un fort habile homme. On le disait juif converti, ce qui lui conférait une certaine auréole de mystère. Mais son nom, Michel de Nostradamus, latinisé ainsi qu'il était d'usage, inspirait confiance.

Son père, notaire provençal, descendait d'un médecin du bon Roy René, initié dans les pratiques cabalistiques. Un peu médecin lui aussi, très psychologue et savant remarquable, bien qu'un peu « farceur », il affichait une bonhomie toute méridionale. L'aspect sympathique du personnage fermait ainsi la bouche aux curieux, désarmés par sa gentillesse et la justesse de ses révélations. Extrêmement prudent, il se défendait d'être sorcier et forçait la confiance de ses clients, en appuyant sur le côté astronomique et poétique de ses talents de double vue.

« Mage « blanc », il ne faisait jamais appel au Diable et son âme restait pure, assurait-on. Une bonne âme, même, car son péché mignon, qu'il confessait volontiers, était la gourmandise. Son violon d'Ingres, si l'on peut dire, résidait en une connaissance universelle de la confiture et des desserts à travers les âges.

Il a laissé, outre ses prédictions réunies sous le nom de *Centuries*, un *Traité des Marmelades* qui nous met encore l'eau à la bouche. Cet expert en confitures professait surtout une véritable passion pour les pâtes de fruits.

Catherine de Médicis, que le problème de la silhouette ne tracassait pas, était une reine gourmande et la reine des gourmandes. Aussi Michel de Nostradamus, loin de sentir le soufre, offrit à la Reine, charmée, tout un assortiment de desserts particulièrement appétissants.

Il voulait profiter de son premier voyage en Touraine pour se documenter sur des recettes dont il avait entendu parler. Peut-être la Reine, un bec fin elle aussi, voudrait-elle le renseigner sur cette formule de « cotignac » et d'« azérole », merveilleuse gelée couleur de rose, dont il se régala à l'avance ?

Car pour Nostradamus, le plaisir des yeux précédait les joies du palais. Et, ravissement suprême pour les Dames de la cour, il pourrait également, si on l'en priait, conseiller pour la splendeur du teint quelques-unes de ses pâtes de fruits spécialement préparées. Car ses mixtures, eaux de senteurs, onguents, fards, teintures et masques de beauté, étaient ainsi non seulement à usage cosmétique, mais sans danger, puisque essentiellement comestibles.

Le parfumeur-gantier de la Reine à Paris, le fameux René, fabriquait lui-même des parfums et des pommades qui pouvaient le plus souvent faire office de poisons. L'art de Nostradamus parut donc tout à fait nouveau et plus sympathique.

Lors de ce séjour à Amboise, l'astronome-gastronome avait eu vent de la présence à Chinon d'un autre charmant bonhomme, l'excellent François Rabelais, immortel médecin-auteur de *Pantagruel* et occasionnellement curé de Saint-Maur ou de Meudon.

Devant une pinte du joyeux cru de Touraine, les deux compères se mirent à philosopher sur la condition humaine et les effets de la compote sur le teint des demoiselles. Rabelais en avalait de travers, tellement il riait.

— Et moi, s'étranglait-il, je vous tiens pour un charlatan !

Le Mage de Salon, qui avait fait sa médecine à Montpellier, comme Rabelais lui-même, se défendit avec une emphase toute méridionale.

— Vous me ferez passer pour tout ce que vous voudrez, rétorqua-t-il. Mais vous ne pourriez pas disconvenir que je suis un sage. Je peux même me dire très heureux que l'on prise si fort mes rêveries. Le Roi m'a donné deux cents écus d'or...

— C'est un fort beau présent, approuva Rabelais, qui leva son verre. Le roi François ne m'en offrit jamais autant !

— Mais vous, à quoi occupez-vous présentement votre temps, s'enquit à son tour Nostradamus.

Rabelais eut une moue faussement modeste :

— À écrire mes satires comiques.

— Bel emploi pour un chanoine ! s'étonna le Provençal.

— Peuh ! fit maître François en reniflant. Ne vaut-il pas mieux composer un *Gargantua* que de faire enrager son évêque et dilapider l'argent des pauvres en une vie désordonnée, comme la plupart des chanoines ? Parlez-moi de ces prophéties que vous avez publiées.

Nostradamus avait gardé longtemps ses fameuses *Centuries* sans oser les divulguer, de crainte que cette nouveauté ne lui suscite des médisances et des calomnies dangereuses. Finalement, comme il était excellent commerçant, il jugea qu'il pouvait enfin les répandre sans crainte et avec un intéressant profit.

Le premier recueil eut un succès extraordinaire. Non seulement en Provence, mais à l'étranger ! Tous voulaient le lire. Tous le lurent. Mais presque personne n'y comprit grand-chose. On n'en eut que plus d'admiration : les prophéties ne peuvent être déchiffrées comme un texte ordinaire ! Il ne faut pas que de telles choses soient vulgairement profanées et la révélation doit venir aux seuls êtres dont la sagacité a percé les énigmes.

Aussi, de tous les coins de la Provence, de la France et de l'Europe, venait-on contempler cet « être privilégié » et demander au Mage de Salon des renseignements sur l'avenir.

La visite au roi Henri II fut donc sa consécration. Et la reine Catherine, lorsqu'elle se vit veuve, relisait sans cesse le quatrain des *Centuries* que Nostradamus lui avait spécialement désigné :

*Le lion jeune le vieux surmontera
En champ bellique par un singulier duel
Dans cage d'or les yeux crèvera
Deux classes l'une, pour mourir mort cruelle.*

Quatre ans après cette prédiction, Henri II fut tué par un jeune chevalier en duel – combat singulier – les yeux crevés sous son casque d'or.

Le Mage refit donc, en 1560, le voyage de Salon, jusqu'à la Touraine. Sa première visite aurait été bien sûr pour maître Rabelais, mais le joyeux bonhomme était mort l'année précédente.

Nostradamus trouva rapidement un nouveau compagnon. C'était le bouffon de la cour, pas si fou que cela car, entrepreneur de transports avisé, il avait reçu du feu roi la concession des Postes et Voitures de relais. Provençal comme Nostradamus, puisque d'Avignon, il était accouru pour embrasser un compatriote.

Brusquet, plus sage que ceux qu'il divertissait en qualité de bouffon, lançait des boutades pleines de sel et d'à-propos.

Il était entré dans la vie de Henri II alors que celui-ci, encore dauphin, guerroyait en Provence. Voyant qu'on allait procéder à une exécution, le prince s'était renseigné : on lui dit que Brusquet, se faisant passer pour médecin, avait fait périr plusieurs soldats des suites de ses traitements fantaisistes.

— Hé bien, reprocha le prince à Brusquet, qui le regardait en souriant. Tu n'as pas l'air d'avoir bien honte !

— Vaï ! fit le Provençal. Ceux dont on me reproche le trépas devraient au contraire, à cette heure, me remercier et vous aussi !

— Par Dieu ! s'exclama Henri scandalisé. Aurais-tu le front de me dire pourquoi ?

Brusquet cligna de l'œil.

— Là où ils sont, ils n'attraperont plus jamais la fièvre. De plus, ces soldats, votre ennemi ne pourra pas se vanter de les avoir tués pour sa plus grande gloire.

Le prince, pourtant toujours morose, fut si éberlué par ce toupet monumental qu'il gracia l'escroc déluré et l'attacha à son service pour le distraire. Brusquet y réussit parfaitement.

— La Reine, lui dit Nostradamus, a ordonné d'installer une chambre spécialement pour la divination dans son château de Chaumont. Elle viendra m'y rejoindre sous peu, car elle est inquiète, très inquiète...

— Hé bien, dit Brusquet, puisant derechef dans le pichet de vin de Vouvray. Si les soucis et les troubles de conscience coupent d'ordinaire l'appétit, la Reine-mère, à ce que j'ai vu, n'a pas mauvaise mine. J'ai ouï dire qu'elle a trouvé beaucoup de consolation dans les préparations d'un artiste de la cuisine...

— Tiens, tiens, dit le Mage provençal. Un pâtissier ?

— Justement, mon compère, et non des moindres. C'est le signor Frangipani. Il paraît qu'il est d'une estimable famille de Rome. Son secret réside dans l'invention d'un pâté sucré renfermant une crème épaisse au sucre et au lait avec pistaches et pignons hachés menus, de l'orange et du citron délayant des amandes douces émondées finement. Son « talmonier »⁽⁴⁰⁾ de Pithiviers, remarquable bien que huguenot⁽⁴¹⁾, la fournissait jusqu'à présent de pâtes aux amandes. Il paraît qu'il n'a qu'à bien se tenir maintenant !...

La Reine arriva au château de Chaumont à la tombée de la nuit.

Construit sur la colline la plus élevée du village, le solide édifice *« encadre ce large sommet avec ses hautes murailles et ses mornes tours... des arbres noirs et touffus entourent de tous côtés cet ancien manoir et de loin ressemblent à des plumes qui environnent un chapeau »*. Ainsi le décrira plus tard Alfred de Vigny dans son roman *Cinq Mars*.

Au quinzième siècle, Pierre d'Amboise, chef de cette puissante famille, en était le propriétaire. À la suite d'une grave querelle avec Louis XI, le domaine lui fut confisqué et le château rasé. Quand il fut pardonné il obtint l'autorisation de reconstruire l'édifice... en partie aux frais du Roi-aragne ! Les travaux furent poursuivis ensuite par son petit-fils, le frère du fameux cardinal d'Amboise, ami de Louis XII.

Puis, après des procès auxquels semblaient voués ces lieux, Chaumont passa dans l'apanage d'une dame. Cette seigneuresse de La Rochefoucauld le vendit à Catherine de Médicis, qui n'en avait d'usage que pour les besoins d'un procès à faire à Diane de Poitiers, dès que l'occasion s'en présenterait.

À la mort de Henri II, l'occasion se présenta. Catherine, que le roi avait épousée pour raison d'État, en voulait naturellement à la Grande Sénéchale, la si belle Diane de Poitiers. Cette femme extraordinaire, que le roi aimait tant, avait reçu force bijoux et domaines, dont Chenonceaux.

Dès qu'elle fut veuve, la Reine la fit restituer à la couronne tous ses bijoux, dont elle connaissait l'inventaire exact. Ensuite, elle s'occupa de récupérer pour son propre compte, le splendide château de Chenonceaux. Par suprême habileté – ou coquetterie –, elle inventa d'offrir Chaumont à Diane, se contentant d'accepter Chenonceaux, pour débarrasser la duchesse d'une propriété qui ferait, en quelque sorte, double usage.

Ainsi fut fait, avec des pleurs et des grincements de dents. Mais tant que dureraient les transactions, le château de Chaumont, inhabité, conviendrait idéalement pour une séance avec le kabbaliste de Salon-

Dans la chambre haute de la tour Saint-Nicolas, surplombant la Loire, l'astrologue a soigneusement préparé sa mise en scène. Tout y est, dans ce traditionnel décor : cornues et animaux effrayants, demi-ombre angoissante, clarté vacillante de chandelles dégoulinantes. Le parfum entêtant d'une cassolette orientale monte, destiné à chasser les démons maléfiques comme à faire tourner la tête aux témoins trop sceptiques.

Un chat noir dort près d'un crâne fraîchement déterré et, sur le dossier d'une chaise, une chouette donne, à son corps défendant (la pauvre bête !), la touche finale à cet inquiétant décor de sorcellerie.

Le jour finissant laisse glisser une lumière vineuse au travers des carreaux sales. Catherine a un mouvement de recul en franchissant le seuil, après qu'elle a poussé la porte grinçante.

Le vent se plaint sous les toits. L'homme, vêtu de sa longue robe noire, se dresse devant la reine en voiles de deuil. Il porte sur sa tête un béret drapé à trois pointes. À sa main gauche, une bague étrange jette mille feux à la lueur du foyer où se consume l'encens d'Arabie.

— Ainsi, Madame, vous désirez connaître l'avenir. Vous ne le regretterez pas ?

— Non, fait la Reine, la gorge serrée. C'est pour cela que je vous ai fait venir.

— Bien, dit le Mage. Mais si je révèle des calamités affreuses, je risque d'encourir les suites de votre royal courroux...

— Non, répète la Reine. J'ai confiance en vous, Messire de Nostre-Dame. Ayez confiance en moi.

— Je le sais, dit le Mage. Mais je *devais* vous le demander.

Il a posé sa main sur une mappemonde bizarre, faite de cercles enchevêtrés : un astrolabe.

— Vous avez établi l'horoscope de mes quatre fils, reprend la Reine. Mon autre astrologue, Ruggieri, s'y est penché aussi. Pour chacun de vous la réponse du ciel a été terrible...

Sa voix se brise. Nostradamus enchaîne :

— ... deux d'entre eux doivent périr de mort violente. Tous mourront jeunes et dans le sang. Aucun ne laissera d'héritier.

— Tous quatre porteront-ils la couronne ? insiste la Reine.

Nostradamus acquiesce(42). Catherine éperdue se mord les lèvres. Le Mage la regarde avec bonté. On dirait qu'il a pitié de la reine.

— Vous voulez savoir comment il se peut que vos quatre fils se succèdent les uns aux autres sur le trône de France ?

— Je le veux toujours, affirme la Reine.

— Je puis vous dire que si vous choisissez de le savoir maintenant, vous serez obligée de vivre assez longtemps pour les pleurer les uns après les autres.

Catherine laisse glisser sur sa belle main blanche un pan de voile. Elle reste un instant à considérer la transparence de l'étoffe.

— Qu'importe, dit-elle. Un mage, en Italie, a prédit à la petite duchesse sans importance que je fus, qu'elle deviendrait Reine. Je dois payer le prix... Ma vie ne peut racheter celle de mes enfants, n'est-ce pas ?

— Hélas ! soupire Nostradamus.

— Eh bien, allons-y. Combien de temps ma lignée régnera-t-elle ?

— Approchez, ordonne le Mage.

Sur le sol il trace un cercle magique au moyen d'une croix bénite et carbonisée.

Dans l'intérieur du cercle, il pose une lampe éteinte, le crâne humain, qui semble rire, le chat, sur lequel il effectue quelques passes magnétiques et qui se raidit, révolté.

Puis il va dans un coin de la pièce, qui s'assombrit d'instant en instant. Là-haut, dans l'entre-plafond, un rat court sur les poutres. Nostradamus a rapporté un large miroir d'acier poli, recouvert d'un linceul. Il ôte le linge, le replie selon un rite compliqué et pose le miroir au centre du cercle. La lune, qui s'est levée, paraît à la fenêtre, et un rayon tombe sur le cercle, tout près du miroir.

— Je vais prier, dit le Mage, pour que Notre-Seigneur considère mon intention comme pure. Madame, tournez le dos à la lune et regardez ce cercle, tandis que vous répéterez après moi ces mots que je vais dire, si vous voulez bien.

— Je le veux, murmura la Reine.

Voici que d'étranges fumées blanches circulent sur le sol et font comme une couronne de vapeur au cercle enchanté.

Nostradamus appelle l'ange Anaël et Catherine répète après lui... Au nom du Père...

Maintenant, on dirait que le chat craque et s'enflamme. Une clarté dansante en jaillit et saute sur le crâne humain, entre les orbites vides, ressort par la bouche horrible, puis se pose sur la lampe soudainement allumée, à l'instant même où le rayon de lune a frappé le miroir, qui flamboie.

Le cercle de vapeur tournoie, le miroir grandit. Il monte, il se creuse, il s'élargit, il devient profond, béant... S'ouvre un abîme insondable !... Et voici que du fond du néant, une silhouette a surgi.

— Chacune des apparitions fera autant de tours qu'elle aura d'années à régner, murmure Nostradamus.

Une apparition s'approche. D'un pas léger, dansant, elle remonte le

vide... Son pourpoint de satin blanc est maintenant visible. Sa tête est un peu penchée du côté de l'oreille malade. C'est François II, le fils aîné. Il marche, tourne, il revient.

— Un tour, s'entend dire Catherine.

Aïe... Il a déjà disparu. La Reine, pétrifiée, sent comme un énorme vide se creuser en elle aussi. Nostradamus lui pose la main sur l'épaule.

Mais là-bas, dans le fond de cet abîme sans nom, un petit personnage remonte les invisibles degrés. Le jeune Charles est vêtu de velours noir et son visage joufflu en paraît plus enfantin encore. À ce premier tour, il porte une fraise qui fait comme une tache de lumière dans ce monde sans couleur. La Reine compte les tours : cinq, six, sept. Ah ! quelle joie... huit. Mon Dieu ! Encore. Neuf ! Il a changé plusieurs fois d'habit. Dix, onze... Il a de la barbe. Douze, il ralentit sa marche. Trei... ze. Quator... ze. Oh ! il s'affaisse et disparaît brusquement dans un gouffre.

Catherine ne sent plus ses jambes, ne sent que la main du Mage qui lui presse l'épaule.

De l'insondable, une autre créature monte. C'est un homme. Paré comme une femme ! Les bijoux étincellent. Henri a un sourire de chat sous sa moustache fine, dans une barbe pointue. Une courte cape volette, tandis qu'il vire. Une fois, deux fois. Son extraordinaire périple a l'air de durer – Dieu soit loué – Il a pirouetté dix fois, onze fois. Son costume bouffant est grotesque. Il en est pathétique. Catherine compte quatorze. Compte toujours. Quin... Hé ! même pas quinze tours. Clac ! comme un pantin dont on a coupé la ficelle, à son tour, il tombe !

Mais... dans ce puits vertigineux, qui se voile maintenant, quelqu'un a surgi.

La Reine cherche à mieux distinguer.

— Vous voyez mal, parce que vous serez morte aussi.

— Mais alors ? chuchote la Reine.

— Celui-là n'est pas de votre sang, fait la voix tranquille.

— Qui ?

— Regardez.

Le visage apparaît. Un nez busqué dans un visage buriné. On dirait... on dirait... Oui. Il ressemble à Antoine de Bourbon. C'est Henri de Bourbon, le fils du roi de Navarre ! Le brouillard a maintenant envahi le gouffre, mais la Reine regarde, hypnotisée... Au vingt et unième tour, le fil casse et telle une marionnette, Henri de Navarre a basculé lui aussi, tandis qu'un enfant apparaît. Ses cheveux longs dansent autour de lui et il est aussi ténu qu'un phantasme. Il a tourné si longtemps que la Reine, épuisée, ne se souvient plus de ce qu'elle est en train de compter. Peut-être trente-sept ou trente-huit

tours...

La Reine a fermé les yeux. Quand elle les rouvre, le brouillard a définitivement voilé le miroir magique, elle ne sait pas depuis combien de temps. La lune a disparu de la fenêtre, le chat s'est réveillé. La chouette la considère de son œil glauque. Le vent pleure dans les combles...

Catherine ne remettra plus jamais les pieds à Chaumont, mais toute sa vie désormais sera hantée, dirigée par le souvenir de la nuit magique.



X

BLOIS

Quand on conspire... ou le secret de Margot...



LE 20 FÉVRIER 1560, un grand bal masqué se tenait au château de Blois à l'occasion de la Mi-Carême.

Dans la vaste salle seigneuriale des anciens comtes de Blois(43), le jeune roi François II bâillait, le regard fixe et la mâchoire pendante. Des paupières lourdes sur des yeux larmoyants et un visage bouffi et luisant lui donnaient perpétuellement l'air mal réveillé. Près de lui, souriait, avec sa grâce habituelle, la reine Marie Stuart, superbe et rousse, blanche et rose, saine et fraîche comme une fleur de mai, ignorant résolument l'ennui affiché par son royal époux.

Si le Roi regardait sans voir, de l'autre côté de lui par rapport à Marie Stuart, la Reine-mère Catherine de Médicis voyait tout et ne regardait personne. Rien n'échappait à ses yeux apparemment distraits, ni à ses oreilles indifférentes. Impassible, mais gracieuse à chacun, forte femme moralement et physiquement, elle était encore en beauté, malgré les voiles noirs de son costume de veuve.

Elle promenait ses regards altiers par-dessus la foule, contemplant les fleurs de lys des lambris et des plafonds ou les tapisseries réchauffant les murs de briques(44), sans cesser d'épier François II, son fils aîné, dont l'aspect minable lui brisait le cœur... Les autres enfants royaux, déjà rompus à l'étiquette, se tenaient près d'elle, bien sages, et s'amusaient du spectacle.

Catherine se sentait pleine d'orgueil à la pensée de ses nombreux enfants si longtemps espérés et enfin survenus ! Comme disait le feu roi Henri II :

— On n'a jamais trop de fils pour assurer sa couronne, Madame.

Sa fille aînée Élisabeth venait d'épouser, à 14 ans, le vieux roi d'Espagne Philippe, fils de Charles Quint, déjà trois fois veuf et, si elle ne menait pas une vie bien réjouissante, au moins n'essuyait-elle plus les rebuffades de Marie Stuart, avec laquelle elle se disputait toujours.

— Moi, avait dit une fois l'Écossaise, je suis fille de princesse et toi, tu n'as pour mère qu'une fille de marchands !

Les Médicis, puissants banquiers enrichis, dont la famille comptait plusieurs papes, ne valaient-ils pas les Stuarts besogneux, au trône mal assuré ? Et la reine d'Écosse, mère de Marie Stuart, née princesse de Lorraine, n'était-elle pas la sœur de ces Guises, loups affamés, guettant comme une proie le royaume de France.

Les Guises, protégés par Diane de Poitiers, du vivant de Henri II, virent au cours des années, leur importance devenir aussi considérable que leurs prétentions. Ils se disaient héritiers spoliés de Charlemagne, rien de moins ! Enrichie par les dotations et les charges, pourvue d'évêchés, d'abbayes et de fiefs, cette famille représentait depuis l'avènement du petit roi François II un véritable danger pour le trône.

En fait, ils régnaient, les deux chefs de cette encombrante tribu ! Catherine en avait l'échine moite. Mais avec une prudence qui eût ravi Louis XI, elle affectait de n'en avoir cure.

« *Odiata et espettata* »⁽⁴⁵⁾, comme on disait chez les Médicis, une tactique qui finissait toujours par porter ses fruits.

Le Cardinal de Lorraine, escogriffe à grosse moustache, gardait un air perpétuellement furieux. Il n'avait pourtant pas de quoi se plaindre : il était pourvu de huit archevêchés à la fois et non des moindres ! À cette heure, il discutait sans vergogne avec son frère le duc François, vêtu, comme toujours, de cramoisi⁽⁴⁶⁾. Lui aussi avait cheveux, sourcils et barbe hérissés. Une énorme cicatrice sur la moitié droite de la trogne rouge l'avait fait surnommer le Balafré.

Auprès du Balafré se pavanait un gamin d'une dizaine d'années. Le jeune Henri de Guise s'efforçait déjà de copier l'air terrible de son père et bien qu'il fût également vêtu de cramoisi, sa bonne petite figure ne faisait pas peur du tout et ses yeux, étonnamment bleus, étaient ceux d'un ange.

Si Catherine ne les avait pas entendus jacasser derrière elle, elle aurait été prévenue de leur présence en remarquant l'attitude de sa dernière fille : Marguerite, dite Margot, âgée de sept ans et demi, qui s'amusait de bon cœur, tout au bout de la rangée des enfants royaux, subitement se retourna, au mépris de ce protocole qu'elle connaissait pourtant si bien.

Catherine, d'un regard en biais, surveillait la charmante tête ébouriffée. Le visage malicieux de la fillette paraissait attentif, puis intéressé et admiratif. D'un geste, la Reine-mère la fit appeler par

Éléonore de Roye, princesse de Condé et sa première dame d'honneur.

— Pourquoi vous tenez-vous si mal, ma fille, et regardez ce petit paon d'Henri de Guise avec une mine qui ne vous sied pas ?

Marguerite fronça sa bouche de poupée.

— Je ne regardais pas, Madame. J'écoutais seulement.

— Par Dieu, ma fille, en quoi la conversation des messieurs de Guise vous concernait-elle ?

Marguerite eut un joli rire perlé. Elle n'avait que sept ans passés, mais son intelligence précoce et son éducation en faisaient une petite fille très avisée.

— C'est que, Madame, ils parlaient comme à l'accoutumée des affaires du royaume, dit-elle avec suavité.

Catherine, exaspérée, la renvoya à sa place. Margot obéit, après une brève révérence.

L'enfant avait raison : les Guises devenaient par trop envahissants. Un jour allait venir où les Bourbons, princes du sang, laisseraient éclater leur ressentiment. Déjà ces proches parents du roi, surtout Antoine, le beau roi de Navarre, et Louis prince de Condé manifestaient ouvertement leur sympathie aux calvinistes. Au contraire, les Guises, farouches catholiques, prétendaient sauver la France de l'hérésie et le petit roi ne faisait plus un pas sans eux. La situation s'aggravait de jour en jour !

« Tiens, remarqua Margot pour elle-même, le jeune monsieur de Maligny nous quitte. Je le vois se glisser hors de la salle, là-bas. Si ma mère ne me surveillait pas, je regarderais si Henri de Guise est resté sur l'estrade. Suis-je sotte, réfléchit-elle, Maligny appartient à la maison du prince de Condé. Henri ne lui adresse pas la parole. Dommage, ils sont si charmants, tous les deux ! »

Mais on annonçait une pantomime. La reine Marie s'extasia :

— C'est une surprise, sans doute, dit-elle en battant des mains. Moi-même, qui avais tout organisé, je n'étais pas au courant. Savez-vous qui a eu cette idée ? demanda-t-elle au roi, tout en respirant une rose. Messieurs Baïf et du Bellay qui avaient préparé les comédies ne m'en ont pas parlé.

— Heu, fit le roi. Non...

— Eh bien, Sire, nous en aurons la surprise, conclut l'Écossaise en riant. Je gage que nous serons étonnés.

« Comme c'est bête que Maligny n'assiste pas à cette pantomime », pensait Margot. Ah ! c'est un garçon bien charmant et qui, lui, ne s'occupe pas des affaires du royaume, n'est-ce pas, ma mère ?

Margot admirait beaucoup ce secrétaire du prince de Condé.

« Ah ! songeait-elle souvent, que j'aimerais faire un mariage d'amour, comme dans les romans que je lis en cachette. Mais princesse je suis et je devrai, comme mes sœurs, connaître la raison d'État... »

— Regardez ! Chut ! Chut !

Un roulement de tambour et les rugissements du cornet à bouquin, sorte de trompette, retentirent annonçant une scène mobile poussée par des valets.

— David et Goliath !

Goliath, géant affreux, au grand nez rouge, roulait tout autour de la piste en tapant sur son gros ventre barré de la Croix de Lorraine.

— L'emblème des Guises ! fait quelqu'un tout haut.

Puis un jeune homme masqué, David sans doute, tenant une balle de jeu de paume, blanche et noire, surgit, brandissant de l'autre main un gros livre en place de fronde. Il lança l'ouvrage à la tête du mannequin qui s'effondra avec fracas, puis il se sauva prestement.

Quelqu'un ramassa le livre et le rejeta en criant d'horreur. La Bible, traduite en français, le livre des partisans de la religion réformée ! Les balles de paume, leur emblème, que montrait David, disaient clairement, du reste, les intentions de l'auteur de la mascarade.

Dans la salle aux lambris d'or et d'azur, la consternation régnait. Des cris fusèrent. Les Guises se dressèrent, pâles, puis furieux.

Après un instant de flottement, finalement des ordres furent donnés pour que l'on appréhende le « David » sacrilège. La princesse de Condé se mordait les lèvres. Catherine de Médicis la considéra un instant de ses yeux étincelants.

— Eh bien, ma chère, j'aurais cru un instant que cette mascarade vous aurait amusée. Qu'en pensez-vous ?

— Sur ma vie, Madame, je ne sais que penser.

— Les gens ne savent plus qu'imaginer. À quoi cela rimait-il ? dit François II en bâillant. Je ne trouve pas cette mascarade drôle du tout.

Marie Stuart le regarda avec pitié :

— Mon doux Sire, c'est une parodie affreuse, qui ridiculise mes oncles de Guise et blasphème la Bible, puisqu'il est impie de la lire autrement qu'en latin.

Margot, comme si un éclair venait de la frapper, devint toute pâle.

— Eh bien, fit la voix onctueuse du cardinal de Lorraine, nous ne tarderons pas à savoir quel est le misérable pécheur, auteur de cette grotesque mascarade. Ne vous tracassez pas, mignonne cousine, ajouta-t-il à l'adresse de la princesse décomposée, il sera châtié comme il le mérite.

— Je ne me sens pas très bien, balbutia Margot, et je supplie Monseigneur le Roi de m'autoriser à me retirer.

— Bien sûr, fit gracieusement l'Écossaise. Nous allons en faire

autant, la fête est finie. Vous venez Sire ?

Le roi et la reine partis, le bal semblait tourner court. Les murmures des conversations particulières couvraient la musique. Personne ne prenait plus de plaisir à la symphonie de Jacquemin.

La Reine-mère se retira dans ses appartements au bras de la vieille madame de Gouffier, une autre dame d'honneur, qui trottnait d'un air affairé. Madame de Gondi, gouvernante des enfants de France, avait fait envoyer au lit les petits princes Charles et Édouard-Henri ; Margot, la tête bourdonnante, les suivit machinalement.

La duchesse proposa de rester avec elle pour la dernière prière, mais Margot, gentiment, l'en dispensa. Madame de Gondi accepta avec reconnaissance. Elle avait hâte d'enlever la fraise qui lui raidissait la nuque et surtout envie de discuter des événements avec ses propres filles de chambre.

Le bâtiment où logeait la famille royale avait été construit par François Ier, prolongeant à l'ouest la salle du bal avec laquelle il formait le côté droit de la cour. Les maîtres-maçons du Roi-chevalier avaient réussi un charmant édifice en interprétant à la française l'architecture à loggias de l'école italienne.

Margot laissa distraitement errer son regard sur ce décor familial. Les fenêtres des loggias, illuminant la nuit, s'éteignaient une à une. Elle ramassa ses grosses jupes de satin orange, sa couleur préférée, et monta hâtivement, à cloche-pied, sur ses semelles-patins de bois, le grand escalier à vis, orgueil du château. Le vent s'insinuait entre les colonnades, elle avait froid dans le cou, sous sa collerette à la « confusion » en dentelle à deux rangs, et grelottait malgré ses manches bouffantes rattrapées dans des cabochons de perles. Quant à sa toque à plumet, elle menaçait à tout moment de s'envoler !

Elle couchait avec ses frères au deuxième étage, au-dessus des appartements de la Reine-mère, mais du côté regardant la ville. Elle se déchaussa tout de suite pour ne pas faire de bruit, heureuse de se débarrasser de ces souliers qu'ordonnait la mode, même à une petite fille de sept ans et demi, puisque celle-ci était princesse.

Et la petite princesse de sept ans et demi, élégante et jolie, artiste et cultivée, appuya son front brûlant contre la vitre que givrait le vent de février. Cette pantomime satirique, elle l'avait comprise autant que les grandes personnes. À sept ans, en ce temps-là, on était presque adulte, surtout à la cour de France !

Margot soupira. Malgré les robes et les bijoux, la vie d'une fille de roi ne ressemble pas à un chemin de roses ! Elle renifla une larme et contempla, sur sa main allongée aux doigts joints, le merveilleux diamant que sa mère lui avait offert pour Noël.

En vérité, le joyau n'était pas du tout un bijou de petite fille, mais pour une princesse on pouvait dire qu'il convenait parfaitement.

Énorme, taillé en forme de cœur, il glissait un peu sur le doigt menu et Margot le changea de doigt, le passant à l'index pour plus de sûreté. Il étincelait aux rayons de la lune, malgré l'épaisseur des vitres irrégulières.

Margot ouvrit un panneau de la fenêtre pour admirer la nuit qui magnifiait les plaines fertiles du Blésois. La campagne dormait et pas un feu ne brillait aux chaumines. La musique s'était tue. Tout le monde était rentré chez soi. On entendait des piquets de gardes arpenter les abords et la cour du château. Margot se pencha pour mieux regarder la ville, en bas de la falaise escarpée.

La tour suivante, l'antique tour de Château-Renaud était maintenant complètement inhabitée. La légende voulait que des souterrains en partent vers la citadelle de Château-Renaud à plus de six lieues de là.

Une légende ? Non ! Curieuse comme la pie qui portait son nom, Margot avait depuis longtemps exploré les escaliers dérobés que François Ier fit creuser dans l'épaisseur des murs féodaux. Nul ne l'avait su, car sa mère, aussitôt avertie, l'aurait fait fouetter d'importance, ce qui est très vexant pour une princesse !

Margot avait trouvé un passage secret creusé dans la muraille, descendant de l'étage où elle logeait jusqu'au sous-sol de la tour de Château-Renaud.

Mais cette nuit, Margot, en se penchant, apercevait comme des ombres se glissant vers la tour de Château-Renaud, escaladant la falaise à pic. Ce ne pouvait pas être les sentinelles ! Même en cette période critique, aucun soldat ne s'y aventurerait.

Une lumière jaillit à brefs éclairs, comme un signal. Une chouette hulula. Margot n'eut pas de doute : c'était un rendez-vous... Tout à fait ainsi que dans les romans. Quelqu'un connaissait son secret et par le passage dérobé, on allait peut-être pénétrer jusque chez la Reine-mère !

Margot, les deux poings sur la bouche, retint un cri d'épouvante. Que faire ? Appeler ? Et si elle avait rêvé, tout le monde se moquerait d'elle et il faudrait avouer ses précédentes expéditions... la punition serait exemplaire, d'un effet déplorable pour sa réputation et François de Guise ne manquerait pas de l'apprendre.

— Oh ! mon Dieu, priait-elle précipitamment. Aidez-moi ! Venez au secours de Madame ma mère ! Et si j'allais chercher le secrétaire du Prince de Condé ? Mais non, il couche à l'autre bout du château. Comment expliquer cela aux gens d'armes que je rencontrerai ? Les Guises ? Ils sont moins loin... Mais s'ils étaient dans le complot pour s'emparer du trône ?

Seule. Elle était toute seule... responsable de la vie des siens, de sa

mère, pauvre mère détestée de tous et qui avait tant de mal à retenir le pouvoir royal entre ses belles mains... Eh bien Margot, princesse de sept ans et demi, défendrait le trône, « faisant un rempart de son corps », comme on disait dans les romans.

Et... si tous ces dangers effroyables n'existaient que dans son imagination, elle en serait quitte pour une nuit presque blanche, et qui fait beaucoup de bien au teint des brunettes.

Catherine avait le sommeil léger, aussi Margot enfila-t-elle des mules de feutre. Drapée dans un châle de laine, elle prit un chandelier portatif et se glissa sur la pointe des pieds, le long du mur. Elle souleva la lourde tenture et ouvrit la porte bien huilée qui, grâce à Dieu, ne grinça pas.

Dans le passage suivant, une pierre de couleur différente dans le mur avait l'autre jour attiré son attention. En appuyant sur cette pierre, on faisait basculer la porte déguisée, qui s'ouvrait sur l'escalier secret.

Une bouffée d'air nauséabond la saisit à la gorge. La flamme de la bougie vacilla. Margot se mordit les lèvres. Elle posa la chandelle à terre, ramassa ses jupes, qu'elle retroussa autour de ses hanches, fixa ce drapé d'un nouveau genre avec une broche qu'elle ôta de son corsage. Ainsi, elle pourrait descendre sans risque de trébucher et les mains libres.

Après un grand signe de croix, elle s'engagea dans l'escalier, tenant le chandelier d'une main, tandis qu'elle protégeait la flamme de l'autre.

Au reste, il semblait maintenant que les bruits de voix montaient des profondeurs. Allait-elle reculer maintenant qu'elle était si près de tout découvrir ? Étrangement, elle avait de moins en moins peur, poussée par une calme et froide détermination... et pas mal de curiosité ! Elle sortit tout d'abord de l'escalier secret, pénétra dans la grande salle du rez-de-chaussée.

La vaste pièce circulaire était vide apparemment, à la clarté lunaire qui tombait par les fenêtres aux vitraux brisés. Quelques armures, empilées dans un coin, et des trophées de chasse abandonnés furent tout ce qu'elle découvrit. Les conjurés d'en bas n'avaient laissé personne pour surveiller l'accès des lieux. À moins que la sentinelle ne se tînt à l'extérieur, sur la petite plate-forme qui dominait la falaise derrière ce portillon à demi poussé.

Margot réfléchit une fraction de seconde. Elle connaissait une autre issue donnant vers la grande cour du château. Poursuivie, elle pourrait toujours se sauver par là. Prestement, elle souffla sa bougie, la cacha derrière une pile de cuirasses rouillées et parvint à retrouver, sans encombre, la petite porte dérobée laissée ouverte.

À tâtons, le dos collé au mur, elle descendit, guidée par des voix

nettement audibles maintenant. Les murs moites s'élargirent, les marches cessèrent bientôt. Elle s'arrêta enfin devant une porte entr'ouverte d'où une lueur filtrait. De l'autre côté, on parlait avec vivacité et elle ne comprenait pas bien : il était en tout cas question d'un complot pour le surlendemain et quelqu'un s'inquiétait du retard de l'envoyé de monsieur le Prince.

« Quel prince ? réfléchissait Margot. Condé ou Guise ? Les princes royaux sont bien trop jeunes pour être au fait d'une conspiration... » Son cœur battait à présent presque normalement et elle se sentait légèrement rassurée. Allons, ce n'était pas pour cette nuit et elle aurait le temps, si elle pouvait sortir assez vite, de prévenir sa mère... Sortir ?

Aïe ! Quelqu'un descendait. Margot s'incrusta dans la paroi du mur, fermant les yeux avec terreur. Elle faillit recevoir le battant de la porte sur le nez : le personnage était passé.

— Maligny ! Enfin ! s'écria-t-on.

Maligny ! Grand Dieu !

— Messieurs, disait-il, Monseigneur le prince de Condé m'a chargé de vous demander de l'excuser. Nous le désignerons désormais sous le nom de « Capitaine muet ». Son absence est le garant de notre réussite d'après-demain, car les mouchards de la Reine-mère et les espions des Guises épient ses éventuelles allées et venues.

— Par Dieu, j'en suis certain, fit quelqu'un. Nous sommes déjà assez compromis et cette représentation de ce soir a sûrement mis le feu aux poudres. Pour ma part, le ciel m'est témoin que je m'y opposais.

— Nous avons proposé le projet aux voix, protesta Maligny.

— Bien sûr, mon frère, mais il s'en est fallu de peu ! Si je n'avais pas été là pour vous escamoter, en route pour l'échafaud !

La petite princesse, prodigieusement intéressée, se mordit la langue. Elle avait reconnu la voix profonde du prévôt du Palais, le sire de la Trousse. Qui aurait cru qu'il était calviniste ? Maligny, sans le savoir, confirma son opinion :

— Je vous remercie monsieur le Prévôt. Nous savons tous que nous serons désignés pour le martyre un jour ou l'autre. Les Guises ne feront pas de quartier.

— Que les timides et les lâches se retirent. Ils nous encombrent ! cria quelqu'un que Margot ne put identifier.

Le sire de la Trousse se rebiffa.

— Pardon, mon frère, ai-je dit que j'ai peur ? J'ai simplement souligné les précautions à prendre pour ne pas faire étouffer notre action dans l'œuf. Monseigneur de Condé a raison d'être précautionneux. Tenez, tout à l'heure, avant d'aller au lit, le Cardinal m'a dit bizarrement que j'aurai bientôt la faveur d'arrêter un prince du sang et de le conduire au Plessis. Ils ne sont pas si nombreux qu'on ait

du choix et comme ils sont tous pour nous...

Dans le noir, Margot hocha la tête ! Voilà des informations précieuses... Puis Maligny reprit la parole, lisant quelque chose, car on entendit un bruit de papier déroulé.

— En attendant, je vais vous donner les consignes. Approchez-vous. Voilà : Monseigneur m'a donc chargé de vous dire qu'il a tous les appuis de la reine Elizabeth d'Angleterre. Nos frères arrivent de toute part vers la Fredonnière où les attend le sire de La Renaudie. Le signe de ralliement sera...

— La balle de paume noire et blanche qui signifie que la Réforme est pure et ferme en ses entreprises.

— Oui et à 10 heures – reprenez bien – le 6e jour de mars, les capitaines tiendront leurs troupes prêtes à mon signal : je sonnerai la cloche de Saint-Sauveur, tandis que l'on fermera les portes de la ville.

— Croyez-vous que tous les capitaines auront le temps de rallier le rendez-vous, frère La Bigne ? demanda un Gascon.

— Bien sûr, répondit le nommé La Bigne. Comme secrétaire du sire de La Renaudie, j'ai entre les mains les confirmations des plans de route du baron de Castelnau...

Margot se répétait mentalement les noms imprudemment prononcés. Ce sire de La Renaudie avait l'air d'être le chef de la conspiration, dont l'âme n'était autre que le cousin Condé, le charmant petit bossu qui avait toujours l'air de s'excuser. La Renaudie ne lui était pas inconnu : son oreille perpétuellement aux aguets en avait déjà entendu parler dans l'entourage royal et surtout par les Guises !

« Ah ! oui, se souvint-elle, et il a une bien détestable réputation ! Dire que le cher Maligny et le prévôt du Palais se trouvent mêlés à de pareils soulards ! » Quant au nom de Castelnau, il lui revenait que cet homme, brave entre tous, avait un jour sauvé la vie du frère aîné du feu roi son père.

« Comme la vie est étrange, soupira la petite fille, et qu'il est difficile de juger les gens. »

La sagesse commandait de vite remonter avant d'être repérée... Mais la curiosité de Margot était insatiable. Imprudemment, avidement, elle demeurait, et ce qu'elle entendit la paralysa.

— Bravo, bravo, criait-on de toute part. Que Jésus nous pardonne nos péchés ! Puissent tous les Guisards être tués sur place ! Anéantira-t-on définitivement la race pourrie des Valois ? Coupons en quartiers ce roi imbécile et sa sorcière de mère !

Margot ne contrôlait plus ses jambes. Elle se sentait devenir de pierre, plaquée contre les pierres de la muraille... et la voix de Maligny s'éleva avec tant d'indignation que les conjurés se turent.

— Mes frères ! N'avez-vous pas honte ! Respectez les personnes sacrées du roi et de sa famille. Rappelez-vous que notre chef bien-

aimé, Louis de Bourbon, prince de Condé, a juré sur la sainte Bible que ni lui ni les religionnaires ne verseraient le sang royal. Jurez aussi mes frères ! Je le lui ai promis sur ma vie.

— Sur les Écritures, nous le jurons !

— Bien, conclut Maligny, maintenant mes frères, il se fait tard et nous devons nous séparer par mesure de sécurité.

— Je monte d'abord, dit le Prévôt. Je vais aller demander à Soulès, qui est de garde là-haut, si nous pouvons passer.

Trop tard pour Margot. Ah ! la curiosité la plaçait dans une bien fâcheuse position ! La porte s'entrebâilla et La Trousse se glissa dans l'escalier. Il revint quelques secondes plus tard.

— Voilà, tout va bien, fit-il. Éteignez et passez un à un, en espaçant vos sorties pour ne pas attirer l'attention. Je vais au corps de garde, par la cour d'honneur, sous couleur d'inspection. Que Dieu vous aide, mes frères.

La Trousse disparut. Peu après, les départs commencèrent à se faire comme il l'avait indiqué. La petite princesse, transie dans la nuit épaisse, fut saisie d'un violent tremblement nerveux. Un des derniers partants rejeta violemment la porte en cherchant son chemin dans le noir. Margot reçut le battant en pleine figure, poussa un cri de douleur et se laissa glisser sur le sol au pied du conspirateur qui s'affala sur elle.

— Tudieu ! s'exclama-t-il. Nous sommes trahis ! Il y a quelqu'un.

Margot, écrasée sous le poids du Gascon, cherchait à se dégager. Elle martela la puissante poitrine de ses poings menus. Le « religionnaire », d'une prise adroite, la maîtrisa et promena les mains sur sa prisonnière, révoltée d'horreur et de terreur.

— Ah ! Jésus-Christ ! C'est une femme ! Du feu s'il vous plaît. Rallumez.

Quelqu'un battit un briquet. La lueur révéla le visage de Maligny, un Maligny méconnaissable, tant il était crispé par la résolution. Il se pencha sur la fillette qui sanglotait.

Le Gascon s'était relevé en jurant. Maligny écarta de sa main les boucles frisées qui cachaient les joues de la prisonnière. Brusquement, il lâcha l'enfant et éteignit le briquet.

— Une moucharde de la mère Catherine, jura vilainement le Gascon. Elle en sait assez pour nous faire massacrer tous avant que nous ayons tenté quoi que ce soit.

Le secrétaire du prince de Condé sifflotait doucement.

On entendit dans le noir le bruit de l'épée qu'on dégainait. Margot, terrifiée, agitée de mouvements convulsifs, étreignait les jambes de Maligny. Celui-ci se baissa et à tâtons posa une main sur la bouche de la petite fille, puis tapota doucement la tête. Ces gestes ne prirent que quelques secondes, mais Margot avait compris.

— Silence. Je vous protégerai, voulait-il dire.

— Arrêtez mon frère, dit la voix brève de Maligny. Je l'ai reconnue. C'est la petite brodeuse de madame de Condé. Elle m'avait conduit jusqu'ici et trouvait sans doute le temps long au rez-de-chaussée où je l'avais laissée. Pas vrai mignonne ?

— Hou ! fit Margot entre deux sanglots.

— Hé bé ! fit le Gascon. Tu nous as flanqué une belle peur, morveuse ! Et tu es bien petite pour te mêler à nous ! Bon, je m'en vais. Faites attention en filant, vous autres.

Il rengaina son épée et partit sans demander son reste.

— Ouf ! fit Maligny, quand les bruits des pas eurent décré tout à fait.

— Ouf ! répéta Margot en retrouvant son aplomb.

— Eh bien, Madame, reprit la voix redevenue sévère du secrétaire de Condé. Vous me mettez dans un bel embarras ! D'abord, je vous dois excuse pour ma familiarité, puis je me vois désespéré quant à l'issue de notre entreprise, compromise par l'imprudence d'une petite fille, fût-elle princesse royale.

Margot ravala ses larmes.

— Vous ne me devez pas d'excuses, chez monsieur de Maligny, dit-elle avec dignité. C'est moi qui vous en dois. Sachez que je mets ma vie à votre discrétion. Je vous ai entendu vous porter garant du sang de ma famille. Puis-je vous racheter le sang des Guises en vous promettant le secret à mon tour ?

— Ah ! madame, comment puis-je prendre sur moi de risquer la vie de mes frères et le sort du royaume ?

— Oh ! après tout, je me moque des Guises, fit Margot avec colère. Puis elle réfléchit un instant et reprit d'une toute petite voix : Je me moque de ce que vous leur ferez mais... Promettez-moi d'épargner le prince Henri... Il est si jeunet qu'il ne peut vous faire de mal.

— Ouais ! c'est de la bonne graine d'assassin. Oh ! pardonnez-moi madame. J'oubliais, dans le noir, que je parlais à une princesse.

— C'est justement la princesse qui vous le dit.

— Madame ! Madame ! Vous n'êtes qu'une petite fille. Toutes ces choses-là, sont affaires de grandes personnes et vous ne pouvez pas comprendre.

Margot renifla avec dignité :

— Eh bien, la vie des personnes royales n'est pas en jeu, puisque vous l'avez garantie tout à l'heure. Je vous offre la vie du prince Henri et nous verrons lequel des deux sera parjure. Alors, parole de gentilhomme ?

— Parole de gentilhomme... contre votre parole.

— Parole de la petite-fille de François Ier.

Et ils se serrèrent la main. Maligny voulut mettre un genou en terre,

mais Margot le releva rapidement.

— Partez vite, mon ami, et que Dieu vous garde. Je vous suivrai dans quelques instants. Allez, allez, partez !

Maligny s'engageait dans l'escalier, mais Margot le rappela.

— Monsieur de Maligny, je voulais vous dire... Je regrette...

Maligny soupira :

— C'est le destin, madame... À la grâce de Dieu !

Margot eut son joli rire.

— Non, je voulais dire que je regrette d'être princesse royale... et de n'avoir pas encore huit ans... Je souhaite... Je souhaite que la jeune fille que vous épouserez, vous... vous estime autant que moi !

Maligny eut un frémissement douloureux.

— Je le regrette aussi, Madame. Je ne sais qui j'épouserai, si Dieu me prête vie en ces jours terribles, mais je resterai toujours votre féal serviteur.

Margot se racla la gorge.

— Merci, Monsieur, – elle soupira – puis-je vous embrasser pour vous porter bonheur ?

Maligny descendit de sa marche. À tâtons la petite fille s'approcha de lui et, se levant sur la pointe des pieds, déposa un baiser sur la joue baignée de larmes qui se penchait vers elle.

Maligny s'enfuit. Margot, assise sur une marche, ferma les yeux.

— Mon Dieu ! pria-t-elle. Protégez-le... Protégez-nous tous !

Priant, pleurant, elle s'endormait, brisée de fatigue et d'émotion. Un grand frisson la réveilla. Combien de temps avait-elle somnolé ? Bravement, elle se releva et remonta dans la salle du rez-de-chaussée. L'aube blanchissait les carreaux poussiéreux. Il faisait vraiment froid. Elle avait faim. Il fallait rentrer, sinon l'on ne tarderait pas à découvrir sa fugue. Elle dégrafa le retroussis de sa robe, débarbouilla au hasard sa frimousse avec un pan de son jupon de brocart. De ses doigts, elle remit de l'ordre dans ses frisettes.

Ce ne fut pas une mince affaire d'ouvrir sans bruit la porte d'entrée, sur la cour d'honneur. Dehors on commençait à distinguer les colonnades de l'escalier. Margot tira le lourd battant derrière elle, puis se pétrifia. Aïe ! on venait. Quelque garde ?...

Non, point un garde... un homme, drapé dans une cape à l'espagnol, rasait les murs et s'avavançait dans sa direction. Margot s'enfonça dans le creux de la porte. Allons bon ! Quelle nuit !

L'homme la dépassa. Il grommelait avec impatience. À quelques mètres de Margot, il se retourna brusquement. Un nouvel arrivant traversait la cour. Un personnage de petite taille.

L'homme sifflotait. La princesse reconnut quelques mesures d'un « branle », la danse à la mode. Le petit personnage siffla à son tour, puis se tut. L'homme à la cape reprit le refrain. Puis ils se rejoignirent.

Margot, prodigieusement intéressée, tendait la tête autant qu'elle le pouvait, au mépris de toute prudence. Les deux promeneurs allaient et venaient. Il était difficile de suivre leur conversation.

— Je suis bien ennuyé de vous voir ici, Monseigneur, disait le plus grand, car outre que cela vous expose, les choses que j'ai à dire sont personnellement destinées à votre père...

Une voix juvénile et impatiente le coupa :

— Permettez, monsieur de Chantonnay, mon père savait ce qu'il faisait en m'envoyant ici. Il n'est pas d'âge pour un gentilhomme dès qu'il est assez fort pour tenir une épée et je saurais vous découdre, si vous ne m'accordiez pas confiance.

— Tout beau, Monseigneur ! Je ne voulais point vous offenser. Mais sachez que le roi Philippe II, mon maître, m'a chargé d'une commission beaucoup trop grave pour que je me prête à un jeu.

— Eh bien, ne dites rien, grogna le garçon. Mon père saura où sont les amis du royaume.

— Ce royaume ne lui appartient pas, que je sache, fit l'autre avec un gros rire.

— Pas encore, monsieur l'Ambassadeur. Pas encore...

— Hé ! fit l'autre admiratif. Vous m'avez l'air bien assuré, mon petit seigneur. Bon ! Eh bien ! Voilà le message que vous porterez avec mes compliments à monsieur votre père : Le Roi très Catholique mon maître, fait savoir irrévocablement qu'il ne tolérera plus longtemps à ses frontières ce foyer d'infection hérétique qu'est le pays huguenot de Navarre. Que le roi... ou votre père, apporte là-bas tout apaisement pour l'Espagne... Vous comprenez ce que je veux dire ?

Margot ne put entendre la réponse du jeune prince. Ils étaient trop éloignés.

— ... supprimer les éléments de désordre ?... quelques irréductibles... Condé... La Rochefoucauld... Grammont... se saisir d'eux.

Margot, qui se glissait hors de la porte, rentra précipitamment la tête. Quelle nuit bien remplie ! Ils revenaient...

— ... l'amiral Coligny... cette flotte qu'il prépare, soi-disant contre l'Angleterre, est pour emmener la crapule protestante fonder une colonie aux frontières de notre Floride, aux Indes occidentales, où l'hérésie fleurira tant et plus.

L'Ambassadeur et le petit prince passaient à un mètre de Margot.

— En échange de l'exécution de ce programme, mon maître fera tenir toute somme que...

Ils s'éloignaient vers la chapelle Saint-Calais. Margot courut se dissimuler derrière les arcades de la galerie de Charles d'Orléans, le

plus loin possible, bénissant ses pantoufles de feutre.

L'ambassadeur avait disparu, sans doute dans la chapelle. Le prince revenait vers la tour. Alors Margot, mue par une folle inspiration, sortit de la galerie et l'appela dans son dos.

Le garçon se figea, portant la main à sa courte épée comme un vrai chevalier. La princesse vint sur lui en courant.

— Margot ! Qu'est-ce que...

Elle le toisa superbement.

— Eh bien, mon cousin, vous êtes joliment matinal, ce me semble ?

— Je pourrais, Madame, vous retourner cette remarque. Que fait une princesse à cette heure extraordinaire ?

Margot joua le tout pour le tout.

— Ne trouvez-vous pas que j'ai mauvaise mine, mon cher cousin ?

— Beuh ! fit le cousin, puis, se souvenant qu'il fallait être galant avec les dames : non, vous êtes toujours très mignonne.

Margot se pavana avec grâce. Puis, prenant un air dramatique :

— Oh ! c'est affreux, Henri, j'ai eu des cauchemars effroyables cette nuit. J'ai rêvé que l'horrible monstre de la mascarade nous poursuivait.

— Ce monstre horrible, madame ma cousine, singeait ma famille. Vous avez peut-être remarqué sa croix de Lorraine ?

Margot pouffa au souvenir et, devant l'air pincé d'Henri.

— Mais non, idiot ! je parle de David.

— Il n'était pas monstrueux et si je tenais celui-ci...

— Justement, mon cousin, dans mon rêve il était monstrueux et j'entendais une voix dire : « Que toute la famille royale et les cousins de Guise quittent Blois, le sang va couler ! »

Henri prit un air supérieur.

— C'était un rêve, ma cousine.

Margot secoua la tête.

— Non ! J'appréhende de grands malheurs. Je vous en prie, partez... Partez avec nous... La voix venait du ciel... Souvenez-vous de Jeanne d'Arc ! Soyez donc le nouveau Dunois.

Le fils de Guise avait de qui tenir. Il se campa fièrement.

— Dieu me pardonne ! s'enfuir... comme des lièvres affolés et pour la foi d'un rêve ? Serait-ce ainsi que Dunois combattait ?

Margot sanglotait maintenant. Elle perdait la tête.

— Henri, je vous en conjure. Nous allons être attaqués ! Et moi qui croyais en vous...

— Mais je suis votre serviteur. Madame !

— Oh ! écoutez, trêve de paroles de cour. Je *sais* ce que je dis. Partons tous et aidez-moi, puisque je vous choisis comme mon

champion.

Les yeux du jeune garçon s'arrondissaient.

— Oui, reprit Margot. Allez convaincre votre père et... les Messieurs de Bourbon qu'ils se retirent tous, tant qu'ils sont.

— Hum ! fit le jeune prince, je me vois mal allant prévenir ces Messieurs de Bourbon que vous les mettez sous ma protection. Quant au prince de Condé, il est absent. Comment le joindre ? Et si j'y arrivais, il se moquerait de moi et il aurait raison. Si complot il y a, qui mette les jours de ma famille en danger, il y est sans doute pour quelque chose !

« La peste de petite fille, pensait-il. Et moi qui ai un message d'une autre importance pour mon père. Mais si ces voix disaient vrai... On s'est moqué de Jeanne d'Arc... On l'honore maintenant... Je serais le champion de la princesse ? »

Margot prise d'une inspiration, enleva de son index le diamant que lui avait donné sa mère pour Noël.

— Voilà, dit-elle. Vous êtes mon homme-lige, comme on disait jadis. Aussi fier et pur que le diamant. Je vous donne ma bague et vous irez prévenir vos parents. Si cela vous ennuie de porter un message à la princesse de Condé pour son mari, ajouta-t-elle d'un air indifférent, je m'en charge.

— Le temps me manquerait... suggéra Henri.

— Je le crois aussi. Pour la peine, je vous demande le secret. Ne pensez plus à eux, mais courez voir votre père et gardez cela en foi de moi. Ainsi, nous éviterons le combat, faute de combattants.

Elle lui mit le joyau dans la main et partit en courant, ramassant ses jupes de satin orange, qui prenaient des teintes corallines au reflet de l'aube.

Henri considérait la bague, comme écrasé sous cette énorme responsabilité.

Avant de rentrer au château, Margot se retourna pour le regarder. Alors, le jeune prince se redressa, mit la bague en sa poche et partit, en sifflotant, rejoindre son père et le cardinal de Lorraine qui se rendaient à la messe du matin.

Ce jour même, la cour quitta Blois pour Amboise...

Plus tard, bien plus tard, Henri, à son tour duc de Guise, paya de sa vie la folle ambition de sa famille. Le roi Henri III, dernier des frères vivants de Margot, alors reine de Navarre, trouva au doigt qu'elle n'avait jamais quitté, une bague de diamant en forme de cœur.

XI

AMBOISE

Le tumulte



N ÉCUYER du duc de Guise aidait le fils du Balafré à revêtir, sur une courte chemise de mailles, une armure légère en acier bruni de Tolède, ornée de filigranes d'or. L'équipement, à la taille du jeune garçon, était un don de l'ambassadeur d'Espagne.

Henri, bien que fort pour ses onze ans, trouvait cette tenue peu confortable, mais il se sentait si fier que tous les jours suivants, il ne voulut pas se résigner à la quitter. Le *morion* surtout était pénible à supporter. Ce casque d'arquebusier le grandissait encore et le prince était bien décidé à supporter ce poids énorme qui – de plus – augmentait son prestige.

Sa jolie tête blonde, comme fichée dans l'énorme col à lamelles d'acier, prenait une forme bizarre, allongée par la crête du casque et les bords relevés d'avant en arrière. Sur le fond du *morion* merveilleusement ciselé, des filets d'or incrustés dessinaient des scènes mythologiques du plus héroïque effet. La grosse difficulté avec pareil harnachement était de bondir de côté en piquant l'épée espagnole sur les tentures que le vent agitait et qui pouvaient dissimuler... un conjuré.

— Comment me trouvez-vous ? demanda-t-il à Margot éberlué.

— Splendide, dit la petite princesse, mais je crains que vous ne vous fassiez mal, mon cousin.

Henri haussa péniblement les épaules.

— Je suis là pour offrir mon sang au Roi, souvenez-vous des fils de Jean le Bon, lui rappela-t-il avec dignité.

— Nous savons le dévouement de la maison de Lorraine, mon

cousin, mais les princes du sang sont là pour ça, comme à la bataille de Crécy.

Henri réfléchit à cette ironie qu'il percevait, mais noblement il passa outre. D'autant que les deux frères aînés de Margot, Charles et Édouard-Henri, arrivaient dans la salle d'études. Le plus jeune surtout, le futur Henri III, avait une aversion non dissimulée pour les Lorrains. Très sensible, il comprenait que cette famille était pour une grande partie responsable des soucis de leur mère Catherine de Médicis.

Les petits Valois se jetèrent sur l'héritier des Guises en poussant des hurlements sauvages. Ce fut une belle mêlée... Margot, prudente, saisit l'épée espagnole et la jeta loin des combattants, presque dans les jambes de Jacques Amyot, le précepteur des enfants royaux, attiré par les cris. Le savant traducteur de Plutarque, et homme paisible par excellence, n'obtint aucun succès en essayant de séparer les combattants.

Margot courut chercher du renfort et revint aussitôt, suivie de monsieur de Cypierre, gouverneur de Charles, et d'un *capessade* ou officier de service, qui ne fut pas de trop. On parvint à arrêter le pugilat. Et lorsque les nez princiers cessèrent de saigner, chaque gouvernante posa une escalope sur les yeux pochés et le gouverneur fit donner des verges, sans aucune considération politique.

Ce furent les seuls incidents dramatiques de la première journée d'Amboise.

On était arrivé la veille au soir et le château ressemblait pour l'heure à un gigantesque caravansérail, à un campement pittoresque, plutôt qu'à un camp fortifié contre un coup d'État.

Une véritable armée civile et militaire accompagnait toujours la cour en déplacement : le roi, la reine, la reine-mère, les enfants, les cent vingt pages et les services de sécurité. Un véritable raz de marée déferlant d'une place à l'autre ! Des milliers de personnes ! Seuls les privilégiés logeaient au château, le reste envahissait les alentours dans un vaste déploiement de services. Car il ne faut pas oublier la foule de ceux qu'on appelait « les gens » : une horde de laquais, de piqueurs, de palefreniers, de valets de chiens, des fourniers-boulangers, des cuisiniers, sans parler des ouvriers : un régiment de carrossiers et de charrons... Les brodeurs, les lingères, les coiffeurs, les lavandières, les barbiers et les médecins, qui n'étaient guère plus que des domestiques.

La cour arrivée à Amboise, il fallait donc de nombreuses heures pour tout déballer, dans un désordre aggravé par l'angoisse.

Laissant les princes à leur pensum, Margot en profita pour aller mettre son nez dans tous les coins du château et chercher à lire sur les visages préoccupés. Se glissant entre les tentures, elle écoutait aux portes... En d'autres temps, les filles d'honneur des reines auraient eu tôt fait de la dénoncer, mais personne ne prêtait attention à elle :

l'oreille collée contre la boiserie, elle entendit que le Conseil royal se réunissait.

Alors, sous couleur d'aller faire admirer son nouveau surcot de fourrure, petite veste à la mode, doublée de martre, elle fit le tour des dames de la cour. Cette manœuvre lui permit d'aller frapper chez Madame de Condé, sans que cela parût extraordinaire.

— Regardez ma cousine ! Madame ma mère est bien bonne de penser à moi, malgré tous ses soucis.

Éléonore de Roye, qui vérifiait des comptes avec le secrétaire de son mari, sourit admirativement :

— Vous voilà bellement attifée, ma mignonne, dit-elle.

Margot fit une pirouette et enchaîna rapidement :

— Oui ! et tous les soucis vont se terminer. Le Conseil vient de faire signer à Monseigneur le Roi, mon frère, un édit accordant le pardon général à ceux qui se trouvent compromis pour cause de religion. Il paraît que c'est pour que monsieur de Condé arrive au plus vite...

— Les Guises sont prudents, dit paisiblement madame de Condé, et veulent aussi couper l'herbe sous les pieds de leurs ennemis.

Le jeune Maligny rangeait le livre de comptes.

— Notre petite princesse en sait des choses, fit-il d'un ton tout aussi uni que celui de sa maîtresse. Et si je puis me permettre de la conseiller, elle devrait veiller à ne pas trop raconter ce qui lui vient aux oreilles. Bien des gens sont encore impatients de nuire...

Mais Margot avait disparu. On l'entendait appeler :

— Madame de Gouffier ! Venez voir si je suis belle !

— Vite, Maligny, dit précipitamment Madame de Condé. Il faut trouver le moyen d'empêcher les nôtres de se jeter dans le filet préparé par nos ennemis. Prévenons mon époux qu'il n'obéisse pas à sa convocation. Ici, on prépare un piège... Quittez vite le château !

Dans ses pérégrinations, Margot tomba sur son Éminence le cardinal de Lorraine. Il admira le surcot, lui aussi.

— Vous avez l'air content, mon cousin, dit la fillette d'un ton innocent. Est-ce à cause de l'Édit que le Roi mon frère a signé tantôt ?

Le cardinal faillit s'étrangler.

— Par Dieu, madame Marguerite ! Vous parlez de choses qui ne vous concernent pas.

Margot haussa les épaules.

— J'ai entendu, comme ça... en passant, et vous qui savez tout, mon cousin, pouvez-vous me dire ce que cela signifie ?

Le cardinal prit un siège et attira l'enfant sur son genou.

— Eh bien, voilà, madame la Curieuse : notre Sire, votre frère, dans sa bonté, veut que tout le monde soit heureux. Bien sûr, il aimerait mieux qu'au Carême, on mangeât du poisson plutôt que de la viande, mais qui voudra manger de la viande, il ne l'empêchera pas.

Margot soupira. Comme il est vexant d'être pris pour ce qu'on est... pour une toute petite fille !

Un peu plus tard, elle vint se présenter à sa mère et lui rapporta les paroles benoîtes du Cardinal.

— Ah ! Madame ma mère, conclut-elle avec passion, on a armé jusqu'aux marmitons des cuisines pour une question de viande ! J'ai l'impression que mes cousins se moquent de moi et de vous, et de mon frère ! Vous avez les yeux pleins de larmes, comme si le royaume était menacé. Quel dommage que cet édit ait été signé, les protestants nous auraient débarrassés d'une belle bande d'hypocrites...

Catherine fit un geste pour claquer l'impertinente. Mais elle se contint. Cette enfant traînait partout ! On dit que la vérité sort de la bouche des innocents. Margot, frondeuse, observait les yeux italiens de sa mère, des yeux étincelants de rage. Cruellement, l'enfant insista :

— Et si les religionnaires gagnaient, ma mère ?

— Bah ! dit machinalement la Reine. Nous prierons Dieu en français plutôt qu'en latin. Ce sera le seul changement.

Humiliée, désespérée de voir toujours les Lorrains exercer la puissance qu'elle espérait tenir à la mort de Henri II, la Reine-mère était toute disposée à prêter son appui aux princes et aux seigneurs méridionaux qui tenteraient un coup de main pour la délivrer. Ce matin, feignant d'approuver les Guises, elle avait applaudi aux mesures qu'ils faisaient prendre au roi. Mais au fond de son cœur, elle souhaitait leur perte, pour se servir à l'occasion des huguenots contre eux.

— Mais, fit la petite, si les Huguenots se moquaient aussi de vous ?

Catherine tressaillit. Avait-elle songé tout haut ? Non ! la fillette, trop avancée pour son âge, lisait en son esprit ; impatientée, la Reine la renvoya, lui ordonnant de se taire si elle ne voulait pas le fouet.

Margot, gambadant dans les galeries, rencontra ensuite le Balafré qui se hâtait, une pile de documents sous les bras. Il lui caressa les cheveux en passant.

— Suis-je à votre goût, mon cousin ?

— Ah ! Madame, fit le duc, en d'autres temps je vous emmènerais sur mon cheval pour que tout le pays vous admire.

— Vous n'en avez pas le loisir, maintenant ? Ce sont les Huguenots qui vous occupent ?

Le Balafré prit un air terrible :

— Que savez-vous des Huguenots, Madame ?

Margot voilait ses yeux malins.

— Rien, mon cousin. Je ne sais même pas ce que ce nom veut dire... Ce sont gens mauvais, puisqu'ils vous donnent du travail au lieu de m'emmener promener.

Le duc se baissa jusqu'à se mettre presque à genoux à côté de la

rouée qui fronçait sa petite bouche. Il tendit ses dossiers à son secrétaire et, attirant la princesse contre lui, il expliqua avec une amabilité guère habituelle :

— C'est à cause de la porte du roi Hugon, en la ville de Tours. Après de cet endroit, les gens de cette prétendue religion avaient accoutumé de se retirer pour y faire ce qu'ils appellent leurs prières. Aussi le peuple les a appelés Hugonauuds, ou comme l'on dit maintenant, les Huguenots. Êtes-vous satisfaite, madame ?

Margot posa un baiser sur la joue du Balafré et détala comme une flèche. À peine hors de vue, elle cracha vilainement dans un coin.

— Bas le masque, monsieur mon cousin, murmura-t-elle, j'en sais aussi des choses, moi...

Lassée enfin de toutes ces bizarres grandes personnes, elle rejoignit ses frères qui sortaient de leur salle d'études, la tête bourdonnante de déclinaisons latines. Aussitôt, la fillette enjôla Jacques Amyot, leur précepteur.

— Vous permettez, Monsieur, que nous nous amusions un peu ?

Amyot, ravi de pouvoir s'extraire momentanément de ses propres travaux, accepta pour quelques instants.

À l'autre bout du château d'Amboise, tout bourdonnant des installations et des préparatifs de sécurité, le cardinal de Lorraine avait été rejoint par son frère, le duc de Guise.

— Le Roi est parti à la chasse, annonça le duc. Je lui ai pourtant dit qu'on venait de me donner des preuves du complot de La Renaudie.

— Bah ! dit le cardinal. Ce n'est qu'un enfant, mon frère, un grand enfant.

— Ah ! quel dommage, soupira le cardinal, qu'un homme de la trempe de La Renaudie ne soit pas de notre parti. Dire que je l'ai comblé de faveurs dans cet espoir !...

— Oui, fit le duc pensivement. Nous comptons sur lui, et il ourdissait pendant ce temps un complot pour nous perdre. Je sais bien que c'est un brigand, mais vrai ! quand j'ai vérifié la dénonciation de cet avocat huguenot de Paris, je peinais encore à le croire.

Cet avocat, hôtelier à ses heures, avait hébergé La Renaudie à Paris et ce dernier, imprudemment, lui offrit de participer à la conjuration. Épouvanté des conséquences, le logeur, qui voyait mal parti ce complot fumeux, avait préféré se couvrir en dénonçant l'imprudent.

— Qui se tient derrière La Renaudie ? avait demandé le Balafré.

— Je ne sais, Monseigneur. On m'a parlé seulement d'un *Capitaine Muet*.

— Le muet serait-il bossu ? jeta le duc de Guise en faisant allusion à l'infirmité du prince de Condé.

Rien n'était moins sûr. Les Guises désespéraient.

— J'ai passé la nuit de notre arrivée à recouper tous les renseignements, reprit le duc. L'ambassadeur d'Espagne m'a transmis un message de son roi, qui nous met en quelque sorte l'épée dans les reins.

— Si l'Espagne nous aide, réfléchissait le cardinal, n'oublions pas que l'Angleterre et Genève soutiennent les Huguenots. Cela fait des millions de gens...

— Peuh ! railla le duc. Que valent des millions de gens contre les millions de ducats du roi d'Espagne ? Et la Reine-mère n'est-elle pas la nièce de trois papes ?

Le cardinal s'étouffait de rire.

— La reine Catherine ? Elle a autant de religion que mon soulier ! Elle n'a pas de cœur et elle est encore plus ambitieuse que nous, cette fille de banquiers de Florence ! Il faut attendre un peu et savoir qui renseigne les hérétiques jusqu'à maintenant. Je me demande si c'est elle...

— Ou bien est-ce Condé ?

— Il n'est pas ici. Son secrétaire ne peut faire un pas sans que je le sache. Mon avis, tu le sais, est de les laisser tous agir et de les prendre sur le fait.

Il fit le geste de lier une corde. On frappait à la porte, à coups précipités.

— Qu'est-ce que c'est ? fit le duc d'une voix tonnante.

— Pardaillan, Monseigneur. Quelqu'un sollicite une audience, un ami du... Capitaine Muet ! Dois-je l'introduire ?

— Pardieu, Vite !

Un certain capitaine de Lignière, traître huguenot, venait avertir les Guises que La Renaudie, ayant regroupé ses troupes et révisé ses plans, lancerait le signal de la rébellion pour le 15. Cette fois, il ne s'agirait plus d'une simple démonstration en faveur de la liberté de conscience... puisqu'on venait soi-disant de l'accorder... Les Guises une fois capturés, un prince du sang deviendrait le chef du royaume de France et recevrait les rebelles ici même, au château d'Amboise.

— Un prince du sang ?

Les Guises, d'un même mouvement, quittèrent la pièce et, tandis qu'on envoyait prévenir le Roi, ils se portèrent au-devant de la Reine-mère. Elle tenait sa cour dans la salle des états, où se pressait la foule.

Les dames d'honneur des deux reines s'étaient groupées de chaque côté de la cheminée surmontée d'angelots, portant les armes de Bretagne et de France. En voyant arriver les Lorrains, aux mâchoires serrées, Catherine de Médicis se leva brusquement, pâle sous ses voiles de veuve, plus blanche que les colonnades ornées de fleurs de lys qui soutenaient la double rangée d'ogives.

La Reine-mère, reprenant ses esprits, se rassit et laissa approcher les deux frères en les considérant d'un œil paisible.

— Qu'y a-t-il, messieurs ? dit-elle d'un ton trop faussement enjoué.

Les Guises ne souriaient pas. Le Balafré se pencha à l'oreille de la mère du Roi :

— La réformation n'est plus une hérésie ; c'est un parti révolutionnaire qui va venir par les armes imposer un nouveau roi.

La Reine se leva sans hâte et, entraînant les Lorrains vers la fenêtre surplombant les balcons, elle demanda d'une voix neutre :

— Mon cousin, il n'y aurait sans doute pas besoin de nouveau roi, si nous inclinions vers les idées des réformés ? L'intérêt du royaume demande peut-être des concessions. Voyez l'Angleterre...

La balafre du duc de Guise devint livide. Il échangea un coup d'œil avec le cardinal. Catherine attendait en souriant. Mais le sourire mourut sur ses lèvres.

Le prélat prononça d'une voix glacée cet arrêt qui allait faire couler tant de sang :

— Vos sujets, Madame, des gens... puissants comme nous, jusqu'aux plus humbles des gardes, vos sujets seront dégagés de toute obéissance envers la famille royale. Seul, un roi catholique peut se prévaloir de lier son peuple par un sacrement que lui confère l'Église. En dehors de l'Église il n'y a qu'anarchie. Telle est la loi sacrée de France.

15 mars. On amène de partout des prisonniers que l'on parque dans les avant-cours du château. Les patrouilles que les Guises ont lancées dans les environs d'Amboise ont ramassé des gens de peu, de pauvres diables naïfs dont la candeur paraît suspecte. De tout leur cœur, ils étaient venus au secours du Roi pour le délivrer de ses ennemis et le faire protéger par ses amis.

Et au nom du Roi, on les a fourrés dans les geôles, bientôt pleines à craquer. Ils chantent à tue-tête ces psaumes traduits par Marot chez Marguerite d'Angoulême, grand'tante de Marguerite, à Nérac.

— Qui est le Capitaine Muet ? demande monsieur d'O, chef des gardes écossais, à ses captifs.

Personne n'en sait rien.

— Avez-vous reçu des ordres du prince de Condé ?

— Ah ! non. Non, non.

On a ramassé beaucoup de monde. Mais bien des gens ont disparu. La peur, la trahison... ?

Puis un détachement arrive à Amboise. Margot, consignée dans une pièce avec les filles d'honneur de sa mère, récite des chapelets. Au bruit de la cavalcade, elle interrompt son oraison et se précipite à la fenêtre. Monsieur le prince de Condé !

Le petit bossu est venu offrir son épée au roi.

Le Balafré ne reste pas longtemps stupéfait. Avec habileté, il confie à Condé la garde d'une porte de la ville, mais il prend soin de lui adjoindre un autre Guise et nombre d'amis à lui.

Le cardinal de Lorraine, lui, est partout. On dirait une grosse mouche cramoisie, bourdonnante, insidieuse, et Catherine de Médicis, qui le considère sans mot dire, se demande s'il n'a pas peur.

— Dieu est avec nous, répète-t-il à tout un chacun.

— Dieu sauvera le peuple, répond d'une voix sereine madame de Condé.

Maintenant, le canon tonne. On a envoyé vers Tours un détachement de trois cents chevaux qui ramènent prisonniers le baron de Castelnau et monsieur de Mazières, surpris alors qu'ils partaient rejoindre La Renaudie dans un bois où les chefs devaient se regrouper. La chasse à l'homme continue et ramasse tout un menu fretin de conjurés ahuris, qu'il faut trier pour repérer les meneurs.

Le roi assiste aux interrogatoires et donne parfois une pièce d'or à un pauvre diable éberlué qu'on relâche et qui détale comme un lapin. Ah ! que la royauté est bonne !

Mais deux jours plus tard, tandis que Castelnau et les siens résistent aux horribles tortures de la *question extraordinaire*, un parti de protestants prend d'assaut une porte de la ville. Pas celle de Condé !

La famille royale s'était réfugiée dans le réduit central du château, qu'on fortifie à la hâte. Le sang commence à couler de part et d'autre.

Finalement, le cardinal envoie dire au prince de Condé qu'un condamné l'a désigné comme le capitaine Muet.

Le Bourbon toise son informateur.

— Je voudrais bien savoir qui ose être mon accusateur ?

Alors on le met devant le malheureux, qui se rétracte précipitamment et demande pardon au petit bossu, minable et triste, triste...

Le bourreau s'affaire. Ses aides sont en nage, les accusés s'évanouissent, les membres brisés, dans un flot de sang. Quand ils reprennent souffle, c'est pour chanter des psaumes.

Il faut saisir La Renaudie vivant. On saura le faire parler. Que fait-il ?

Le chef des conjurés erre dans la forêt de Château-Renaud. Il est seul, suivi de son secrétaire La Bigne. Le labyrinthe des bois va-t-il les engloutir ?

Trop tard ! Une forte patrouille royale, commandée par Pardaillan, apparaît dans le hallier. Pardaillan est le cousin germain de La Renaudie. Lui seul peut le désigner et le reconnaître. Sans réfléchir, La

Renaudie tire ! Pardaillan glisse de son cheval. Mais avant que les proscrits aient pu se sauver et dans l'espace d'une seconde, quelqu'un de la patrouille arme son pistolet et tire à son tour.

C'est la fin de La Renaudie.



C'est la fin de La Renaudie.

La Bigne est ramené à Amboise, lié et jeté en travers d'un cheval. Son chef, coupé en morceaux comme du bétail qu'on dépèce, est exposé aux quatre coins de la ville avec une pancarte infamante.

Les Guises ont maintenant entre leurs mains les documents que portait La Bigne. Ils savent qui est le Capitaine Muet... mais pas un mot alors ne sort de leurs lèvres serrées. Ils jouent le jeu jusqu'au bout.

Maintenant le bourreau est le maître d'Amboise.

On exécute à tour de bras les conjurés de petite importance. Comme les gibets viennent à manquer, on pend partout les condamnés aux créneaux des murs de la ville, aux murs du château, aux trois cents crochets de la façade où l'on accrochait les tapisseries des jours de fête, aux balcons de la salle des états, aux marronniers de la terrasse...

Chacun se presse au spectacle atroce, pour ne pas être suspecté. Au premier rang, il y a Condé, avec un air éternel de s'excuser.

Enfin, le 29 mars, on procède à l'exécution solennelle des gentilshommes, après des messes dites dans toutes les églises de la ville. Dans la cour d'honneur du château, on a dressé l'échafaud tendu de noir. La famille royale est présente, élégante brochette sur le grand balcon, au-dessus des pendus de la veille !!!

Les uns après les autres, les condamnés sont appelés. Ils ne semblent pas entendre l'arrêt que le héraut proclame. Ils sont déjà d'un autre monde... Ponctués par les coups mortels de la hache, les psaumes s'élèvent dans l'air du matin. Les têtes roulent. Et le greffier continue son appel d'une voix monocorde :

— Jean-Louis Albéric, baron de Raunay, convaincu d'hérésie, de crime de lèse-majesté et d'attaque à main armée contre la personne du roi !

Le magnifique jeune homme s'immobilise un moment sur la dernière marche de l'échafaud. Il s'incline soudain et salue la cour pétrifiée.

— L'arrêt a menti ! crie-t-il d'une voix forte. Je me suis armé pour délivrer le roi de ses ennemis les Lorrains.

Puis il place lui-même sa tête, sur le billot, tandis que ses compagnons chantent :

*« Dieu tu nous as mis à l'épreuve
Et tu nous as examinés
Comme l'argent que l'on éprouve
Par le feu tu nous as affinés. »*

C'est au tour de Villemongis. Il trempe ses mains dans le sang de son compagnon et les élève au ciel, toutes ruisselantes.

— Seigneur ! crie-t-il, voici le sang de tes enfants, tu en feras

vengeance !

Condé regarde devant lui, fixement. Les réformés chantent sans faiblir !

C'est maintenant au tour de Castelnau, lui qui, un jour, sauva le frère aîné du roi Henri II pendant la bataille des Flandres. Le bourreau hésite à frapper. Il regarde le balcon royal...

Le peuple crie : « Grâce ! »

François II, tremblant comme une feuille, glisse un regard vers les Guises, puis vers sa femme qui prend un air pincé. Les Valois oublieront-ils la dette qu'ils ont jadis contractée envers Castelnau ?

— Grâce ! hurle le peuple.

— Grâce ! s'écrie malgré elle la reine Catherine.

— Grâce ! balbutie le roi en tendant une main suppliante.

Mais de la main aussi, le cardinal fait un signe impératif au bourreau : La tête tombe.

Le duc de Nemours, qui avait capturé Castelnau et s'était porté garant de sa vie, quitte brusquement le balcon royal. Le bourreau a saisi la tête par les cheveux et la montre à la foule grondante.

— Celle-là est à votre compte, dit Catherine entre ses dents au cardinal de Lorraine, tandis que lentement, le prince de Condé s'est levé. Très pâle, il a ôté son chapeau empanaché et d'un grand geste, il salue les morts.

— Je salue, dit-il à voix haute, de braves gens qui viennent de bien mourir.

Derrière lui, madame de Guise est sur le point de s'évanouir.

— Ah ! Madame, dit-elle à Catherine de Médicis, encore plus pâle que d'habitude. Ah ! Madame ! Cela va nous porter malheur ! Le sang appelle le sang.

Oui ! Les Guises avaient vaincu. Mais la justice de Dieu n'allait pas tarder à frapper. Le château d'Amboise n'est plus qu'un vaste charnier. Et le sang coulera longtemps, madame de Guise ! Aussi rouge que la robe du cardinal de Lorraine, aussi cramoisi que le costume de cour du duc Henri.

La Reine-mère verra mourir tous ceux qui se penchaient sur cet horrible balcon : Marie Stuart, les Guises, ses propres fils, le prince de Condé, les princesses de Guise et de Condé, tous, sauf Margot que le sort semble épargner... Mais connaîtra-t-elle jamais le bonheur, elle qui voulait tout savoir ?

Le chancelier Olivier, qui avait dirigé le « procès » des conjurés, sera l'une des premières victimes de la vengeance du Ciel. Il mourut de chagrin et de honte quelques jours après ses victimes.

— Ah ! maudit Cardinal, s'écria-t-il en rendant l'âme, si jamais il en avait une. Tu te damnes et tu nous fais aussi tous damner.

Malgré cet avertissement du ciel, les suppliciés restèrent exposés

dix-sept jours avant qu'on permît de les enterrer. On trouva des soldats pour garder, à raison de deux sous et dix deniers par jour, ces cadavres horribles !

Le grand écrivain Agrippa d'Aubigné, passant par Amboise avec son père, alors qu'il était tout enfant, les vit de ses yeux épouvantés.

— Mon fils, dit le vieux protestant d'une voix altérée. Mon fils, ils ont décapité la France, les bourreaux !

Puis, mettant la main sur la tête du garçonnet, il ajouta encore :

» Il ne faut pas que ta tête soit épargnée après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur. Si tu es épargné, tu auras ma malédiction !

De toutes ces malédictions, le château d'Amboise ne se relèvera pas. À part quelques rares visites d'occupants provisoires, il sera abandonné aux injures du temps et des hommes. On avait déshonoré le charmant logis de Louis XII.

Quelques jours après le tumulte, la cour des Valois quitta ces lieux empuantis, après qu'on eut eu le courage d'y recevoir l'ambassadeur du Dey d'Alger. Celui-ci considéra d'un œil connaisseur le travail des bourreaux et repartit, très impressionné par la puissance du roi de France.

La barbarie n'était plus l'apanage des Barbaresques, aurait-on dit.



XII

CHAMBORD

C'est la sauce qui fait le poisson



RANÇOIS 1^{er} n'aurait plus tout à fait reconnu son château de Chambord, écrasé par les lourds ouvrages de Louis XIV, délabré par huit années d'incurie pendant lesquelles le malheureux roi de Pologne Stanislas Leczinski vint y traîner sa misère.

Les massives fondations émergeaient orgueilleusement des douves inutiles où les eaux étaient mortes : Stanislas, ne pouvant avoir raison de la puanteur s'en dégageant l'été, les avait à moitié comblées. Et les lions étaient partis.

Aucun rire royal ne résonnait plus sous les spacieuses galeries, dans les antichambres immenses. Seul, le fantôme inconséquent de la Grande Mademoiselle s'amusaient encore comme de son vivant à monter et descendre l'escalier à double révolution pour jouer avec l'ombre de son père Gaston d'Orléans(47), définitivement en mal de conjuration, qui s'essouffait dans l'autre volée et ne la rencontrerait jamais.

Les habitants du village, rendormi depuis deux cents ans, avaient retrouvé le calme des premiers âges, oubliant les brefs passages des familles d'Orléans ou de Pologne. Molière et Lully y avaient fait trois petits tours et derrière Louis XIV s'en étaient allés.

Les miasmes et les revenants devaient brusquement être chassés par un tourbillon venu d'un lointain champ de bataille, lorsque les lapins qui avaient remplacé les fauves détalèrent brusquement au son du clairon dans les allées envahies par l'herbe.

— Seigneur Jésus, vous avez vu, ma commère, des cavaliers énormes, tout noirs, la lance au poing sur des chevaux blancs pas plus hauts que des ânes ?

— Et ceux des soldats qui ont figure humaine ne parlent même pas un langage de chrétien !

— C'est-y Dieu possible ! Qu'est-ce que c'est que cette turquerie ?

Non, ce n'était pas le Grand Turc, mais Maurice de Saxe, un personnage presque aussi extraordinaire, traînant derrière lui six canons qu'il fera placer dans la cour d'honneur et qui casseront à la fois les oreilles des habitants et les carreaux que l'impécunieux roi de Pologne avait pourtant réussi à replacer. De plus, ô ironie du sort, cet arrivant tonitruant n'était autre qu'un fils d'Auguste de Pologne, le rival chanceux de Stanislas auquel il subtilisa le trône.

Maurice de Saxe avait pour mère la ravissante Aurore de Koenigsmark et son épée pour tout bien, lorsqu'il s'était mis au service du roi de France. Il avait cependant commencé la carrière des armes en chargeant les troupes françaises à Malplaquet. Cette erreur de jeunesse – il avait seulement treize ans – ne l'empêcha pas de se retrouver colonel de l'armée française à vingt-quatre ans, puis de gagner, pour Louis XV, la bataille de Fontenoy. Cette victoire lui rapporta quarante mille livres de revenus et la jouissance du château de Chambord, dont il fut nommé gouverneur, à sa grande satisfaction.

Voltaire disait du maréchal de Saxe, l'un des plus beaux hommes de son temps, qu'il alliait la beauté d'Apollon à la vigueur d'Hercule.

Ce géant d'une force extraordinaire, puisqu'il pliait en deux un fer à cheval rien qu'en le tordant entre le pouce et l'index, ce géant avait pour lui-même la plus grande des considérations : le cadeau de Louis XV lui plut énormément. C'est ainsi qu'un soir d'avril 1746, il envahit Chambord précédé d'un régiment désigné pour son usage personnel, tout comme un prince régnant.

Les habitants des environs, déjà épouvantés par les soldats, n'ont même pas eu le temps de se remettre de leur émotion : derrière, une seconde armée, les serviteurs ! Un nuage de poussière fonce sur la route.

— Un carrosse avec un attelage de six chevaux ! Il mène un train d'enfer. Garez-vous ! garez-vous !

— Je l'ai reconnu ! cria quelqu'un.

— Qui est-ce ?

— Dans l'carrosse, j'sais point, mais à coup sûr le cocher est le maître de postes de Nouan-sur-Loire, le cousin de mon...

— Le maître de postes ! Et qu'est-ce qu'il fait là ?

— Ah ! j'sais point, mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'il criait : « Place au héros ! Place au héros ! »

Un héros ? Tout le monde se précipite à la suite de la nuée de poussière. La curiosité est toujours plus forte que la crainte des uhlands

et des dragons de toutes couleurs et de tous poils.

Le carrosse aux six chevaux traverse la grande grille comme un boulet de canon, rebondissant dangereusement dans la cour d'honneur. À grand fracas, la voiture s'engouffre à l'intérieur du château par les portes du vestibule, ouvertes à deux battants. Le conducteur, guides hautes, pousse un hurlement de joie et freine son attelage, d'une main sûre, alors que les premiers chevaux posent le pied sur la plus basse marche des fameux escaliers.

Le maréchal passe alors la tête à la portière, sa perruque un brin dérangée, en sorte qu'il a les cadenettes sur le nez.

— Eh bien, mon ami, où me conduis-tu ?

Le maître de postes jette les guides sur son siège, descend dans une pirouette et s'incline avec une grande révérence.

— À votre appartement, monseigneur !

— Par cet escalier ?

— Si monsieur le comte m'en fait la gageure, je me fais fort de l'exécuter...

Maurice, qui d'une pichenette transforme un clou en tire-bouchon, apprécie les tours de force. Mais la performance envisagée le laisse perplexe.

— Non, garçon, fait-il, ce n'est pas que je veuille t'en empêcher, mais la nature de l'escalier me paraît telle que ton attelage montera d'un côté et la voiture de l'autre. Dans quel état serai-je s'il faut des années pour nous reconstituer ?

Le postillon se gratte la nuque et regarde son illustre voyageur avec une moue comique de désappointement.

— Te voilà marri, mon drôle.

— Ah ! Monseigneur, avouez que ç'aurait été une belle ascension !

Maurice en convient en riant.

— Eh bien, ajoute-t-il, en jetant une bourse que l'autre attrape à la volée, va de ma part au cabaret et quand tu auras converti ces écus en bonnes pintes de vin, tu croiras tout à fait avoir réussi et je ne t'en démentirai point.

Le maréchal s'installa avec plaisir dans cette royale résidence, menant grand train de vie et y travaillant cependant avec l'énergie et l'enthousiasme qu'il mettait à toutes choses.

Le jardin et le parc furent reconstitués et embellis. Louis XV envoya des meubles magnifiques. Le maréchal, en bon Allemand, aimait le confort : il fit installer des poêles de faïence dont il reste encore un. Il créa une somptueuse salle de spectacle, car loin d'être un soudard inculte et terrifiant, il se piquait d'aimer les jeux de l'esprit... à tel point que l'Académie lui offrit un siège.

« *Sela m'iré comme une bage à un chas !* » répondit-il par écrit en repoussant cet honneur.

Peut-être parce qu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre l'orthographe.

Nommé gouverneur des Pays-Bas, il administrait sa lointaine province de chez lui avec une organisation de courriers qui fit la fortune des cabaretiers du pays.

— J'ai fait *router* tout ce pays-là, déclarait-il fièrement.

C'était pratique pour les manœuvres de son régiment, dont les étrangers fraternisaient maintenant avec les habitants, à tel point qu'on célébra forces mariages de toutes couleurs auxquels monsieur le Maréchal servait de témoin, de la meilleure grâce du monde.

Chambord, à présent, devenait une citadelle militaire. Dans le fond du parc, s'élevaient casernes, hôpitaux, écuries. Les écuries, vastes cependant, ne l'étaient pas assez puisque plus de deux cents étalons tartares vivaient en quasi-liberté dans les forêts entourant le château. Chaque jour, à l'heure de la manœuvre, le clairon sonnait et le sol se mettait à trembler depuis le bout de l'horizon : déferlement des deux cents et quelques chevaux qui arrivaient d'eux-mêmes, avec zèle et maestria, et s'alignaient en un ordre impeccable tout le long des terrasses.

C'est que monsieur le Maréchal, gracieux homme du monde, mais néanmoins militaire dans l'âme, ne badinait point avec la discipline. Au bout de la place d'armes, un gros orme transformé en gibet en attestait.

Le poste de garde, à la grille du château où veillaient cinquante uhlands, le clairon ou le son du canon, selon les heures du jour, témoignaient de la puissance du maréchal, tout au moins à ses propres yeux.

Il menait train royal, heureux comme un potentat lorsqu'il faisait manœuvrer sa petite armée aux costumes étranges avec des piques, des casaques à turban, des bottes à la hongroise, s'il ne lançait pas dans une chasse effrénée les quatre cents chevaux des équipages de chasse et les cinquante-huit chiens de meute, encadrés d'un véritable régiment de valets, piqueurs et rabatteurs. Plus personne n'osait chasser dans les environs !

Mal en prit au malheureux sous-gouverneur de Chambord, M. de Saumery, qui se hasarda à tirer sous les fenêtres du château.

Tout au moins, telle fut l'appréciation du maréchal, qui menaça de faire grève au cas où le roi aurait besoin de ses compétences pour régler les affaires en Flandres. Il dicta une lettre sentie au ministre de Louis XV :

« ... Je remettrai Chambord au roi avec éclat et j'accompagnerai cette plainte de toutes choses qui peuvent marquer mon mécontentement... L'idée que j'ai du peu de cas qu'on fait d'un général en France quand on n'en a plus besoin ne me laisse que peu de choses à espérer sur les

différends que j'aurai indubitablement avec M. de Saumery, par la suite. »
Point final.

À travers la fenêtre, le secrétaire lorgna vers l'ormeau où se racornissait un uhlan, coupable de quelque insubordination majeure. Sans s'attarder à savoir quel serait le « différend » envisagé, il sécha paisiblement la lettre et la tendit au vainqueur de Fontenoy, qui signa en grommelant :

— Nous ressemblons aux manteaux, nous autres militaires, on ne songe à nous que les jours de pluie.

Pourtant, ne croyez pas Maurice de Saxe tyran cruel et militaire borné. Il se montrait le prince le plus charmant du royaume, quand on ne le contrariait pas. Ses officiers parlaient de lui avec tendresse :

— C'était en vérité le meilleur homme du monde, expliqua l'un d'eux. On eût dit qu'il n'avait d'ennemis que lui-même, car il dépensait sa vie en excès de toutes sortes.

En effet, dans l'intervalle des exercices militaires et cynégétiques, le château, désormais retourné à sa splendeur initiale mais meublé au goût du temps, abritait des fêtes perpétuelles. Le comte de Saxe, fastueux et pourvu de rentes substantielles, tenait table ouverte, donnait bals, comédies et repas, où la pompe du cérémonial rivalisait avec le raffinement des mets.

Son service de la bouche n'aurait pas choqué chez un monarque. Trente-cinq personnes animaient ce spectacle quotidien, où du reste tout un chacun pouvait, s'il en avait l'audace, venir contempler une fois par semaine la réincarnation aimable du dieu Mars en train d'engloutir les vastes portions de carpe à la Chambord qu'il avait lui-même élaborée, ne dédaignant pas de tenir des conférences avec le chef cuisinier.

Cette recette du maréchal fut à l'origine, naturellement, une véritable épopée culinaire :

Maurice de Saxe avait remarqué dans ses promenades les carpes centenaires que François Ier avait lui-même, disait-on, jetées dans les viviers.

— Personne n'y a touché depuis deux cents ans, a assuré avec orgueil le premier jardinier.

— Eh ! j'y tâterai si elles ne sont pas trop dures, parie le maréchal.

Et il en fait porter aux cuisines où il descend gracieusement. Le chef cuisinier lève les bras au ciel :

— Cela va avoir un fumet terrible, Monseigneur !

— Donnons-leur du bon goût, c'est simple. Qu'est-ce que vous avez dans vos réserves ?

Les marmitons de se précipiter et sur la table, on jette pêle-mêle des anguilles, des écrevisses, des légumes, des pigeons et des cailles, les crêtes des poulets qu'on a servis à midi, les ris de veau préparés pour

le repas du soir, du beurre d'anchois et des truffes, à peu près autant que de champignons blancs, et un gros pot de sauce à l'espagnole qui réduit sur la cendre.

Et ce n'est pas tout : monsieur le Maréchal aperçoit une bouteille de champagne, mal dissimulée sous le buffet. Il la fait saisir, l'ouvre, la goûte pour voir si le vin est bon. L'apprécie... En reprend encore un verre. Et en désigne le reste pour allonger la sauce. Puis il part vaquer à ses propres occupations.

La cuisine au dix-huitième siècle s'accommode encore selon des principes que le palais moderne réprouverait, mais jamais, jamais on n'oserait mitonner l'aïeule des carpes royales avec tous les fonds du garde-manger. Et pour lier le tout, cette bouteille de champagne, évidemment subtilisée dans les caves du maître et dont le personnel se régale à l'avance... Quel gâchis !

— Ne pleurez plus maître Jacques, fait gentiment l'un des tournebroche, Monseigneur trouvera alors la sauce trop longue et trop salée.

Le cuisinier reprend ses esprits.

— Tu as raison, soupire-t-il. Heureux qu'il ne m'ait pas fait jeter dans les canaux du parc. Bien... Commençons ! Or ça, les drôles, échardez-moi la carpe et enlevez-moi la peau. Puis videz-la sans ouvrir le ventre en totalité...

Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répand. Tout le pays sait bientôt que le maréchal mangera au grand couvert de ce jour l'une des carpes de François Ier. Les habitants de Chambord sont consternés ! Qu'est-ce que le cuisinier prendra si l'*appareil* est infâme ! On ouvre les paris. Un jeune homme de Blois assure que seuls les gens de la ville, comme lui, peuvent tenir tête au premier maréchal de France venu.

— Chiche que je lui ferai baisser les yeux !

— Chiche !

Notre Blaisois se présente donc au couvert et, se glissant au premier rang, attend avec impatience que Maurice de Saxe s'étrangle avec la première bouchée de poisson.

En tout cas, le plat a belle allure et sent fort bon. Les convives sont d'abord inquiets, mais, courtisans, en reprennent, l'air extasié. Le Blaisois manque d'en oublier sa gageure. Il se raidit et fixe le maréchal qui vient de gagner le premier point, sans le savoir. Maurice de Saxe mange avec entrain, puis plus lentement, puis avec gêne. Est-ce la carpe ? Les spectateurs en ont le cœur battant. Non ! le maréchal a senti sur lui l'œil insolent du Blaisois. L'insistance de l'importun l'exaspère rapidement, mais il n'est vraiment pas homme à quitter quelqu'un du regard, le premier.

Alors, sans bouger la tête, Maurice de Saxe frappe dans ses mains :

— Qu'on appelle Babache, crie-t-il sans préciser pourquoi.

Babache est l'un des Tartares de la *brigade colonelle*. Sa figure balafrée et ses moustaches effrayantes autant que sa colossale stature se détachent du piquet de garde.

Quand il voit Babache, le petit jeune homme croit sa dernière heure arrivée. Bousculant l'assistance, il prend ses jambes à son cou. Il court encore...

Le maréchal essuie sa bouche avec son mouchoir de dentelle.

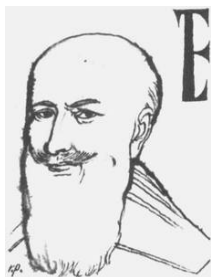
— Redonnez-moi encore de ce poisson, ordonne-t-il avec un clin d'œil à l'assistance ébaubie. Voilà vraiment une recette qui mérite de passer à la postérité.



XIII

SULLY-SUR-LOIRE

Les miracles ne se suivent pas...



N 1602, Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, acheta le château de Sully et le titre de baron qui y était attaché, pour 330 000 livres. Le ministre d'Henri IV prit alors le nom de Sully, tandis que le roi le faisait du même coup duc et pair, en récompense des éminents services qu'il avait rendus au royaume, depuis son plus jeune âge... douze ans ! Comme l'écrivit son contemporain Corneille : « La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Ce grand administrateur de la France était un véritable bourreau de travail, levé toute sa vie dès trois heures du matin. Même lorsque sonnera pour lui l'heure de la retraite, la reine Marie de Médicis l'écartant après l'assassinat d'Henri IV, il mènera en son château une existence si laborieuse que quatre secrétaires à la fois ne lui suffiront pas.

L'ancien ministre intitulera ses mémoires « Sages et royales économies d'État ». Le résumé de toute sa vie : sage et économe. La comptabilité fut sa religion, l'ordre sa passion, l'économie l'air qu'il respirait.

Avec ces principes, Sully avait refait la fortune de la France et du même coup constitué la sienne. Il en employa une partie à restaurer le vieux château, bâti vers 1360 par Raymond du Temple, l'architecte du premier Louvre de Charles V, pour deux jeunes mariés : Guy de la Trémoille et Marie de Sully.

La splendide charpente du donjon n'avait besoin d'aucune réparation. Au XXe siècle, elle sera encore intacte après 500 ans. Miracle de la technique médiévale du bois ! Pas un ver, pas une toile

d'araignée. Les arbres, soigneusement sélectionnés, avaient séché pendant de longues années, après avoir trempé dans l'eau pure. Le ministre d'Henri IV admira beaucoup ce travail. Faisons comme lui. C'est une merveille !

Tel un rude paladin surveillant le fleuve, les constructions s'élevaient primitivement dans la Loire même, autre tour de force des artisans du Xe siècle.

Le nouveau duc de Sully disciplina le fleuve par une levée de terre, fit détourner une rivière des environs pour remplir de nouvelles douves, traça un beau parc où il aimait à se promener au milieu de la considération de son petit entourage, l'air aussi digne que sa statue, élevée plus tard dans l'avant-cour du château. Les lauriers à l'antique qui couronnent son effigie sont une juste revanche de sa renommée posthume. Ses contemporains lui concédaient eux, bien des qualités, mais le trouvaient difficile à supporter... Peut-être à cause, justement, de ces qualités.

Monseigneur de Metz, évêque d'Orléans, en avait le cœur brisé. Parce que le châtelain de Sully était resté protestant bon teint ? Sans doute. Mais aussi parce que l'auteur des « Sages et royales économies d'État » s'interdisait de dépenser un centime pour sa contribution à une gouttière de cire lors d'une procession traditionnelle. Mais surtout, surtout, parce que, ministre devenu duc et pair, l'ancien adjoint d'Henri IV refusait avec la dernière des énergies de porter sur le dos, lors de cette procession, l'évêque d'Orléans, comme l'avaient fait avant lui tous ses prédécesseurs depuis des centaines d'années.

— Ces deux obligations, soutenait l'évêque d'Orléans, ont été contractées par l'un des anciens barons de Sully, en reconnaissance d'un miracle dont il fut l'objet. Ne peut être de Sully que celui qui y souscrit. Si vous niez l'obligation, vous niez le miracle, alors vous n'avez pas le droit d'être nommé Sully.

Quel ennui pour le ministre : changer de nom cause bien des frais ! Alors, il fit un procès à l'évêque et dépensa beaucoup d'argent pour être dispensé de continuer la tradition.

Quatre témoins furent appelés au procès. À vrai dire, ces quatre témoins étaient enterrés depuis longtemps et l'attestation du miracle, dont ils avaient été l'objet s'appuyait sur des preuves.

Ces quatre seigneurs des environs d'Orléans, les barons de Sully, de Cheray les Meung, d'Aschères et de Rougement, partirent en leur temps dans une croisade entreprise contre les infidèles. Hélas ! ils furent faits prisonniers, ce qui arrivait souvent en pareilles circonstances.

Ces circonstances s'aggravant, ils s'entendirent condamner à mort et pire encore, ils devaient perdre la vie, le jour de la fête chrétienne de l'invention de la Sainte Croix. Cette fête, on l'ignore souvent

maintenant, se célèbre le 1^{er} mai.

Au matin de cette date, fatale pour eux, mais bénie pour les chrétiens, les Turcs les entravèrent proprement, les couchèrent chacun en un coffre dont, pan, pan, pan ! on cloua le couvercle par surcroît de précautions. Puis les infidèles partirent à leurs affaires, laissant nos quatre chevaliers bien marris, bien ficelés, et tout confinés.

Chacun dans sa caisse pleura sur son malheureux sort et recommanda son âme à Dieu. Puis ils attendirent leur trépas, priant le ciel qu'il ne se fît pas trop affreusement attendre.

Pour passer le temps, ils pensèrent à leur gentil pays des bords de la Loire où le ciel est léger et le vin pétillant. Tous à la fois, par une inspiration divine, ils songeaient que ce jour, pour eux sans lendemain, était précisément célébré à la cathédrale d'Orléans, dans le voisinage de laquelle ils demeuraient.

— Ah ! Seigneur ! prièrent-ils tous ensemble. Que votre sainte Croix nous protège ! Pardonnez-nous de n'être point à votre église pour la procession, mais voyez, ce n'est pas notre faute, enchaînés et encloués comme nous sommes tenus ; nous périssons pour la défense du christianisme !

Cette communion de pensée n'est pas le moindre du miracle. Vous m'en croirez quand vous saurez la suite.

Le lendemain, les premiers chanoines qui pénétrèrent dans le chœur de la cathédrale aperçurent quatre grands coffres venus là, sans qu'on sût d'où, les portes étant bien closes pour la nuit. Qu'on juge de leur surprise, quand les coffres ouverts laissèrent voir les barons tout ficelés.

En reconnaissance de cette miraculeuse délivrance, les quatre barons s'obligèrent, pour eux et leurs successeurs, à porter chaque nouvel évêque d'Orléans à sa première entrée dans la ville épiscopale et à offrir chaque année, pour la fête de la Sainte Croix, leur propre poids de cire dans une gouttière, sorte de coffre en bois, et aussi de porter la corde au cou, en souvenir de celle des infidèles.

Tel fut le miracle des quatre bons barons.

Un bien mauvais baron sera plus tard, pendant la guerre de Cent ans, ce Georges de La Trémoille, seigneur de Sully et mauvais génie de Charles VII. L'Anglais Salsbury ayant enlevé le château ainsi que beaucoup d'autres places des bords de la Loire, La Trémoille, pour le récupérer, s'obligea à des bassesses. Par sa mauvaise influence, le roi se fâcha avec le connétable de Richemont, qui se battait pour lui dans les plaines de Patay.

Après cette bataille, Jeanne d'Arc courut à Sully. Charles VII, qui était l'hôte de La Trémoille, sur les conseils de ce malfaisant personnage refusa ses bonnes grâces au grand soldat victorieux.

En vain, la Pucelle et le duc d'Alençon le supplièrent-ils de venir jusqu'à Orléans remercier les capitaines. Les dix lieues qui les séparaient de cette ville n'étaient qu'une voie triomphale et les habitants avaient déjà tapissé les rues de la cité dans l'expectative de son arrivée.

Charles, en grognant, quitta Sully et s'arrêta quelques kilomètres plus loin, à Châteauneuf-sur-Loire. Les seigneurs et les capitaines vinrent délibérer en sa présence. Le conseil terminé, le roi, tout souriant, retourna à Sully où il resta plus d'un mois.

Le seigneur de Sully, responsable du trésor de guerre, le refusa à Jeanne d'Arc et la Pucelle, sans vivres et sans argent, se vit contrainte à lever le siège, et ce qui est pire, à abandonner sa faible artillerie sur place. Tandis qu'elle suppliait le roi, les habitants de Reims, particulièrement menacés, l'appelèrent à l'aide.

De Sully, Jeanne leur écrivit :

« Si vos ennemis sont devant nos portes, je leur ferai chausser leurs éperons si à la hâte qu'ils ne sauront pas où les prendre. »

Pauvre Jeanne, que pouvait-elle faire en réalité ?

Au fond, elle était bien convaincue qu'on ne la laisserait pas marcher au combat ni avec le roi, ni sans lui. Le seul parti à prendre était de s'échapper de Sully, sans avertir personne.

Un matin, sous le prétexte d'une promenade à cheval dans les environs, elle sortit du château suivie de Pierre d'Arc son frère, de son « maître d'hôtel » Jean d'Aulon et de quelques fidèles compagnons. Se dirigeant nonchalamment vers le nord, ils piquèrent des deux, dès qu'ils furent hors de vue. Deux mois plus tard, on la livrait aux Anglais.

Le miracle n'avait pas eu lieu.

En 1716, un jeune homme faisait sa correspondance à la petite table de sa chambre. Par la fenêtre, lorsqu'il levait les yeux, il apercevait les frondaisons du parc planté par le ministre d'Henri IV et qui, en cent ans, avait pris belle allure.

« Il y a peut-être quelques gens, écrivait-il, qui s'imaginent que je suis exilé. Mais la vérité est que monsieur le Régent m'a ordonné d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit et de commerce agréable, grands chasseurs pour la plupart et qui passent ici les beaux jours à assassiner les perdrix. »

Le jeune homme riait encore en terminant sa missive. Il prit une

autre feuille de papier et, sur le même ton railleur, expliqua : Il serait délicieux pour moi de visiter Sully – s'il m'était permis d'en sortir ! M. le duc de Sully est le plus aimable des hommes... son château est dans la plus belle situation du monde : il y a un bois magnifique et dont les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

« Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait... »

Ce jeune homme innocent, François-Marie Arouet, avait vingt-deux ans et ne s'appelait pas encore Voltaire. La médisance publique l'accusait d'avoir mal parlé contre le Régent et sa fille, en des pièces satiriques qu'il niait absolument. Mais qui pouvait se montrer aussi railleur que lui ? Quoiqu'il en soit, on ne prête qu'aux riches et le jeune Arouet était surtout riche d'esprit, son vénérable père ayant une fâcheuse tendance à lui couper souvent les vivres.

Ce brave homme, au demeurant conseiller « pour les épices » au Parlement, avait dû éloigner son fils de Paris, où les tentations de mal faire, et surtout de se faire mal voir, sont grandes. Le duc et la duchesse de Sully, accueillant aux gens d'esprit, surtout quand ils n'étaient pas dans les bonnes grâces du Régent (ce qui parfois revenait au même), reçurent avec amabilité ce poète insolent, mais si amusant. Là, il trouva un auditoire qui lui était tout acquis.

— Il faut bien que jeunesse se passe, disait gentiment la duchesse.

Et Voltaire, pardon, François-Marie Arouet, put musarder tout son content sous les ombrages de Sully et chercher son inspiration auprès de ces murs qui avaient vu le compagnon du Béarnais. Il composait cette tragédie, *La Henriade*, qui sera bien ennuyeuse, cependant, à force de se vouloir féroce.

À la poursuite des grandes ombres du passé, le poète rencontra quelque chose qu'il ne cherchait pas et qu'on n'imagine plus très bien pour lui : l'amour.

En ce temps-là, le futur Voltaire était un grand garçon un peu efflanqué, mais ses yeux vifs et pétillants sous un front large et intelligent avaient de quoi séduire les jeunes filles. Son prestige ne laissa donc pas insensible une demoiselle de province.

Maintenant, on se le représente mal sous les traits d'un charmant jeune homme. Pour nous, Voltaire reste un vieillard cacochyme, drapé dans une robe de chambre et affublé d'une perruque à marteau, d'un nez flasque et d'une bouche démeublée, qui laisse errer sur ses lèvres minces un sourire railleur. Éternellement cloué sur le fauteuil qui portera son nom, appuyé sur sa canne à bec de corbin, plus rien en lui ne laisse deviner le jeune auteur dégingandé et un peu dans la lune qui toucha le cœur de Mademoiselle de Livry.

Fille d'un conseiller, secrétaire d'État aux Finances, elle passait ses

vacances chez son oncle, un voisin des maîtres du château de Sully.

La grande mode, à l'époque, était de jouer la comédie à la campagne. Toute maison seigneuriale qui se respectait avait son théâtre. Celui de Sully occupait le premier étage du donjon. Les acteurs, assez nombreux, étaient recrutés parmi les beaux esprits qui affluaient au château.

— Hélas, soupirait la duchesse, nous manquons de personnes pour tenir les rôles féminins.

— Mais vous êtes une actrice de premier ordre, assura le duc.

La duchesse se mit à rire :

— Merci ! Mais votre indulgence ne va tout de même pas jusqu'à trouver que les emplois de jeunes premières me conviennent et si cela était, qui tiendrait mon rôle de grande coquette ? Ah ! que faire ?

— Il n'y a pas de jeune fille aux environs ? s'étonna Arouet.

La duchesse poussa une exclamation, et, tapant le bras de son invité avec son éventail :

— La petite Suzanne ! Elle est charmante !

— C'est vrai, renchérit son mari. Elle vient demain nous rendre visite. Gardons-la quelques jours et notre ami lui donnera les conseils que son expérience parisienne autorise...

Le Parisien exilé demanda quelques détails. La duchesse se montra enthousiaste en des termes qui, pour être à la mode, n'en restaient pas moins assez vagues :

— Elle a un front d'albâtre, des dents d'ivoire, un cou de cygne et un teint de rose.

— Je vois... fit le poète. Mais joue-t-elle bien la comédie ? Je sais que toute femme...

— Vous êtes horrible, cria la duchesse. Non ! Suzanne de Livry a une vocation innée pour le théâtre. Il paraît même que son père ne s'opposerait pas à ce qu'elle monte sur les planches... si on trouve un auteur digne de composer une pièce assez parfaite pour lui servir d'écrin.

— Tiens, fit le futur Voltaire, j'ai dans mes cartons quelque chose.

Tout au long de l'été, l'auteur et l'apprentie comédienne répétèrent des rôles dans les allées du parc. Comme elle était charmante et lui bien séduisant, et qu'ils étudiaient des pièces sentimentales, ces leçons de diction dans un parc devinrent bientôt le début d'un joli roman d'amour. L'allée où ils déclamaient en se promenant ne tarda pas à prendre le nom d'« allée des soupirs. »

Il faut avouer que la demoiselle se faisait quand même un peu d'illusion sur l'étendue de son talent et que son admirateur semblait de jour en jour perdre le sens critique, ce trait pourtant marquant de son caractère. Mais point trop sotte, jolie et fine, elle remplit avec esprit le rôle de Lisette dans les *Folies Amoureuses*, la pièce qu'on

donna cette année-là à Sully. Le succès qu'elle obtint devant le public indulgent et amical du château lui enfla le cœur et à l'automne, Suzanne ne rêvait plus que de conquérir Paris...

Le futur Voltaire, que les leçons de diction n'avaient pas détourné de la rédaction de son *Œdipe*, lui promit un rôle sur mesure, si le Régent l'autorisait à revenir dans la capitale et à s'y faire représenter. Tout un chacun s'y employa aussitôt.

La rancune de Philippe d'Orléans n'était jamais bien longue. Et le jeune Arouet retrouva avec plaisir les rues boueuses et les salons littéraires. Avec tant de plaisir, que dans sa joie imprudente il commit rapidement quelques écrits satiriques qui ne plurent pas tant que ça au prince qui gouvernait.

— Puisqu'il veut rester à Paris, qu'il reste ! fulmina le Régent, mais ce sera à la Bastille.

Il y demeura onze mois et fut transféré en banlieue à Châtenay, avec l'ordre de se taire. On ne l'empêchait pas d'écrire de bonnes pièces de théâtre : ses longs instants de loisirs furent donc employés à terminer son *Œdipe*, qu'on lut dans les salons où on le trouva admirable.

La Comédie-Française souhaita bientôt monter ce petit chef-d'œuvre. Voltaire (à présent il s'appelait ainsi) fut autorisé à rentrer dans la capitale, pour surveiller les répétitions. Ce fut un triomphe !

Suzanne, de son côté, n'avait pas eu trop d'un an pour arracher à son estimable père l'autorisation de s'exhiber en public. Mais la pensée d'associer les débuts de la jeune fille avec une pièce aussi prometteuse leva les derniers scrupules du secrétaire d'État.

Et mademoiselle de Livry, avec la bénédiction du Régent de surcroît, un Régent à nouveau charmé, grimpa d'un pied léger sur la scène de la Comédie-Française. Elle connaissait le rôle de Jocaste, qu'elle reprenait, sur le bout du doigt. Elle s'y jeta les yeux fermés.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le désastre était accompli.

La salle entière coulait... sous les rires. C'était homérique en effet ! La jeune Grecque, qu'incarnait la fille du ministre, parlait avec l'accent berrichon le plus pur.

Voltaire, Suzanne, son père, le Régent, leurs amis de Sully avaient oublié une chose : le Berry commence à Sully-sur-Loire. L'auteur eut beau sauter sur la scène et haranguer le public en délire, rien ne put rétablir l'ordre. Il fallut évacuer la salle et Voltaire, expulsé lui aussi, mais une fois de plus, de la capitale, reprit le chemin du château, où son amie le précéda d'une roue de carrosse.

Tout l'été, il tenta de lui faire perdre ce vice de diction.

— J'on biau faire, j'peux point, gémissait Suzanne-Jocaste, en larmes.

Il aurait fallu un miracle... mais plus aucun miracle n'aurait jamais lieu au château de Sully.

Mademoiselle de Livry ne fit pas carrière à la Comédie-Française, Voltaire ne l'épousa pas et peut-être fut-ce la cause de l'aigreur définitive de son caractère... petite cause, grand effet.

-
- 1 *Licier* : celui qui tisse les tapisseries ou lices.
 - 2 24 m X 5 m.
 - 3 Échecs.
 - 4 La statue de l'irréductible Gaulois se trouve sur le pont de Cé, avant d'arriver à Angers.
 - 5 Louis IV d'Outre-Mer, appelé ainsi parce qu'il était né en Angleterre pendant la captivité de son père, Charles III le Simple.
 - 6 Robe grise. *cf. gown* en anglais : robe.
 - 7 Le Marteau.
 - 8 700 000 francs actuels.
 - 9 Presque 600 F actuels pour 1,18 m. Ces prix sont consignés dans les notices archéologiques sur les tapisseries et tentures de la cathédrale d'Angers. L'aune, de l'allemand *aine* (avant-bras).
 - 10 En réalité, sa belle-mère, qui l'a élevé. Comtesse d'Anjou, reine de Sicile et de Provence, elle était également la mère du Roy René.
 - 11 Surnom donné aux Anglais pour railler leur expression favorite « Goddam ! ». C'est-à-dire à peu près : Dieu me damne !
 - 12 Pécune : argent.
 - 13 Monseigneur. Dieu.
 - 14 Ost : En sa maison. En sa troupe.
 - 15 Charles d'Orléans : neveu de Charles VI, père du futur Louis XII.
 - 16 Landier : gros chenêt de fer garni de crochets pour soutenir les broches. Vient du gaulois *andero* : taurillon.
 - 17 Étoffe venant de Mossoul (ville du Kurdistan, faisant autrefois partie de la Turquie, aujourd'hui de l'Irak).
 - 18 Autrefois les mules étaient des chaussures que l'on portait comme les bottes pour garantir les chausses de la boue.
 - 19 Ce manuscrit existe encore et il est conservé à Grenoble.
 - 20 Aujourd'hui disparu.
 - 21 Thibault, le comte de Chartres, fut faux et néfaste. Thibault fut plein d'astuce et plein de ruse.
 - 22 Isabeau de Bavière, en particulier !
 - 23 Walter Scott dans *Quentin Durward* en donne une image bien romantique.
 - 24 Le Daim ou le Diable. Surnom mérité de ce charmant personnage.
 - 25 On se sert encore actuellement de sérum de tortue dans le traitement de la tuberculose ou en dermatologie.
 - 26 Basse-cour : la cour inférieure et non le poulailier !
 - 27 C'est-à-dire le Sultan.
 - 28 Ses disciples seront appelés aussi les Bonshommes, nom que l'on retrouve dans certains lieux où s'établirent leurs couvents.

29 Couleuvrine : petit canon allongé tirant à 25 pieds de distance.

30 Presque aussi prisonnier que son petit élève, le malheureux gouvernant se voyait rarement autorisé par le roi à rentrer chez lui, dans le château qui porte son nom.

31 Le roi avait passé la moitié de sa vie à lutter contre le duc de Bourgogne.

32 Jeanne de France, fille cadette de Louis XI et première épouse de Louis d'Orléans futur Louis XII. Elle était bossue, laide, mais une très sainte personne.

33 Le château de Langeais restera jusqu'au 17^e siècle propriété royale, mais les souverains français le concédaient à de hauts personnages qu'ils voulaient récompenser ou dont ils attendaient des services. Le fils du premier Dunois, Jehan, compagnon de Jeanne d'Arc, était un soldat qu'il convenait de ménager, et de plus, cousin germain du roi, demi-frère du prince-poète. Son petit-fils ne s'appellera plus Dunois. mais François de Longueville.

34 D'une princesse anglaise, ex-première fiancée de Charles VIII. Les mariages ou plutôt les fiançailles, étaient à la base de la diplomatie de l'époque. On les défaisait de la plus mauvaise foi du monde, selon les circonstances.

35 Cf. Duc de Levis Mirepoix (François Ier).

36 Qui sera la mère de Catherine de Médicis.

37 Le Primatice : grand artiste italien qui décora le château de Fontainebleau.

38 Maintenant, on dirait « sportivement ». N'est-ce pas la même chose ?

39 Le plus fameux musicien de l'époque. Le premier (en date) grand compositeur.

40 Pâtissier.

41 Soupçonné plus tard de cette religion. Brusquet mourut en disgrâce chez Diane de Poitiers qui le recueillit.

42 Seul le plus jeune fera mentir la prédiction. Il ne sera que vice-roi des Pays-Bas. Il mourra de la phtisie. Charles IX périra hémophile.

43 Elle devait plus tard prendre le nom de salle des États généraux.

44 Les tapisseries actuelles sur des cartons de Rubens, datent des règnes suivants.

45 Haïr et attendre.

46 Le cramoisi était réservé aux princes régnants et les Guises possédaient la Lorraine.

47 Il fut exilé sur les bords de la Loire pour s'être un peu trop mêlé des affaires du royaume de son frère Louis XIV pendant la Fronde.